

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

L'ODYSSÉE
D'HOMÈRE.

Nouvelle Traduction.

PREMIÈRE PARTIE.

Pollet



A PARIS,
Chez CLAUDE BARBIN, au Palais,
sur le second Perron de
la Sainte Chapelle.

M. DC. LXXXI.

Avec Privilège du Roy.





ARGUMENT.

COMME la Fable selon Aristote, est composée de deux parties, dont l'une est la vérité qui luy sert de fondement, & l'autre est la fiction qui est un voile ingénieux, sous lequel on cache cette vérité pour la rendre plus agreable : Horace qui a jugé de l'Odyssée sur les principes de cet admirable Philosophe, nous a appris quelle est la vérité qui y est enfermée, en

ARGUMENT.

remarquant dans son Epistre à Lollius, que le retour d'Ulysse est une allegorie que le Poëte a inventée, pour faire connoître combien la prudence est necessaire aux Rois. L'Isle d'Ithaque est la Scene de ce poëme, s'il m'est permis de parler ainsi. Le retour d'Ulysse est la principale action. Son absence a deux effets merveilleux : Car premierement elle l'engage dans beaucoup de differentes rencontres, dont il ne peut sortir que par une prudence extraordinaire. En second lieu, elle fait naître de grands desordres dans ses Estats, où il ne peut apporter aucun remede que par la sagesse de sa conduite ; Mais comme la prudence ne permet pas à un Prince de s'éloigner

ARGUMENT.

de son Royaume , il a fallu donner une cause juſte & glorieuſe de ſon abſence , & la faire paroître en quelque ſorte involontaire. Il l'attribuë à la guerre de Troye , à laquelle toute la Grece fut engagée , & on ne repreſente jamais Ulyſſe que dans le deſſein de retourner en Ithaque.

Quoy qu'il n'y ait guerres que des Rois & des Princes qui paroiffent dans ce Poëme, la Morale qui y eſt renfermée, peut-eſtre néanmoins utile à tout le monde , puis que nous n'avons pas droit d'eſperer de reüſſir dans aucune entrepriſe, que par la ſageſſe de noſtre conduite.

Si quelques-uns doutoient du deſſein que j'attribuë à Homere : je les prie d'exami-

ARGUMENT.

ner avec quelque application la Poétique d'Aristote ou celle d'Horace, & ils reconnoissent bien que je ne me suis pas trompé dans la constitution véritable de ce Poëme.

C'est par ce seul moyen que l'on peut entrer dans l'ordre merveilleux de l'Odyssée.

Au 1. 2. 3. & 4. livres le Poëte dispose toutes choses. Il y distribue à Ulysse, à Penelope, à Telemaque, à Antinoüs & à d'autres, qu'il a nommez comme il luy a plû, les personnages qu'ils doivent faire dans le reste du Poëme.

Au 5. la premiere idée que le Poëte donne d'Ulysse, justifie l'éloignement où il se trouve, il est dans une Isle agreable, où il ne peut estre retenu par les charmes de Ca-

ARGUMENT.

Iypso : On le represente assis sur le bord de la mer , qu'il considere comme un obstacle qui s'oppose à son retour , & à la veüe de sa chere patrie. Ce qui fait naistre la pensée de mille aventures qui luy sont arrivées dans ses voyages , & de toutes les difficultez qu'il aura à surmonter pour retourner en Ithaque , & y restablir l'ordre & la paix.

Au 6. après une furieuse tempeste , il arrive au pais des Pheaciens , où il gagna l'estime de la Princesse Nausicaa , quoy qu'il luy fust inconnu.

Au 7. Il s'introduit près d'Alcinoüs Roy des Pheaciens , & il luy parle avec tant de prudence, qu'il obtint de luy un vaisseau , pour retourner en Ithaque.

ARGUMENT.

Au 8. Il n'irrite point la jalousie des Pheaciens ; car il s'excuse d'abord de pretendre aux prix de leurs exercices, & y ayant esté engagé, il use de la victoire avec une grande moderation.

Au 9. 10. 11. & 12. Il conte luy-mesme les differens perils où il a esté exposé, & il n'y a point d'aventure où le Poëte n'enferme quelque instruction admirable : Mais il ne s'écarte jamais du point de Morale, qui sert de fondement à toute la Fable, & la prudence est toujourns la plus distinguée. Il represente par tout Ulysse tel qu'il se l'est proposé dès son premier vers,
ΑΝΔΡΑ ΠΟΛΥΤΕΡΕΝ.

Au 13. Luy ayant fait surmonter tant d'obstacles, il le

ARGUMENT.

fait repasser en Ithaque, où son absence avoit causé beaucoup de desordres.

AU 14. Comme il ne se fait point connoistre, ce sage déguisement a des effets merveilleux. Premièrement, il se met en seureté, & il ne tombe pas dans le malheur d'Agamemnon qui fut tué par Ægiste à son retour de Troye; c'est pourquoy ce funeste événement est souvent touché dans l'Odyssée, pour faire remarquer par l'opposition d'une conduite trop précipitée: Combien celle d'Ulyse fut réglée par les véritables lumières de la prudence. De plus il tire de grands avantages pour surprendre ses ennemis. Enfin il ne partage avec personne la gloire de son en.

ARGUMENT.

reprise jusqu'à ce qu'il l'exécute, il demeure inconnu à ses ennemis.

Au 15. Telemaque vient dans la maison d'Eumée, où Ulyffe estoit arrivé; Mais comme Minerve luy avoit changé les traits de son visage, il n'estoit pas reconnoissable: En cet estat, il représente bien les veritables sages qui voyent toutes choses, & qui ne se laissent pas aisément connoistre.

Au 16. Bien qu'il eust appris d'Eumée; & qu'il eust reconnu luy-mesme les genereuses inclinations de son fils, il differoit néanmoins de s'en faire connoistre, & il ne luy confia le secret de son retour que par un commandement exprés de Minerve.

ARGUMENT.

Au 17. En l'absence d'Eumée , ayant concerté les manieres de punir leurs ennemis , Telemaque va à la ville , où il rend compte à Penelope des voyages de Sparte & de Pilos.

Au 18. Ulyffe souffre les insultes des Amans de Penelope , avec toute la dissimulation que conseille la prudence , qui attend les occasions d'éclatter à propos. Il est contraint de combattre contre Irus , & il le dompte aisément.

Au 19. Quoy qu'il parle à Penelope , il ne juge pas qu'il doive encore luy découvrir le mystere de son retour : Mais n'ayant pû éviter d'estre reconnu par Euryclée , il luy défend de le faire connoistre.

Au 20. s'estant assuré de la fidelité d'Eumée & de Phile.

ARGUMENT.

tius, il leur declare ce qu'il est.

Au 21. Penelope ayant proposé l'exercice de tirer avec l'arc d'Ulyffe dans un anneau, & ayant promis qu'elle choisiroit le vainqueur pour son époux, Ulyffe seul remporta la victoire.

Au 22. Armé de cét arc, il tua Antinoüs, & il commence de se venger de ses ennemis.

Au 23. & au 24. Penelope & Laërte reconnoissent Ulyffe, lequel apres avoir appaisé la sedition des Ithaciens jouit en repos du bonheur qu'il s'est procuré par sa prudence.

Pour ce qui est de la comparaison des deux Poëmes, je croy pouvoir dire que s'il y a plus de feu dans l'Illiade, il y a plus de dessein dans l'Odyssée. Homere a proportion-

ARGUMENT.

né son stile à ses sujets. Il est dans l'Illiade ce qui y est, Achille, Grand, Noble, plein d'ardeur ; & il est dans l'Odyssée, comme Ulyse, sage, judicieux, eloquent, moderé & d'une conduite admirable.

En quoy l'on ne peut assez admirer l'estenduë de son genie ; car une persecution n'est jamais plus loüable que lors que celuy qui la possède a en mesme temps la perfection qui luy est opposée. Quiconque ne va pas d'une extremite à l'autre, & ne les touche pas toutes deux ensemble, ne montre pas de veritable grandeur.

S'il m'estoit permis de croire qu'ayant employé du temps à traduire ces deux

ARGUMENT.

Poèmes qui ont des caractères si différens, il en fait dire ce que j'en pense, j'avoüerois que j'admire plus l'Iliade, & que je suis plus charmé de l'Odyssée.



*Extrait du Privilege
du Roy.*

PAR grace & Privilege du Roy; donné à Paris le deuxiême Janvier 1681. Signé par le Roy en son Conseil, LE PETIT. Il est permis au Sieur CLAUDE BARBIN, Marchand Libraire à Paris, de faire imprimer, vendre & débiter *Les œuvres d'Homere, traduites nouvellement par le Sieur DE LA VALTERIE*, en tel volume, marge, caractere, & autant de fois que bon luy semblera, pendant le temps & espace de six années consecutives, à commencer du jour que ladite Traduction sera achevée d'imprimer pour la premiere fois: Avec deffenses à tous Libraires, Imprimeurs, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'imprimer ou faire

imprimer, vendre ny debiter ledit
Livre, à peine de confiscation des
exemplaires, deux mil livres d'a-
mende, & autres peines portées
par ledit Privilege.

*Registré sur le Livre de la Commu-
nauté des Libraires & Imprimeurs
de cette ville de Paris le 21. Jan-
vier 1681.*

Achevé d'imprimer pour la premiere
fois le 2. Avril 1681.

L'ODISSE'E



L'ODYSSÉE D'HOMÈRE.

PREMIÈRE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

RARLEZ-moy, divine
 Muse, de la sa-
 gesse de ce Heros,
 qui apres avoir pris la super-
 be Troye, erra de Ville en
Tome I. A

Ville, & connût les Coûtumes différentes de tant de Peuples.

Il prenoit un extrême soin de la conservation, & du retour de ses Compagnons; & sans doute il les auroit conduits heureusement dans leur Patrie. Mais ils attirèrent sur eux-mêmes la juste colere des Dieux, ayant enlevé les troupeaux consacrez au Soleil dans l'Isle de Trinacrie.

Dites-moy donc, ô fille de Jupiter, tous ces grands évènements, afin que je les apprenne à la posterité.

Il y avoit long-temps que les Grecs estoient de retour

de la guerre de Troye, mais Ulyffe estoit encore éloigné de son païs & de sa femme; & Penelope l'attendoit avec une impatience digne de l'amour qu'elle conservoit pour luy.

Calypso, la plus belle des Nymphes, le retenoit près d'elle, & avoit le dessein de le prendre pour époux. Mais enfin lorsque le temps, où les Destins avoient marqué son retour fut arrivé, bien qu'il eût encore beaucoup de choses à souffrir; les Dieux néanmoins luy furent favorables, excepté Neptune qui s'opposoit toujours au bonheur, dont il devoit jouir en Ithaque.

Mais pendant vn long sejour que ce Dieu fit en Ethiopie , où il se plaisoit à recevoir l'encens que luy offroient ces Peuples ; tous les autres Dieux estant assemblez , Jupiter parla de la mort d'Egyste en ces termes :

Vous sçavez que nous sommes exposez tous les jours aux injustes accusations des mortels. Ils nous imputent les malheurs qui leur arrivent ; comme si par leur propre aveuglement , ils ne s'y precipitoient pas eux-mêmes. C'est ainsi qu'Egyste violant toutes nos Loix , a épousé Clytemnestre femme d'Agamemnon , quoy qu'il ne

pût pas ignorer à quelles extrémités il se verroit réduit par les suites de cette passion criminelle. Il dressa des embûches à Agamemnon, & le tua. Ce fut en vain que Mercure luy avoit représenté, qu'un jour Oreste vengeroit la mort de ce Roy; le cœur d'Egypte fut insensible. Il a souffert enfin la juste punition de ses crimes.

Il s'est rendu digne, dit Minerve, de la fin malheureuse qu'il a eüe; & il est bien juste que l'insolence & la temerité soient punies; mais, ô Souverain des Dieux, mon cœur est touché d'un extrême déplaisir, quand je considère les malheurs du sage & du vaillant Ulyssé.

Il y a long temps , qu'éloigné de sa maison , il est persécuté de la mauvaise fortune. Il est presentement dans une Isle où la fille d'Atlas le retient , & ne veut pas luy permettre d'en sortir. Que ne luy dit-elle pas tous les jours , pour luy faire perdre le desir qu'il a de retourner en Ithaque ? Cependant il aimeroit mieux voir , mesme de loin , la fumée des maisons d'Ithaque , que goûter les plaisirs de l'Isle delicieuse de Calypso. Les chagrins & les ennuis de ce Prince ne meritent ils pas vostre pitié ? car enfin , c'est le mesme Ulysse qui vous a offert dans l'armée des Grecs vn si grand nombre de sacrifices. Pouvez-vous donc le traiter , ô

le plus juste & le plus grand des Dieux , comme s'il estoit vostre ennemy , & qu'il eust merité vostre colere ?

Jupiter répondit qu'il n'avoit pas oublié la vertu du divin Ulysse , qu'il estoit le plus sage de tout les mortels , & qu'il avoit signalé sa pieté par un grand nombre de viâtes. Mais Neptune , reprit-il , est toujours en colere contre luy , depuis que ce Prince créva l'œil de Polyphème. Ce Cyclope est fils d'une des plus belles Nymphes de la mer ; il avoit une force incomparable ; & l'estat où il a esté réduit a engagé Neptune à s'opposer au retour d'Ulysse , & à exciter contre luy tant de tempestes.

Mais javoüe qu'il est temps que nous finissions ses longues courses , en appaisant la colere de Neptune. Pourra-t'il luy seul resister à ce que nous desirons ?

Après que Minerve eut remercié Jupiter , & que le retour d'Ulyssé eut esté conclu, avec le consentement de toute l'assemblee, on résolut d'envoyer Mercure vers Calypso, pour luy faire sçavoir l'ordre des Dieux, sur le retour d'Ulyssé. Minerve se chargea du soin de descendre dans l'Isle d'Ithaque, de parler au fils d'Ulyssé, de luy conseiller ce qu'il auroit à entreprendre contre les Amans de Penelope, de l'engager au voyage de Sparte & de Pylos, pour

chercher des nouvelles de son pere, & de luy faire acquerir une nouvelle gloire digne de sa naissance.

On la vit auffi-tost attacher à ses pieds des ailles plus éclatantes que l'or, & en cet estat surprenant passer au dessus des mers, & descendre au Palais de Penelope. Il luy plut de prendre la figure du Roy des Taphyens & de porter la lance à la main.

La maison d'Ulyffe estoit dans un estrange desordre. Chacun des Amans de Penelope y avoit sa brigue; il n'y en avoit pas un qui ne pretendist disposer de toutes choses; ce qui causoit un grand embarras, & une dissipation.

extraordinaire de tous les biens
d'Ulyffe.

Telemaque avoit un grand
déplaisir de se voir au milieu
de cette confusion ; quel-
quefois il esperoit le retour
de son pere ; quelquefois au-
si il faisoit estat de ne devoir
qu'à luy-mesme la vengean-
ce de tous ces insolens , qui
sous le pretexte d'aimer la
Reine , ruinoient toute sa mai-
son.

Il receut Minerve qu'il prit
pour le Prince des Taphyens ;
il luy presenta la main , tou-
cha sa lance , & luy promit de
l'entretenir après le festin , où
il l'invita.

Ce festin fut magnifique.

Comme il n'y avoit personne, qui reglast les choses, le luxe, l'abondance, la profusion s'y trouvoient toujours. Tous les pretendans ne consideroient les biens d'Ulysse, que comme une proye destinée à leur ambition, ou à leur débauche.

Sur la fin du repas, lors que le vin commençoit à échauffer les esprits, Pheimion excellent Musicien, chanta quelques airs. Les uns accommodoient leurs voix à la sienne; les autres dansoient, & répondoient par leurs gestes & par les mouvemens de leurs corps, aux differens tons de son chant.

Telemaque menagea les
A vj

momens de ces plaisirs, pour parler à Minerve. Il s'approche d'elle pour n'estre entendu de personne. Aimable Etranger, luy dit-il, ne soyez point surpris, je vous conjure, de ce que j'ay à vous dire: Vous voyez icy toute la maison occupée à la danse & au chant, au lieu du deuil où l'on devroit estre pour l'absence d'Ulysse. Helas: il a pery peut-estre dans les ondes; il est peut-estre exposé maintenant en quelque endroit de la terre sans sepulture; mais, ô Dieux! ôtez-moy cette crainte qui m'inquiete: Faites que je le voye icy quelque jour remettre cette Isle dans l'estat florissant où elle a esté. On verroit tous ces temeraires dis-

paroistre. Helas ! je me flatte sans doute d'une vaine espérance ; le temps de son retour est passé : Mais vous, cher Inconnu, faites-moy le plaisir de me conter vos aventures : Qui estes-vous ? de quel país ? Sur quel vaisseaux estes-vous arrivé ? Où sont ceux qui vous ont suivi ? N'êtes vous point un des anciens amis d'Ulysse ? est-ce icy le premier voyage que vous ayez fait en Ithaque.

La sage Minerve répondit : Qu'elle commandoit aux Taphiens ; qu'elle avoit beaucoup de vaisseaux sur la mer ; que Laërte l'avoit receuë autrefois dans cete Isle ; qu'elle croyoit y trouver Ulysse au retour de tous ses voyages ;

car enfin , je sçay bien , dit-elle , qu'il n'a point peri. Il faut qu'il soit retenu dans quelque port , dont il ne peut pas aisement fortir ; à ne vous dire que ce que les Dieux m'inspirent , je puis vous assurer que vous le reverrez bien-tost ; sa sagesse le retirera de tous les perils où ses voyages l'ont exposé. Quand on a de la prudence & de la vertu , on surmonte tout. Mais comme je vous vois tous les mesmes traits qu'il avoit , avant qu'il partist pour la guerre de Troye , je vous prie de me dire , si vous n'estes pas son fils.

Ouy , répondit Telemaque , je le suis , & Penelope me parle souvent de luy ,

pour m'obliger à me rendre digne de ma naissance. Mais c'est vne chose bien difficile pour moy , car il n'y a dans toute la vie de mon pere , que des exemples heroïques à suivre , & c'est la fortune elle-mesme , que j'ay a surmonter, ou du moins contre laquelle j'ay à combattre.

Les Dieux vous ont donné vne naissance si noble , repar-tit Minerue , que vous vous rendrez digne de ce que vous estes.

Mais , dites-moy , je vous prie en quel estat se trouve vostre maison ? qui sont ces hommes , qui vsurpent icy l'autorité & qui paroissent être les maistres de l'Isle ?

Telamaque luy dit que les uns estoient de Samos , les autres de Zacynthe , ou de Dulichie, que l'esperance d'accroistre leurs petits Royaumes les avoit attirez en Ithaque, pour s'y rendre maistres du cœur de Penelope , qui commandoit pendant l'absence d'Ulysse , que l'on croyoit mort; Il ajoûta que leurs differens interests broüilloient tout , qu'ils ne s'accordoient que dans vne seule chose ; qui estoit de desoler toute l'Isle , & de piller toutes les richesses de son pere ; que Penelope ne sçavoit quel parti elle devoit prendre ; qu'elle n'osoit pas irriter par un refus , qui auroit de fâcheuses suites , aucun des préten-

dans ; qu'en attendant toujours le retour d'Ulyffe, elle les ménageoit ; mais qu'au lieu de reconnoître les égards qu'elle avoit dans sa conduite pour ne les pas desobliger, ils se servoient de l'absence d'Ulyffe, & que chacun d'eux établissoit sa grandeur & sa fortune sur la ruine de la miserable Isle d'Ithaque.

Minerve ne pût entendre ces paroles, sans en estre touchée. Ah ! dit-elle, que le retour d'Ulyffe auroit bientôt fini tous ces desordres. Mais enfin, il dépend de la volonté des Dieux. Cependant j'oserois vous donner un conseil.

Il y va de vostre gloire de chercher Ulyffe vostre pere. Pourquoi n'allez vous pas à Pylos, en demander des nouvelles au divin Nestor ? pourquoi ne passez-vous pas à Sparte, chez Menelas, qui de tous les Grecs est celuy qui est revenu le dernier de la guerre ? Quelle joye n'aurez-vous pas d'esperer, qu'il viendra au plûtost vanger la ruine de vostre Isle, d'apprendre qu'il est vivant, & que vous le reverrez apres une si longue absence ? Si vous n'en appreniez pas de nouvelles, & que la mort vous l'eût enlevé, Pourquoi differez-vous de donner ordre aux affaires de vostre maison ? Pourquoi n'en prenez vous pas la

conduite en éloignant ces temeraires , qui sont les auteurs des calamnitez publiques ? Oreste a-t'il pas vagné Agamemnon ? serez - vous moins genereux que luy ? Je serois plus long-temps avec vous , mais on attend mon retour ; je vous en ay assez dit ; c'est à vous à executer ce que vostre propre gloire vous conseillera mieux que moy.

Telemaque vouloit l'arrester pour avoir le temps de luy faire quelque present, & lui témoigner la reconnoissance qu'il avoit des sages avis , qu'il en avoit receus. Mais ne m'obligez pas , dit Minerve , à rester plus long-temps ici. J'ai de l'impaticn-

ce de me rendre pres de ceux que j'ai quittez. Si vous faites ce que je vous ay dit, ce me fera une chose plus agreable, que le present le plus considerable que je pourrois recevoir de vous.

Minerve se retira après cet entretien, & disparut plus promptement qu'un oiseau qui s'éleve à la plus haute region de l'air. Telemaque se sentit animé d'un nouvel esprit. Cette Déesse aussi guerriere que sçavante, lui avoit inspiré une hardiessé extraordinaire, & un courage tout heroïque. Le desir de voir Ulysse l'enflammoit d'une maniere nouvelle, & il ne crût pas que celui qui lui avoit parlé ne fust que le Prince

des Taphiens : mais quelque Divinité favorable qui avoit voulu paroistre sous la forme de cet Estranger.

Durant leur entretien Pheimion avoit continué de chanter , & Penelope suivie de quelques-unes de ses femmes, estoit entrée dans la salle , où tous ses amans entendoient les admirables chansons. Lors qu'il chanta un recit des tristes aventures des Grecs , qui avoient eu part à la conquête de Troye , le souvenir d'Ulysse la toucha si fort , que Telemaque rentrant dans l'assemblée , trouva cette Princesse toute en larmes, Pheimion auroit esté puni de son indiscretion , si le Prince n'avoit considéré que beaucoup d'au-

tres grands hommes avoient eu part aux aventures dont Phemion avoit parlé, qu'il avoit moins considéré le sujet de son recit, que la nouveauté de l'air, & la beauté du chant, & que de tout temps les actions des hommes les plus illustres ont esté exposées aux vers des Poëtes.

Neantmoins comme il ne pouvoit plus supporter les prétentions des Amans de sa mere, il la pria de se retirer: A peine fut-elle sortie, qu'il leur adresse ce discours: Je ne troublerai pas, dit-il, votre joye, mais je vous avertis que ce doit estre le dernier festin que vous ferez en cette maison. Il est temps que vous nous laissiez en repos, &

je jure que je sçaurai me vanger de ceux qui voudront malgré moy prendre part à mes affaires , pour avancer leurs propres interests. Ainsi je prie les Dieux de m'abandonner , s'il est vrai que je n'aye pas resolu de perdre tous ceux qui s'opposeront ici à mes desseins.

Cette nouvelle hardeisse de Telemaque les étonna , on fut quelques momens sans lui répondre ; mais enfin Antinoüs lui parla en ces termes :

Prince , à vous entendre parler , on ne peut pas douter que les Dieux ne vous aient donné une merveilleuse éloquence. C'est un titre considerable pour posseder le

Royaume que vostre pere a gouverné autrefois.

Est-ce , reprit Eurymaque, cet Estranger qui vous a destiné au trône dans la longue conversation que vous avez eüe avec lui ? Il avoit assez bonne mine ; pourquoi n'a-t'il voulu estre connu de personne ? Vous a-t'il appris quelques nouvelles d'Ulysse ? Le reverra-t'on bien-tost dans ce Palais ? Pourquoi s'est-il retiré , sans nous faire part de cette heureuse revolution, que tout le monde attend avec une extreme impatience ?

C'est ainsi qu'ils se mettoient peu en peine de la colere de Telemaque, & qu'ils ne prevoient pas ce qu'ils avoient
à

à craindre du jeune Prince, que les conseils de Minerve avoient élevé au dessus des foibleſſes de son âge. Ils passerent le reste du jour en plaisirs, & ne sortirent que lors que la nuit fort avancée, les obligea d'aller se délasser de la fatigue de leurs débauches par les charmes & par les douceurs du sommeil.

Cependant Telemaque outragé de leurs piquantes reparties, & fier des glorieux desseins que Minerve luy avoit inspirez, sentoit son ame agitée du desir de la vengeance, de l'esperance de voir Ulyſſe, & de la passion d'acquérir de la gloire digne du nom qu'il portoit.

Euryclee qui avoit esté mise pres de luy par Laertes son grand pere , & qui avoit eu le soin d'élever son enfance , avoit merité l'honneur de sa confidence , & le voyoit à toutes les heures du jour. Il l'entretint presque toute la nuit de ses nouveaux desseins , & le jour alloit bien-tost commencer à paroistre , lors que le sommeil donna un peu de relâche à ses inquietudes.

Fin du premier livre.





L'ODYSSÉE
D'HOMERE.

LIVRE II.

LES Herauts ayant publié une Assemblée par l'ordre de Telemaque, ce jeune Prince s'y trouva dès la pointe du jour, avec une magnificence extraordinaire. Comme il n'y en avoit point

eu depuis l'absence d'Ulyſſe,
on y accourut de tous costez
avec empressement.

On estoit charmé de voir
Telemaque pareil à l'Astre,
qui commençoit à paroistre.
Il y avoit en lui je ne ſçai
quoi de grand qui lui gaignoit
l'estime publique.

Au milieu des applaudisse-
mens que le peuple lui don-
noit, & des vœux que l'on
faisoit pour lui, un Egyp-
tien establi depuis long-temps
en Ithaque, dont l'un des
fils avoit peri à la suite d'U-
lyſſe, & l'autre estoit Amant
de la Reine, demanda fiere-
ment quel sujet on avoit eu
d'ordonner cette Assemblée,
& qui estoit celui qui s'estoit

donné l'autorité d'en commander la publication ?

Telemaque se servant de l'occasion favorable qu'il avoit de parler, répondit avec assurance que c'estoit par son ordre que l'on estoit assemblé, qu'il estoit temps de remedier aux desordres qui troubloient sa Maison, & de détruire les desseins pernicious des Seigneurs qui dissipoiēt les richesses d'Ulyffe, qu'il esperoit que les Dieux favoriseroient le desir qu'il avoit d'en punir les Auteurs, qu'il estoit résolu de les chasser, & qu'enfin il n'y avoit point de guerre plus dangereuse que les factions qui causoient la ruine entiere du bien public, & la def-

truction particuliere de ses affaires.

Il prononça ce discours avec une force qui estonna tout le monde , on voyoit la colere & l'indignation dans toutes ses manieres. Il brisa son Sceptre, il mella des larmes à ses paroles ; & on estoit dans le silence , lorsqu'Antinoüs repartit en ces termes.

Seigneur , ce n'est pas faire un bon usage de la grandeur de vostre ame & de vostre vertu , que d'insulter publiquement à la conduite des Princes qui sont ici. Sont-ils les causes des desordres dont vous vous plaignez ? Ne doit-on pas plutôt les impu-

ter à la Reyne ? Il y a plus de trois ans qu'elle entretient les uns & les autres par de vaines esperances. On sçait qu'elle attend le retour d'Ulyffe, qu'elle n'aime aucun de ses pretendans, & qu'elle donne lieu à leurs pretentions pour se servir de leur credit & de leur autorité, ou du moins afin qu'ils ne soient pas contraires à ses interests. A-t'on pas découvert un artifice dont elle s'est servie pour les tromper ? Elle avoit demandé de ne se déclarer qu'après qu'elle auroit achevé un ouvrage qui estoit commencé. On a sçeu qu'elle défaisoit la nuit ce qu'elle travailloit durant le jour; que son dessein estoit d'amuser tous ses Amans, & de les

retenir près d'elle pour en estre toujours la Maistresse. Si leur presence a causé des troubles, c'est Penelope que l'on en doit accuser, c'est elle qui doit estre éloignée, & les choses seront bien-tost dans leur premiere tranquillité. Elle ne peut plus tromper personne, quoi qu'elle soit plus artificieuse que Tyre ou qu'Alcmene : Elle n'a qu'un de ces partis à choisir, ou de se declarer ou de se retirer. Si elle refuse & l'un & l'autre, il n'y a personne qui ne continuë ses prétentions, & vous ne verrez point ce bel ordre, où vous voulez rétablir la Republique.

Telemaque entendit avec horreur ce discours d'Anti-

notis & la proposition d'éloigner sa mere. Quoi, disoit-il, je pourrois faire à ma Mere le commandement injuste de se retirer ? Elle qui m'a nourri, qui m'a élevé, recevrait-elle cette recompense de ses soins & de sa tendresse ? L'ombre de mon Pere ne l'a vangeroit-elle pas ? ou s'il est encore sur la terre, ne reviendrait-il pas de l'extrémité de l'Univers pour me punir ? N'a-t-elle pas son Pere qui s'irriteroit avec raison de l'ingratitude que j'aurois eu pour elle ? Mais que diroient les Grecs, que diroit la posterité, que diroit Penelope elle mesme ? Sa colere, son indignation n'attireroit-elle pas sur moi la vengeance des Dieux ? Non,

Seigneurs , je ne puis entrer dans ce parti : Mais ne pouvez - vous pas abandonner vos prétentions , puisque vous voyez qu'elles sont vaines ? pourquoi vous trompez - vous vous - même en traversant mes desseins ? les Dieux m'en vengeront & je les aideray à punir les coupables. Pendant cette contestation un prodige arriva , dont il y eut des interprétations bien différentes. Deux Aigles s'élevant au dessus d'une Montagne voisine , volerent quelque temps au milieu de l'air ; d'abord leurs aïles s'étendoient sans aucune agitation : mais lors qu'elles se furent approchées , elles les agitoient d'une manière extraordinaire ; ensuite fondant tout d'un

coup dans l'Assemblée, & regardant fierement tous les assistans, elles commencerent à se battre & à voler dans toute la Ville, qui estoit effrayée de ce présage. Enfin après avoir répandu la terreur dans le cœur de tout le peuple; Jupiter qui les envoyoit, leur commanda de disparaître.

Mais Halythesse, le plus habile de son temps dans les Augures, ne manqua pas d'être prié d'expliquer celui-cy. Il ne fit point de difficulté d'en donner une interpretation peu favorable aux Amans de Penelope, & de dire hautement que le sage Ulysse seroit bien-tost de retour à leur desavantage & à

leur ruïne infaillible ; qu'il y en auroit qui se repentiroient de n'avoir pas résisté aux injustes prétentions des Princes, que son explication estoit certaine, qu'ils pouvoient se souvenir qu'il avoit commencé vingt ans auparavant de les assurer du retour d'Ulyse, & qu'il leur avoit marqué que l'on ne passeroit pas l'année, sans que l'événement fut une preuve certaine de la vérité de ses prédictions.

Eurimaque fils de Polybe se mocqua des discours de ce Vieillard. Il les traita de visions & de songes. Les Oiseaux ne volent-ils pas, disoit-il, où il leur plaît ; faut-il nous renvoyer aux mouvemens

bizarres de leur vol pour régler nostre conduite. Halytherse, tu peux, s'il te plaît, régler par tes predictions tes affaires particulières. La République a d'autres Loix qui la gouvernent. Devrois-tu enflâmer la colere d'un jeune Prince par un discours tout feditieux. N'estoit-il pas plus à propos de le porter à une juste moderation, tu n'as mérité par là que la haine du public & la punition que doit attendre ta fole témérité.

Il continua de remontrer à Telemaque la nécessité qu'il y avoit pour sa propre satisfaction & pour le repos de la Patrie, que Penelope se déclarast en faveur de quel

qu'un, que son choix feroit
 cesser toutes les prétentions,
 qu'il y alloit de la gloire de
 chacun des Princes de n'es-
 tre pas le premier à se reti-
 rer, que la jalousie jointe à
 leur ambition les retiendroit
 toujours en Ithaque, jus-
 qu'à ce que la preference
 eust esté accordée à quelqu'un
 d'eux.

Telemaque protesta qu'il
 ne pouvoit accepter cette
 dernière proposition, qu'on
 ne lui eust accordé des Vais-
 seaux & des hommes pour
 aller à Sparte & à Pylos;
 que s'il y apprenoit la mort
 d'Ulyffe, il prieroit sa Me-
 re de se déclarer pour celui
 de ses Amans qu'elle esti-
 moit le plus, & qu'après les

honneurs qu'il rendroit à la mémoire de son pere, il verroit finir avec joye tous ces troubles par les Noces de la Reine.

Mentor qu'Ulyffe avoit laiffé dans l'Isle pour avoir foin de ses affaires durant son absence, appuya de son autorité ce que Telemaque proposoit. A la verité, dit-il, à voir avec qu'elle indifferençe, & quel oubli on traite les affaires d'Ulisse, y a-t'il un Roi qui ne soit pas convaincu par cet exemple de l'ingratitude & de l'injustice de ses Sujets. Y en a-t'il un seul jusques à present qui ait approuvé les genereux sentimens de Telemaque. Le dessein plein de tendresse & de

reconnoissance qu'il a d'aller
exposer sa vie aux perils de la
Mer , pour apprendre des
nouvelles du Roi, ne merite-
t'il pas tous nos éloges. Ce-
pendant on n'applaudit point
à un courage si heroique;
pour moi je trouve ce silence
injurieux & insupportable.

C'est ainsi que dans cette
Assemblée chacun parloit se-
lon les differens interests ou
de son ambition ou de son
amour. Evenoride bien loin
d'entrer dans le sentiment de
Mentor, s'emporta jusqu'aux
invectives contre lui; on se
separa sans que l'on eust pris
aucune résolution; de sorte
que les affaires furent dans le
mesme desordre qu'aupara-
vant;

Telemaque accablé de chagrin & d'inquietude, alla sur le bord de la Mer, & s'estant purifié en se lavant de ses ondes pour rendre sa priere plus agreable aux Dieux : Qui que tu sois, dit il, en se prosternant sur le Rivage ! ô Dieu inconnu, dont je receus hier un conseil si juste, aidé-moi à l'executer malgré les Grecs qui s'y opposent ; & fais-moi surmonter les obstacles qu'on apporte à une entreprise si glorieuse & si digne de moi.

Minerve se presenta à luy aussi-tost, mais elle s'étoit cachée sous la figure de Mentor ; elle en avoit tous les traits, le geste, la parole : Vostre naissance, lui dit-elle,

me fait esperer un heureux
sucez de vostre entreprise ;
mais vostre esprit & vostre
cœur m'en donnent une en-
tiere assurance. S'il est rare
que les enfans soient aussi ver-
tueux que leurs Peres , il l'est
encore d'avantage qu'ils le
soient plus qu'eux. Vous n'a-
vez pas seulement l'avantage
d'estre fils d'Ulyse & de Pe-
nelope , mais vous imitez par-
faitement leur vertu. Vous
aurez sans doute de la ferme-
té & de la constance dans
cette rencontre ; il faut vain-
cre ces Factieux qui s'oppo-
sent au bon-heur public , &
qui ne prevoient pas , aveu-
gles qu'ils sont , que leur
dernier jour approche. Per-
mettez-moi de vous accom-
pagner durant le voyage , où

je prendrai part part avec plaisir à tout ce qui vous arrivera. Je vous offre un vaisseau, des Compagnons, & tout ce qui peut vous estre nécessaire: Vous avez au Palais des provisions qu'Euryclée ne vous refusera pas. Suivez seulement les Dieux, & ne vous dérobez point vous mesme à la gloire de vostre destinée.

Et effet, Telemaque ne pensa plus qu'à partir au plutôt. Antinoüs voulut enfin l'arrester par les delices, & luy faire considerer ses belles resolutions comme une pure vision, où il n'y avoit rien de solide. Tantost il luy parloit de Jeux, de Spectacles, de Festins: Tantost il le railloit sur le voyage de

Spatte & de Pylos, & faisoit tous ses efforts pour en détourner ce jeune Prince; en lui representant ou les charmes du repos ou la fatigue des voyages.

On s'entretenoit desja partout de celuy qu'il vouloit entreprendre: Comme il n'y avoit point d'autorité que l'on craignist, il y avoit une licence de parler si grande, que Thelemaque servoit de raillerie au milieu des festins; les uns contrefaisant les Politiques parloient d'un ton fierieux, & faisoient semblant de craindre que sous le pretexte de chercher Ulysse, il n'allast demander du secours aux Republicques voisines. Les autres feignoient une mali-

cieuse tristesse de son départ. N'est-ce pas assez, disoient-ils, que nous ayons perdu Ulyssé, Faut-il encore que Telemaque s'expose à perir, & que cette nouvelle perte augmente le regret que nous avons desja de la premiere? Si cela arrivoit qui est-ce qui partageroit le Trône? que feroions-nous, quel parti aurions-nous à prendre?

Mais s'élevant au dessus de tous ces bruits, & ne pensant qu'à suivre & à executer le conseil de Minerve; il travailloit à mettre son Vaisseau en estat de partir au plustost; on l'arme, on l'équipe, on met sur le bord des gens choisis par Minerve elle-mesme. Car continuant de paroistre sous

la figure de Mentor, elle engageoit les hommes les mieux faits à s'embarquer avec Telemaque. Elle luy rendit encore un bon office, envoyant un sommeil profond à tous ceux qui eussent pû troubler son départ s'ils en avoient sçeu le temps. Car personne n'en avoit esté bien persuadé, & on avoit pris ce qu'il en avoit avancé comme une vaine ostentation de son courage.

Ainsi toutes choses estant prestes pour sortir du port, Telemaque apres avoir meslé ses larmes à celles de sa chere Euryclée, qu'il pria de consoler Penelope pendant son absence, monta sur un Vaisseau avec Minerve.

La nuit & le vent le favori-
soient. On offrit du vin en Sa-
crifice aux Dieux immortels.
On en beut en chantant leurs
louanges. On adressa des vœux
particuliers à Minerve, & du-
rant le reste de la nuit un vent
si favorable enflot les voiles,
que l'on ne pouvoit pas sou-
haiter une navigation plus heu-
reuse.

Fin du second Livre.





L'ODYSSE'E
D'HOMERE.

LIVRE III.

LE jour commençoit, lors qu'estant encore en Mer, ils virent de loïn toutes les marques d'un Sacrifice que les Pyliens offroient à Neptune sur le rivage. Ils toucherent bien-tost le port ; & cependant

dant Minerve donnoit à Telemaque les instructions nécessaires fut les demandes qu'il devoit faire à Nestor. Car n'estant point encore forti d'Ithaque, & ayant à traiter avec le Roy qu'une longue experience, & la reputation de sa sagesse élevoient au dessus de tous les hommes; il est certain que cette occasion devoit estre de quelque embaras pour ce jeune Prince. Il est vray, luy disoit Minerve, que la bien-seance ne vous permettroit pas de faire des demandes à Nestor, au lieu d'écouter ce qu'il aura envie de vous dire. Il est difficile dans la jeunesse où vous estes, de meriter l'estime d'un Prince le plus avancé en âge de toute la Grece:

Mais vostre seule naissance
vaut un grand nombre d'an-
nées , & la faveur du Ciel
vous rendra digne de l'ami-
tié de Nestor.

Il écoutoit avec une ex-
trême attention les sages con-
seils qu'on luy donnoit. Nes-
tor accompagné des Princes
ses fils , les receut à la des-
cente du Vaisseau. Pisistra-
te fit les honneurs de cette
reception, il toucha les mains
de Telemaque & de Minerve,
& leur donna le premier rang
au festin magnifique que l'on
fit, & où on servoit une par-
tie des Vi× que l'on a-
voit sacrifiées , l'autre ayant
esté brulée & reduite en cen-
dres.

Comme Minerve paroif-
 toit sous la figure du vieillard
 Mentor , la consideration de
 l'âge obligea Pisistrate à lui
 presenter un vase d'or plein
 d'excellent vin , pour l'offrir
 à Neptune , & joindre ses
 vœux & ses prieres à celles
 des Pyliens ; Elle leur sceut
 gré de cette preference , &
 ensuite donnant la Coupe à
 Telemaque , & adressant en-
 semble leurs vœux à Neptu-
 ne , ils firent mille souhaits
 pour Nestor & pour les Py-
 liens , & le prierent aussi d'estre
 favorable à leur Navigation.

Après que le repas fut fini:
 Nous pouvons presentement,
 dit Nestor , vous demander
 qui vous estes , & quel est le
 sujet de vostre voyage.

Je suis, reprit Telemaque, le fils d'Ulyſſe, qui a fait la guerre avec vous durant le ſiege de Troye. Depuis la priſe de cette Ville, on a entendu parler de tous les Capitaines. On ſçait le retour heureux de quelques-uns, & le naufrage de quelques autres. Mon pere eſt le ſeul, dont je n'ay peu decouvrir aucunes nouvelles. Il me ſemble que les plus funeſtes m'accableroient moins que cette incertitude crüelle, qui me fait craindre toutes choſes pour luy. Je vous conjure, Seigneur, par le ſouvenir de ſon amitié de m'apprendre ce que vous en ſçavez.

Vous renouvellez en mon cœur une grande peine, ré-

pondit Nestor, au triste souvenir des perils que nous avons courus sur les Mers sous la conduite d'Achille, & à la funeste pensée de ce que nous avons perdu au siege de Troye. Le vaillant Ajax y perdit la vie: l'invincible Achille, le divin Patrocle, y finirent leurs jours. Là mon fils, mon cher fils perit en la fleur de son âge, & l'on ne peut vous dire tous les malheurs que cette funeste guerre a causés à la Grece. Mais si le sage Ulysse n'avoit remedié aux maux pressants dont nous aurions esté accablez, qui pourroit vous exprimer l'estat où nous aurions esté reduits? Toutes les affaires se regloient par son incomparable sagesse. Ce

fut luy qui trouva le moyen de dompter cette superbe Troÿe , que dix années de Siege n'avoient point encore abbatuë. La contestation que la colere de Pallas alluma entre les Grecs , apres la destruction de cette ville , fut une nouvelle cause de nos malheurs. Menelas vouloit que l'on s'embarquast au plûtost , pour retourner en Grece. Agamemnon ne jugeoit pas que l'on d'eust precipiter le depart , & qu'il estoit juste d'appaiser par les sacrifices la colere de Pallas. Il croyoit que les Dieux sont comme nous , & qu'ils passent avec inconstance d'une passion à une autre. Les Dieux n'approuverent point ce que l'on traitoit dans cette Af-

semblée. Il n'estoit pas permis de la faire le soir. Chacun y parloit selon ses interrests particuliers. Il n'y eut jamais une si grande division.

Menelas sortit du Port dès le commencement du jour. Je le suivis : le vent nous fut assez favorable ; de sorte que Neptune ayant applany les flots, & rendu la Mer tranquille, nous arrivâmes heureusement à Tenedos. Ulysse avoit fait un projet d'accommodement entre les deux Princes ; mais Jupiter en rompit toutes les mesures, & les divisions croissant de part & d'autre, le party mesme de Menelas se separa. J'arrivay long-temps avant luy à Lesbos, ayant fait voile avec mes Compa-

gnons , & considerant que dans les grands voyages le retardement apporte toujours quelque préjudice. Quand il nous eut réjoints , nous côtoyames au dessus de Seyo , pour aborder vers l'Isle de Psoria , ou relâcher à Mimanre. Comme nous estions incertains laquelle de ces deux routes nous devions suivre , nous eûmes recours à l'assistance des Dieux , qui conduisirent nos vaisseaux vers l'Eubée. C'est là que je me separai de la Flote pour revenir à Pylos , où quelque divinité favorable me procura un heureux retour.

Depuis ce temps , je n'ay rien appris de nouveau. Il n'y a que la mort funeste d'A-

gamenon , qui a fait trop de brüit , pour n'en avoir pas entendu parler. On a parlé auffi des Amants de Penelope. Mais c'est vous, Prince, qui nous en donnerez des nouvelles plus certaines que celles que l'on a ſceuës juſques à preſent, ſeulement par le bruit public des ravages qu'ils font en voſtre Iſle.

Telemaque luy raconta l'état pitoyable des affaires de ſa maiſon , & peignit en peu de paroles l'inſolence d'un grand nombre de pretendans, qui avoient tous differents intereſts , & qui n'eſtoient unis que dans le deſſein de détruire tout le bien d'Ulyſſe. Enfin comme il avoit une grande curioſité de ſçavoir

les circonstances de la mort d'Agamenon , parce que l'exemple d'Oreste pouvoit lui estre avantageux , il pria Nestor de reprendre son discours, & de luy en apprendre les particularitez.

Quand *Ægysthe* n'auroit pas esté puny de son crime , continuë Nestor , en auroit-il fuy la punition , lors que *Meneles* fut de retour en Grece. Son corps mesme n'auroit pas esté enterré ; mais demeurant exposé dans les champs il auroit esté la proye des oyseaux & des chiens. Ce lâche s'amusoit dans *Argos* à gagner le cœur de la Reine , lors mesme que nous estions tous exposez devant *Troye* aux perils de la mort , pour la

gloire de nostre commune Patrie. Il est vray que la vertu de Clytemnestre l'a deffendit quelque temps des poursuites dangereuses de ce Pernicieux Amant. Sa pudeur resista d'abord au penchant de son cœur. Mais enfin lors qu'elle devint fragile, *Ægyste*, qui n'avoit plus à vaincre que celui à qui *Agamemnon* avoit commis la garde de la Reine, se delivra bien tost de sa presence importune, l'emmenant dans une Isle deserte, où il l'abandonna, & où la faim executa le cruel dessein qu'*Ægyste* avoit de le faire perir.

Il n'y eut plus rien après cela qui troublast ses amours avec la trop credule *Clytem-*

nestre, jusques à ce que le retour d'Agamemnon leur eut donné un nouveau sujet d'inquietude. Troye estoit prise. Les Grecs estoient attendus avec joye & avec impatience dans leur pays. Ægysthe, qui avoit la passion de commander seul à Mycenes, outre celle qui l'engageoit à se conserver la Reine, dressa des embusches pour faire perir Agamemnon au port mesme où il venoit rendre graces aux Dieux d'estre échappé de tant de dangers.

Cependant ce fut en ce lieu d'assurance & de tranquillité, que ce Paricide luy osta la vie, & que par la mort du Roi, il s'ouvrit une voye sanglante au trône.

Il jouit de son crime durant sept années. Mais enfin, Oreste, que l'on avoit tenu éloigné dans Athenes, retourna à Argos, malgré Ægysthe, & le punit enfin du rapt de Clytemnestre sa mere, de la mort du Roy son pere, & de l'injuste usurpation de son Royaume.

Vous vous sentez émeu, Prince, par l'exemple d'Oreste, & vous punirez comme luy, les pretendans qui usurpent vostre autorité. Mais puis que vous desirez sçavoir quelques nouvelles d'Ulyssé, il seroit bon de passer à la Cour de Menelas, il en aura peut estre à vous apprendre. C'est celuy de tous les

Grecs qui a fait de plus longs voyages: Mon fils vous accompagnera, & je prieray Menelas de vous donner tous les secours qui vous sont necessaires. Je sens renaître en moy la mesme tendresse que j'avois pour Ulysse. Votre air, vos manieres sont toutes de luy, il n'y a rien de grand que l'on ne puisse esperer de vous.

C'est ainsi que la journée se passoit dans ces entretiens. Minerve ayant assisté Telemaque de sa presence, & voulant se retirer, prit le pretexte de la necessité de se trouver au vaisseau, pour y donner ordre, & pour sçavoir ce qui se passoit. On vou-

loit la retenir. Elle feignit de vouloir passer en Cauconne. Mais on auroit toujours continué de la prier de demeurer au Palais, si elle ne fust disparuë si promptement, que Nestor reconnut que c'estoit sans doute une Deesse, qui avoit accompagné Telemaque durant son voyage. Nestor se rejoüit avec luy de la protection de Minerve; car il fut persuadé que c'estoit elle mesme qui témoignoit son amitié pour Ulysse, par les soins qu'elle prenoit de son fils. Aussi-tost que le jour eut paru, on fit un Sacrifice en son honneur,

Tous les Compagnons de Telemaque s'y trouverent;

On amena la Victime, toute éclatante des ornemens, dont on l'avoit enrichie. Minerve estoit ravie de l'honneur qu'elle recevoit des Pyliens. Toutes les fonctions différentes des Sacrificateurs furent partagées entre les Princes, dont deux conduisoient la Victime, les autres portoyent, l'un une Corbeille pleine de farine, l'autre un vase pour recevoir le sang. Trasimede portoit la hache, qui la devoit immoler : En effet il l'estendit sur la terre, & à ce mesme moment Pisistrate luy portant le couteau à la gorge, acheva le Sacrifice.

Après que l'on eut mangé

quelques parties de cette Victime & que l'on eut achevé ce festin : Je puis, dit Nestor, consentir presentement mon cher Telemaque, à vostre départ. La Deesse qui vous a conduit ici, & que nous venons d'honorer par nos Sacrifices, ne vous abandonnera point.

Allez, mes chers enfans, sous la conduite des Dieux immortels. Vous verrez Menelas à Lacedemone, & j'auray une extrême joye de vous revoir à vostre retour.

Pisistrate & Telemaque monterent sur un char attelé de chevaux extremement vistes. En effet ils firent une

si grande diligence qu'ils acheverent leur voyage avant la fin de cette journée.

Fin du troisieme Livre.





L'ODYSSÉE
D'HOMERE.

LIVRE IV.

TELEMAQUE & Pisistrate trouverent en arrivant à Sparte, toute la Cour dans une grande joye. Menelas venoit de conclure le mariage de Megapente son fils naturel, avec une belle Lacedemopienne, qui estoit

d'une famille ancienne , & qui avoit de grands biens. Il avoit arresté le mesme jour celuy d'Hermione sa fille uni-avec le fils d'Achille.

Il y avoit donc vne réjouiſſance extraordinaire , où les festins , la danse , le chant occupoient agréablement tout le monde.

Eteonée , auquel il appartenoit de les presenter , craignoit de les introduire dans un temps où le Roy donnoit ordre à cette réjouiſſance publique : Mais il désapprouva cette crainte , & luy commanda d'aller au devant d'eux , & de les faire venir au Palais.

Ils ne purent s'empescher d'admirer en y entrant, la superbe structure du bastiment, la richesse des lambris, l'or qui brilloit de tous costez. Après qu'on les eut conduits à des bains magnifiques, où l'air que l'on respiroit estoit plus parfumé, que l'odeur des plus agréables fleurs, & qu'ils y eurent pris les habits que l'on a coûtume de presenter aux Estrangers, on les mena dans la sale où estoit le Roy, qui les receut le plus obligeamment du monde. On leur presenta dans des vases de pur or, l'eau & les parfums dont on vsoit au commencement des repas. Enfin, apres qu'on leur eut donné place près du Roy; Il ne vous demande point, leur dit-il, qui vous

estes? à vostre air , il est aisé de juger que vous estes nés pour régner. Mais avant que de vous entretenir , je vous prie de prendre part à à nostre joye , & de manger. Je vous assure que je m'intéresseray à toutes vos aventures.

Telemaque & Pisistrate répondirent à cet accueil si obligeant , par des remerciemens accompagnez de manières fort soumises , & d'un profond respect.

Le Roy les servoit luy mesme , & comme la joye publique donnoit une grande liberté de parler , il y avoit un bruit confus , formé de la différence des voix de ceux

qui s'entretenoient les uns avec les autres.

Telemaque faisoit remarquer à Pisistrate toutes les merveilles de ce magnifique Palais ; car en effet ce n'estoit que marbre , ce n'estoit qu'or & qu'argent.

Menelas qui s'apperceut des loüanges qu'ils donnoient à la beauté de son Palais , & que Telemaque disoit que Jupiter , estoit moins richement logé que Menelas : Prince , lui dit il , on ne peut comparer un mortel aux Dieux, tout ce qu'ils possèdent est éternel , & tout ce que nous avons passé & se détruit. Mais hélas ! si vous sçaviez ce que ces richesses me coûtent,

vous verriez que je me trouveroïis bien plus heureux, si je ne les possédois pas. J'aurois mon frere, le grand Agamemnon. C'est durant mes voyages, & mon absence qu'Ægysthe me le ravit: Ægysthe ce perfide, qui augmenta ses crimes par ceux qu'il fit commettre à Clytemnestre. Ainsi au milieu de cette abondance, je ne puis m'empescher de m'abandonner au déplaisir, quand il me souvient de la funeste perte que j'ay faite: Ce qui m'accable souvent, est que de tant d'amis que j'ay veus à la guerre, il n'en reste presque plus. Du moins si le sage, si le vaillant Ulysse jouïssoit ici avec moy de toute cette magnificence. Mais de tous les Grecs, c'est celuy que
le

le destin a exposé à de plus fâcheuses aventures : Sa destinée le fait errer dans le monde , & allarme tous ceux qui l'aiment. Je le regrette incessamment. Laerte son pere , la chaste Penelope , le jeune Telemaque son fils , perdront peut estre bien-tost la consolation de l'attendre , qui est la seule qui leur reste.

Ce discours avoit touché Telemaque. Menelas qui s'apperceut de l'embaras & du desordre où estoit ce Prince , le prit aussi-tost pour le fils de son cher Ulysse. L'entretien tomba tout d'un coup. Ils avoient tous deux des choses fort tendres à se dire. Mais Telemaque estoit dans une trop grande agitation

pour parler, & le Roy attendoit qu'il luy déclarast son nom & le sujet de son voyage.

Helene, qui parut en ce moment, interrompit le silence. Elle estoit habillée en Diane, & en quelque estat qu'elle se mist, on estoit toujours charmé de la voir. En voyant Telemaque, elle eut la mesme pensée de luy que Menelas.

Ouy, Seigneur, commença-t'elle à lui dire, quand je devrois estre trompée dans ma conjecture, je vous avoüe que je prens un de ces Estrangers pour Telemaque: il a tous les traits & tout l'air d'Ulysse: Avez-vous jamais

veu une ressemblance plus parfaite. Menelas estoit ravi que la Reine eût esté dans la mesme pensée que lui. Il lui fit remarquer ses cheveux, la teste, ses yeux. Mais, continua-t'il, ce qui m'a le plus persuadé, est qu'il n'a pû entendre sans une agitation extraordinaire, ce que je disois par occasion des malheurs du vaillant Ulysse.

Pisistrate prit alors la parole ; Grand Roy , dit-il, il est vrai que vous voyez le fils d'Ulysse. Il n'est point nécessaire qu'il parle pour se faire reconnoître. Mon pere le Roy des Pyliens ma commandé de l'accompagner en ce voyage. Il l'a entrepris par le desir de vous voir, & sur

l'esperance qu'il a de recevoir de vous le secours de vos conseils. C'est vous seul, illustre Prince, qui pouvez remédier aux maux pressans, dont les Itaciens sont accablez, & détruire tous ces petits Princes, qui persecutent par leurs poursuites la vertu de Penelope, & qui désolent toute sa maison.

Ce m'est un grand bonheur, reprit Menelas, de voir chez moi le fils de mon cher Ulyse, qui a exposé sa vie en tant de combats pour mon interest. O Dieux ! avec quelle passion ai-je désiré son retour, & de passer agréablement avec lui le reste de mes jours. Argos auroit esté plus à lui qu'à moi mesme : nous aurions jouï du plaisir

d'une amitié constante ; ayant eu part aux mesmes travaux, nous aurions adouci nostre vieillesse, par les charmes du mesme repos ; mais les Dieux ont porté envie à la douceur d'un si beau destin. Ils le font errer encore après tant de temps, loin de sa patrie, & de tout ce qu'il a de plus cher au monde.

Cet entretien avoit déjà troublé toute la joye de ce festin. Helene & Menelas ne pouvoient se souvenir sans regret que leurs amours eussent cousté tant de sang & de larmes. Le fils de Nestor regretoit son frere Antiloque, & Telemaque trouvoit son pere encore plus digne de ses pleurs, de n'estre é-

chapé de si grands dangers, que pour estre exposé tous les jours à de nouvelles aventures.

Pisistrate demanda pardon au Roy d'avoir causé toutes ces plaintes. Il luy dit que c'estoit vn des malheurs d'Ulysse & de son fils de communiquer au milieu de la plus grande allegresse les gemissements que leur fortune meritoit, mais que le lieu & le temps devoient obliger de penser à autre chose.

Menelas fut ravi de la sagesse de Pisistrate, qui dans un âge si peu avancé, avoit toute l'éloquence & toute la sagesse de Nestor. On continua le repas, où le vin que

l'on beuvoit dissipoit peu à peu la tristesse, & faisoit renaistre la joye.

Helene commanda que l'on servist de celuy de Polydamie. Il estoit meslé de quelques liqueurs venuës du costé d'Egypte, & il avoit une qualité qui le rendoit la chose la plus admirable qui fust au monde.

Dés le moment que l'on avoit commencé d'en prendre, l'ame se trouvoit comme noyée dans un fleuve d'oubli. Les choses les plus touchantes ne causoient plus ny pitié ny tristesse.

En effet, Telemaque n'avoit plus cet air serieux, que

l'occupation des grandes affaires a coûtume de donner au visage. Pisistrate avoit les manieres libres : & lors qu'Helene continua de leur parler du Siege & de la prise de Troÿe , & que Menelas ajouta ce qui s'estoit passé dans le temps où tous les Capitaines estoient enfermez dans le Cheval de bois ; on ne sentoit plus ces tendres mouvemens , qui interessent le cœur aux aventures de ceux que l'on aime , & qui luy font éprouver une revolution de mille passions différentes. C'est ainsi que l'on finit cette journée.

Le lendemain le Roy entretint en particulier Telemaque. Ce Prince exposa au

Roy en peu de paroles, l'état des Itaciens, le desir qu'il avoit d'apprendre des nouvelles d'Ulyffe, l'extreme besoin qu'il avoit de ses Conseils, & de son secours. Il parloit avec un respect & une modestie qui ne diminuoit point l'estime qu'il donnoit de la grandeur de son ame, & de son courage.

Ménelas estoit charmé de l'entendre. Je veux bien vous satisfaire, luy dit-il, & vous raconter à loisir tout ce que vous pouvez attendre de moy. C'est de Prothée que j'ay appris par un moyen assez extraordinaire, les choses que j'ay à vous dire. Malgré la passion que j'avois de revoir la Grece, j'avois desja esté rete-

nu vingt jours entiers dans les sables qui sont proche le Phare d'Egypte. Le vent ne donnoit aucun secours aux Matelots , qui faisoient de vains efforts pour avancer. Les provisions se corompoient. Il falloit bien-tost ou perir par la faim, ou relâcher en Ægypte , pour en faire de nouvelles , & retarder ainsi nostre voyage. Idotée une des Nymphes de cette Mer & fille de Prothée un des Dieux Marins favory de Neptune eut pitié de nostre embaras. Elle prit le temps que tout le monde estoit occupé à la pesche, pour m'aborder, sans estre veü de personne que de moy.

Pourquoy , dit-elle , vous arrestez-vous sur ce rivage de-

fert, où vous manquez de routes choses ? Faut-il retarder vostre course par l'amusement de la pesche, où je vous vois perdre le temps ?

O Nymphé, luy repondis-je, c'est contre nostre gré que vous nous voyez icy : Quelque Dieu ennemy nous empesche d'avancer. Je ne sçay pas pourtant, je vous jure, pourquoy j'ay merité un si rude chatiment; mais ô Divine Nymphé, j'ay sujet d'esperer de n'estre plus malheureux, si je puis me promettre vostre protection.

Elle fut si touchée de mon discours, qu'elle m'apprit qu'il falloit avoir recours à son pere, qu'il sçavoit toutes

les profondeurs de la mer :
qu'il degageroit nos vaisseaux
de ces bancs de sable , & que
je pourrois mesme sçavoir de
luy l'estat où se trouvoient
mes amis absents..

Mais , continue - t'elle , il
est presque impossible de l'a-
border , & quand on est en-
fin près de luy , il est encore
impossible d'en recevoir au-
cune réponse. Il prend tou-
tes sortes de formes , pour
échapper aux questions, qu'on
veut luy proposer. Ainsi
pour avoir de luy quelques
oracles , il faut le surprendre,
le retenir avec violence , ne
s'étonner point de tous les
changemens qu'il fait paroî-
tre , ne relascher rien de
ce que l'on aura entre ses

mains, sans obtenir de luy une réponse sur ce que l'on desiroit d'apprendre.

A peine la Nymphe m'avoit-elle instruit de ce que je devois faire, qu'elle se plongea sous les ondes. Pour moy j'estois dans une extrême impatience que la nuit fust passée pour surprendre Prothée. Je choisiss trois de mes Compagnons, & nous estant cachez sur le rivage de la mer, nous apperceumes les flots s'élever & nous entendismes un bruit mêlé à celui des vagues. C'estoit Prothée qui conduisoit un troupeau des plus beaux poissons de la mer, & qui arrivoit sur le rivage comme un Berger vient dans une prairie avec

son Troupeau de moutons. Or le Berger & le Troupeau s'estant endormis, nous le surprimes, & toutes les formes différentes qu'il prenoit, ne nous empêcherent point de le retenir. C'estoit une chose effrayante, que d'avoir entre ses bras tantost un Lion, ou une Panthere, tantost un Dragon, ou une eau coulante avec plus de rapidité qu'un torrent. Enfin il se laissa gagner par nostre constance, & reprenant sa figure naturelle : C'est Jupiter, me dit-il, ô fils d'Atrée, qui vous retient. Que n'avez-vous recours au Ciel dans vos adversitez. Retournez à vostre bord, & préparez un Sacrifice solennel au plus grand des Dieux ; vostre re-

tour fera heureux ; mais il faut prendre vostre route par les costes d'Egypte.

La curiosité que j'eus d'apprendre de luy des nouvelles de la Grece me coûta bien des soupirs : J'eus pitié de la temerité d'Ajax , qui insultoit aux Dieux , au milieu mesme des ondes, où son vaisseau venoit de perir. Il ne put souffrir que Neptune le sauvast du naufrage. Je sçay nager , disoit-il , & le Ciel & la Mer ne sçauroient me nuire. Il ne falut neantmoins qu'un coup de trident de Neptune, pour le punir de son impiété.

Mais qu'elles larmes ne meritoient pas les funestes nou-

velles que j'appris d'Agamemnon. Il devoit arriver heureusement au Promontoire de Malées : Junon l'avoit conſervé dans tous les dangers de la guerre & de la mer. Falloit-il qu'un vent contraire le repouſſaſt vers les terres où le perfide *Ægyſthe* luy préparoit une cruelle mort. Dans ce triſte eſtat que ſerois-je devenu ſans l'eſperance que *Prothée* me donna qu'*Oreſte* vangeroit la mort de ſon Pere, & que je ſerois preſent au feſtin qui ſe fairoit en réjouïſſance de la mort d'*Ægyſthe*.

C'eſt ainſi qu'il meſſoit aux triſtes aventures qu'il m'aprenoit, quelque choſe qui pouvoit me conſoler, pour ne me

laisser pas dans l'accablement
d'une extrême affliction.

Mais la nouvelle qui me donna une joye fort grande, fut celle de sçavoir qu'Ulysse n'avoit point pery, qu'il estoit dans l'Isle de la belle Calypso, près de laquelle sa vie seroit heureuse, si la passion de revoir son Itaque luy permettoit de prendre quelques plaisirs, estant esloigné de Penelope & de vous. Cette Nymphe, me dit-il, le retiënt malgré luy. Elle imagine tous les jours de nouveaux pretextes, pour retarder son retour. Mais on le reverra en Itaque, & il delivrera bien tost sa chere Penelope des persecutions, que ses lâches amans luy font souffrir.

Les choses me sont arrivées, mon cher Telemaque, comme il me les a prédites. Je jouïs des douceurs qu'il m'a fait espérer. Il faut attendre l'effet de la prédiction qui regarde l'heureux retour d'Ulyse. Cependant je vous offre, mon fils, tout ce que vous pouvez désirer icy, & vous pouvez y commander avec autant d'autorité que chez vous.

Telemaque répondit à toutes ces offres obligeantes de Menelas. Il le remercia de luy avoir appris des nouvelles d'Ulyse, & il le pria de luy permettre de retourner en Pylos, où les compagnons qu'il avoit laissez sur son vaisseau l'attendoient avec impatience.

Durant que ces choses se passaient à Argos, on continuoit en Itaque les jeux & les divertissemens ordinaires. On avoit coûtume d'y vivre dans une si grande negligence pour les affaires, que l'on n'avoit pas eu le soin de sçavoir si Telemaque avoit passé la Mer. On se contenta de croire durant les premiers jours de son absence qu'il étoit dans vne de ses maisons à la campagne. Ainsi tout le monde fut surpris, lors que Noëmas se plaignit de ce que le vaisseau qu'il avoit presté à Mentor pour Telemaque n'estoit point de retour. Quoy, luy dit, Antinoüs, vous avez presté vn Vaisseau à Mentor, pour conduire Telemaque à Pylos, & quand

est-il parti , qu'elle compagnie avoit-il ? racontez moy la chose comme elle s'est passée.

Je ne puis comprendre , reprit Neomas, tout ce que vous me demandez. J'ay veu Mentor sur le Vaisseau de Telemaque. Je l'ay veu partir ; on m'assure pourtant que ce mesme Mentor est ici. Je leur ay presté mon vaisseau, & je n'ay pû le refuser à leurs prieres , quoy qu'il me fust necessaire ailleurs. Vne troupe de jeunesse la plus sage & la plus vaillante les a suivis. Il y a quelque Dieu qui a donné le mouvement à toutes ces choses. Et vne divinité s'est cachée sous la forme de Mentor.

Cette nouvelle troubla tous les Amants de Penelope, qui furent touchez d'une terreur commune. Dans cette crainte generale, il n'y eut qu'Antinoüs, qui transporté de colere leur dit. Attendrons-nous, Seigneurs, que ce jeune temeraire vienne icy nous égorger. Vous voyez qu'il a eu l'insolence d'entreprendre vn voyage, d'ammener vn vaisseau, de se choisir des compagnons sans le consentement de la Reyne, sans l'avis d'aucun du pais. Que ne fera-t'il pas à son retour? Que n'osera-t'il pas entreprendre? Il est de nostre secreté d'aller audevant de luy, c'est à vous de me donner au plûtoft vn vaisseau, j'iray le punir de sa temerité, & vous

conserver vos biens & vostre vie au peril de la mienne.

On approuva le dessein d'Antinoüs, & on commença à travailler à l'exécuter. Mais Penelope ne fut pas long-temps sans apprendre par Medon, qui estoit dans les interests d'Vlyffe, le dessein de ses amans contre son fils.

Elle qui n'avoit pas sçeu son voyage, estoit dans la plus grande affliction qu'elle eut jamais ressentie. Son cher Telemaque estoit parti, & elle ne sçavoit point en quel endroit du monde il avoit entrepris d'aller. Elle n'osoit desirer qu'il revint; elle craignoit de le voir accablé par tant de rebelles. Tout lui

estoit contraire. Elle se plaignoit de son absence , & n'osoit desirer son retour.

Helas , dit-elle , si j'eusse esté avertie , je l'aurois détourné d'exposer sa vie aux perils de la mer ; je luy aurois conseillé de n'attirer point contre luy la vengeance de tant de Princes. Que feray-je ? N'estois-je pas assez desolée par l'absence d'Vlysse ? Que deviendra Telemaque ? Faudra-t'il ignorer encore long-temps son destin ?

Euryclée la consolait par l'esperance d'une protection celeste , sous laquelle il étoit. Il n'a point entrepris ,

disoit-elle, ma chere Princeſſe, le voyage ſans quelque ordre des Dieux. Minerve l'accompagne, & le défendra contre ſes injuſtes ennemis. C'eſt à elle qu'il faut preſenter vos vœux. Elle ſera touchée de voſtre affliction, & vous fera trouver quelque repos.

Penelope approuva le conſeil d'Euriclée. Elle ſe retira avec toutes ſes filles, pour ſacrifier à Minerve. A peine le ſacrifice fut-il achevé, que ſoit par la faveur des Dieux, ſoit par l'accablement de ſon affliction, elle ſe trouva ſurpriſe d'un profond ſommeil.

Minerve

Minerve prit cette occasion de se montrer à elle sous la figure de sa sœur, & de lui faire esperer le retour heureux de son fils. Elle lui representoit qu'il estoit sous la protection des Dieux, qui ne permettroient pas que l'injustice triomphast de sa vertu. La joye que cette vision donna à Penelope dissipa son ennuy & son sommeil. Elle s'éveilla avec assurance de revoir son fils, attribuant à Minerve la douceur du songe agréable qu'elle avoit eu.

Ses Amants estoient sortis du port d'Itaque, & estoient arrivez à Asteris. C'est vne petite Isle sur le passage de Samos, & de Pylos en

Iraque , où ils attendoient
Telemaque à son retour pour
le surprendre.

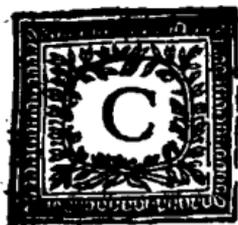
Fin du quatrième Livre.





L'ODYSSÉE
D'HOMERE.

LIVRE V.



E P E N D A N T
Minerve se re-
souvenant des
malheurs d'Vlyf-
se, parla vne se-
conde fois à Iupiter dans vne
assemblée, où tous les Dieux
se trouverent, excepté Nep-

E ij

tune qui estoit encore en Ethiopie. Ulyffe, dit-elle, si sage, si vaillant & si pieux est encore retenu par la Nymphé Calypso, pendant que son fils le cherche à Pylos, à Lacedemone, & qu'il est en danger de tomber dans des embûches où ses ennemis l'attendent. Est-ce ainsi que les Dieux protegent la Justice & la Vertu ? Qui est-ce qui voudra les adorer, si l'injustice triomphe, & si le vray merite est abandonné aux persecutions de la fortune ?

Jupiter ne voulut plus differer de secourir Ulyffe. Il commanda à Mercure de descendre vers la Nymphé, & de faire ensorte qu'elle donnast un vaisseau à Ulyffe pour retourner en Itaque. Le l'a-

vois desja ordonné, dit-il, à Minerve, & encore presentement je vous commets le soin du jeune Telemaque, & vous ordonne de l'éloigner de l'Isle d'Asteris, quand il repassera la mer. Il n'est pas juste que l'un & l'autre n'éprouvent pas l'assistance du Ciel, qu'ils ont meritée par leur pieté.

Mercure avoit desja attaché ses ailles, & tenant son caducée dans la main, il passoit au dessus de la mer, avec plus de vitesse que l'oiseau, dont le vol est le plus rapide. De là s'avancant dans une Isle deserte, il approche de l'agréable retraite de Calypso. Il n'y avoit rien de plus charmant que cette solitude; Les yeux de Mercur-

re accoûtumez à voir tout ce qu'il y a de plus beau dans l'Vnivers , regardoient avec plaisir les merveilles dont la nature avoit embelly ce rivage ; les aulnes , les peupliers , les cyprés , & les cedres formoient vn bois, où mille oyseaux differents faisoient une agréable harmonie: Quatre fontaines partageant leurs cours en autant de canaux arrosoient les fleurs dont les bords de ces ruisseaux estoient couronnez. Une vigne , qui s'estoit élevée jusques au haut d'un rocher , & qui le couvroit de ses pampres , avoit estendu ses branches de tous costez , que le hazard ou la nature ; plustost que l'art ou l'industrie avoit tellement disposées, qu'il s'en

estoit fait plusieurs petits Palais de verdure, où regnoient l'ombre & la fraîcheur. C'estoit sous ce rocher, dans une grotte assez vaste, que la Nymphe faisoit son séjour. A peine Mercure y entra-t'il, qu'il fut reconnu de la Nymphe. Bien qu'elle jugeast aisément, quel estoit le sujet de son ambassade, dont elle ne pouvoit se promettre rien d'agreable, elle ne laissa pas de luy faire tous les honneurs qu'il pouvoit attendre d'elle.

Elle luy offrit le Nectar, & l'Ambrosie, & l'ayant fait asseoir sur un trosne, elle luy demanda, ce qu'il avoit à luy ordonner.

Il s'acquitta aussi-tost de sa commission & luy declara la

volonté de Jupiter sur le retour d'Ulyffe en Itaque. C'est ainsi, répondit Calypso, que Jupiter ne sçauroit permettre de jouir en repos de ce que l'on aime. Il ne peut souffrir qu'un mortel soit aimé d'une Déesse. Il en cousta la vie à Orion, pour avoir esté favorisé de l'Aurore, Diane l'ayant percé de ses flèches. Et Jupiter luy mesme tua de sa foudre le malheureux Iason, Amant de Cerés. Ulyffe aura bien-tost la mesme destinée; en vain je l'auray receu dans cette Isle, lors qu'après la perte de son vaisseau, il s'efforçoit de se sauver du naufrage, où tous ses Compagnons perirent. Helas, en quel estat je le trouvoy! Il combattoit

contre le vent & contre les vagues. La mort à tous moments se presentoit à ses yeux: Luy ay-je fait quelque tort de l'accüeilir, de l'aimer, & de luy promettre de le rendre immortel, s'il pouvoit chasser de son ame les tristes inquietudes que luy donne l'absence de Penelope. Mais puis qu'il plaist à Jupiter de le faire perir sur la mer, puis-je resister à sa volonté? Je voudrois pouvoir luy fournir un Vaisseau, des Compagnons, & tout ce qui pourroit luy rendre son retour commode; Mais je n'ay que des Conseils à luy donner, & des desirs à faire pour luy, estant icy seule & sans ouvriers.

Mercure representa à cet-

E v

te Nymphe qu'il estoit dangereux de n'obeir pas à Jupiter : que son commandement estoit exprés , & qu'elle ne devoit rien craindre pour Ulysse , puis que le plus grand des Dieux s'interessoit à son retour.

Ulysse estoit sur le rivage, sans sçavoir ce qui se passoit dans la Grotte de Calypso. Il y passoit tout son temps, esperant que le Ciel favorable luy donneroit quelque moyen de retourner. Cependant il se faisoit je ne sçay quel plaisir, tantost de mesler ses soupirs avec les vents, qui paroissoient favorables, & qui souffloient vers Itaque, tantost de considerer la route qu'il auroit à te-

nir. Il luy sembloit que ses regards qui s'estendoient sur la mer le delivroient en quelque maniere de la captivité où il estoit, & qu'il se trouvoit dans cette espace immense, que ses yeux découvroient.

Il soulageoit ainsi son déplaisir, lors que la Nymphe le vint trouver, après que Mercure se fut retiré. Il faut, luy dit-elle, se séparer, & vous permettre enfin, ce que vous desirez depuis si longtemps. Les Dieux s'interessent pour toy, ingrat, qui t'es fait un merite de ne prendre aucun plaisir dans cette charmante solitude. Ma beauté ny mes faveurs n'ont pû te gagner. Et cependant

E vj

je t'aime assez encore, pour favoriser ton voyage : le Destin qui est plus fort que moy m'oblige de prendre ce party : Il faut luy obeïr , & ne te voir jamais.

Ah , Nymphe , s'écria Ulyse , comment pourrois-je passer tant de Mers ? Pourquoi voulez - vous me punir en m'exposant à ces vagues , dont les plus grands vaisseaux ne peuvent supporter les efforts ? Croyez-vous , mon aimable Déesse , que je consente jamais à m'éloigner de vous , sans estre asseuré que vous jugez mon retour si nécessaire , & si digne d'un homme que vous honorez de vostre tendresse , que ce vous

sembleroit une chose injuste de vous y opposer.

Calypso approuva ce qu'il disoit, en souriant agreablement. Vous parlez toujours, luy-dit elle, avec beaucoup de sagesse. Vous voulez douter de mon secours, afin que je vous jure par le Styx que je veux obeir au Destin. Après avoir veu que je vous aimois, vous verrez ce que je feray pour faciliter vostre entreprise.

En se parlant ainsi, ils entrerent dans la grotte, où Ulysse eut part au Nectar & à l'Ambrosie, que la Nympe avoit presentée à Mercure. Cependant elle ne pouvoit retenir ses plaintes. Si tu

ſçavois , diſoit-elle , ce que
 tu dois encore ſouffrir , avant
 que d'arriver en ce païs , où
 tes deſirs emportent ton cœur ,
 Si tu le ſçavois , diſ-je ! Mais
 tous les plaiſirs de ce déſert
 ne peuvent te plaire. Je n'ay
 pas aſſez de naiſſance , aſſez
 de beauté , pour t'arreſter.
 Penelope t'eſt plus chere qu'u-
 ne immortelle : C'eſt-elle,
 qui a pû gagner ton amour.
 Mais que diſ-je ? va , je con-
 ſens à ton voyage : pars , je le
 veus bien. Si j'avois eu plus
 de charmes , tu aurois con-
 ſenty à vivre avec moy , &
 tu n'aurois pas conſideré com-
 me le plus grand de tes mal-
 heurs l'immortalité que je te
 preparois.

Pleuſt aux Dieux , qu'il

fust en mon pouvoir, luy répondit Ulyffe, de recevoir icy tout le bien que vous avez la bonté de me vouloir faire. Soyez persuadée, mon incomparable Déesse, que je ne penserois pas à m'éloigner de vous. Ce n'est point la beauté de Penelope, qui me fait desirer mon retour. Y en a-t'il une plus grande que la vostre. Mais il faut obeïr au Ciel, & suivre les ordres qu'il me donne. Si quelques malheurs m'arrivent encore, je suis si accoûtumé à souffrir, que les accidents les plus extraordinaires ne m'estonnent plus.

Enfin Ulyffe n'eut jamais plus de prudence que dans ce dernier entretien. Il mes-

loit mille témoignages de respect & d'amour à toutes les raisons dont il se servoit, pour obtenir de Calypso le secours qu'il luy demandoit; de sorte que cette aimable Nymphé entrant dans tous les sentimens de son cher Amant, luy fournit des le lendemain tout ce qui estoit nécessaire pour faire un vaisseau.

Elle luy donna une hache, dont le manche estoit de bois d'olivier; & à peine luy eut-elle montré les arbres les plus propres pour la construction d'un Vaisseau, qu'il les abatit. Elle ne pouvoit le voir travailler avec tant d'ardeur, sans avoir du chagrin de ce qu'il avoit un si grand em-

pressément de sortir de son
 Isle. Elle se retira dans sa
 Caverne, pendant qu'il oste
 tout le bois superflu, pour
 rendre tout égal, & pour
 ajuster ensemble les differen-
 tes parties de vingt grands
 arbres, dont son vaisseau de-
 voit estre composé. Mais la
 divine Calypso ne put nean-
 moins luy refuser les voiles
 & les cordages qui luy es-
 toient nécessaires. Il conti-
 nuoit à travailler aux masts,
 aux antennes, au gouvernail.
 Il esleva le long des bords de
 grands aix, les attachant a-
 vec des cloux, & mettant de
 la poix dans chaque jointure.
 Les plus habiles maistres n'ont
 jamais achevé un Vaisseau a-
 vec plus de soin & de justes-
 se. Il prenoit garde à tout,

& se faisoit un rempart contre toutes les fureurs de la mer.

Au cinquième jour ayant fini cet ouvrage, & un vent favorable s'estant levé, il se met en mer. Il estoit desja à la veüe des costes des Pheaciens, qu'il commençoit à découvrir, & qu'il auroit prises pour des nuages, s'il n'eust remarqué qu'elles avoient toujours la mesme figure. Il esperoit d'estre bien-tost en seureté, après tant de perils & tant de traverses.

Mais cette joye ne dura gueres; Car Neptune revenant du pays des Ethiopiens, & découvrant du haut du Promontoire des Solymes, le

Vaisseau d'Ulyffe prest à aborder au port des Pheaciens, fremit de colere & d'indignation ; & frapant la terre de son Trident, il assemble les vents, la nuit & l'orage. Le temps devint gros, la mer s'enfle, l'air est couvert d'épaisses tenebres : Il n'y eut jamais une tempeste si terrible.

Qu'auroit fait Ulyffe pour resister à la fureur de Neptune? Il n'estoit plus temps de desirer de n'estre point sorti du desert tranquile de Calypso. Son fragile Vaisseau estoit la proye des vents. Tantost le maists avec les voiles estoit emporté par leur violence : tantost ils s'abifmoit au fond d'une vague,

qui ne le repouffoit que pour l'exposer à quelque nouveau peril. L'art d'Ulyffe cedit à ces efforts. Le gouvernail estoit enlevé. Le naufrage estoit certain, & la mort presente. Il combattoit encore néanmoins contre l'orage, lors qu'un coup de vent l'enleve loin de son vaisseau, & l'ensevelit au milieu des ondes. La pesanteur de ses habits, la force de l'orage, la hauteur des vagues le retinrent long-temps abyssmé sans qu'il püst s'élever jusques sur l'eau. Son vaisseau ne pût supporter tant d'affauts, sans s'ouvrir. Il s'efforce d'en saisir quelque reste, & s'estant appuyé dessus, il est emporté durant cette horrible tempeste d'un costé & d'un autre.

Leucothoë, fille de Cadmus, qui de mortelle estoit devenuë Nymphé de la mer, fut émeuë de compassion. Elle prend une planche du débris, & s'estant assise comme dessus un char, elle s'approche d'Ulyssé pour le consoler.

Prenez, luy dit-elle, généreux Ulyssé, l'écharpe que je vous présente. Abandonnez cette planche, qui ne peut vous conduire jusqu'au port. Ostez vos habits, qui vous empescheroient de nager. Vous échaperez à la fureur de Neptune. Mais souvenez-vous quand vous serez arrivé, de jeter dans la mer le présent que je vous fais.

Elle disparut aussi-tost en se plongeant dans la mer. Ulyse avoit entre les mains cette écharpe fatale ; mais il ne sçavoit encore quel parti il devoit prendre. Helas , disoit-il , c'est peut-estre une Divinité ennemie , qui me veut oster ce reste de vaisseau , qui me défend encore contre l'orage. Faut-il en homme desespéré , me precipiter moy-mesme dans ces vagues irritées. Pourrois-je aborder en nageant jusqu'au rivage qui est si éloigné. Ne fera-t'il pas assez temps de nager lors que la tempeste aura enlevé ce peu qui me reste.

Elle l'enleva en effet. Ulyse n'avoit plus qu'un mor-

ceau de bois sous luy. Auffi-
tost il quitte ses habits , &
mettant autour de luy l'échar-
pe de Leucothoë , il se jette
enfin dans la mer , & commet
sa destinée à la mercy de ses
flots.

Neptune le voyant en cer-
te extrémité , detourna la
teste , & pouffant ses che-
vaux , arriva dans son séjour
ordinaire d'Agues , prevoyant
qu'il n'estoit pas nécessaire
d'adjoûter de nouveaux mal-
heurs aux peines que devoit
souffrir Ulyffe , avant que
d'arriver au port.

Cependant Minerve se ser-
vant de l'absence de Neptu-
ne , appaise la tempeste , ne
permet plus au vents de souff.

fler, excepté à celuy qui portant les vagues vers la terre, aideroit par ce moyen Ulyffe, & le soulageroit dans les penibles efforts, qu'il avoit à faire pour y arriver.

Il avoit desja nagé deux jours & deux nuits, & il arrivoit à terre, lors qu'il fut sur le point de perir à l'endroit mesme où il venoit chercher sa seureté. La côte à laquelle il abordoit estoit escarpée: de plus ce n'estoit qu'un rocher, qui paroissoit herissé de mille pointes inegales. La mer alloit battre contre ce rocher avec une extrême violence, & il y avoit danger en se laissant emporter à son cours, d'estre écrasé contre les écueils, ou en
 resistant

résistant au mouvement de la vague, d'estre reporté en mer, & de perir par la continuation d'une si longue fatigue.

Mais en vain Ulysse déliberoit sur ce qu'il devoit faire, un coup de mer l'emporte contre une pointe de ce Rocher. Il en auroit esté percé, si Minerve ne luy avoit inspiré d'avancer les mains & repoussant l'effort de la vague par cette résistance, d'éviter ainsi d'estre brisé.

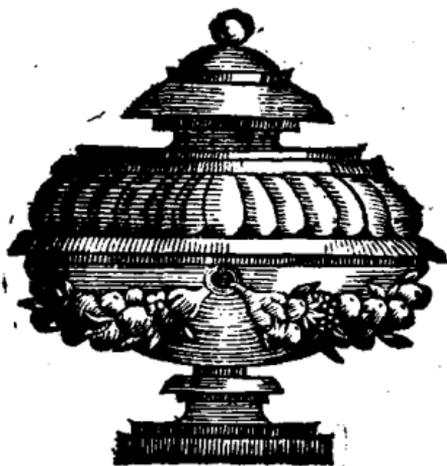
De-là découvrant l'emboucheure d'un fleuve, dont les rivages étoient aisés, il se remit à la nage, & il n'y

fut pas plutôt entré qu'il luy offrit ses vœux. Le Fleuve l'écouta, il abbaiffa ses flots ; & le conduisit sur ses bords, où Ulyffe ne fut pas plutôt arrivé, qu'il délie l'écharpe qu'il avoit receüe de Leucothoë dans le temps le plus dangereux de son naufrage & la jettant dans le fleuve, il accompagna cette action des remerciemens qu'il devoit à cette favorable Déesse,

Mais au sortir de tant de perils, ce rivage desert n'offroit rien d'agreable à Ulyffe. Il fut contraint de se couvrir de feuilles, pour se mettre à couvert des incommodités de l'air,

Il se fait de deux oliviers dont les branches estoient entrelassées, un azile contre les bestes sauvages. C'est-là que Pallas luy envoya un agreable sommeil, pour le soulager de toutes les fatigues qu'il avoit endurées.

Fin du cinquième Livre.





L'ODYSSE'E

D'HOMERE.

LIVRE VI.



PENDANT qu'U-
 lyffe, accablé de
 travail & de som-
 meil, dormoit sur
 ces deux oliviers, Minerve
 décendit en la Ville des
 Pheaciens. Ces Peuples a-
 yant beaucoup souffert par
 le voisinage des Cyclopes
 dans l'ancienne ville d'Hy-
 perie, Nausithoüs leur per-
 suada de bastir une nou-

velle ville, qui fust affés
 éloignée de ces Cyclopes,
 pour ne craindre plus d'en
 estre surpris. Ce fut donc
 luy, qui éleva les murail-
 les de Scherie, qui y bâ-
 tit des Temples, qui y
 partagea les maisons & les
 biens, & qui ayant fait
 abandonner aux Hyperiens
 leur pays, les fit passer en
 celuy - cy, où ses peuplet
 vivoient dans le repos &
 dans l'abondance.

Après la mort de ce pre-
 mier de leurs Rois, Alci-
 noüs son fils y regnoit paissi-
 blement, & estoit sur le
 point de marier la jeu-
 ne Princesse Nausicaa sa
 fille.

La nuit avoit répandu les tenebres & le sommeil dans tout l'Univers, Nausicaa dormoit dans une chambre du Palais de son pere, accompagnée de deux filles qui estoient à son service.

Minerve, qui vouloit secourir Ulyffe par le moyen de cette Princesse, prit la figure de Dymante, qui estoit une des amies de Nausicaa, estant comme elle, en la fleur de son âge, & d'un naturel fort insinuant.

S'estant approchée de son lit ; Quoy ! luy dit-elle, vous dormez aussi tranquillement,

que si vous ne deviez point penser aux apprests de vos nopces. C'est estre ou beaucoup paresseuse ; ou bien peu prevoyante , tous vos habits auroient besoin d'estre lavez dans le Fleuve prochain. Il y va de vostre gloire , de vous donner vous-mesme ce soin. Je le partageray avec vous , demandés le Char de vostre Pere , & nous passerons en ce travail le jour , qui va bien-tost paroistre.

Minerve disparut aussi tost, & s'en alla au mont Olympe , ce mont delicieux que les vents respectent , qui n'est jamais obscurci par les nuages où l'air est toujours serain , & que les Dieux pren-

ment plaisir d'habiter.

Dés que l'Aurore fut levée , la belle Nausicaa se réveille , s'estonne de son songe , & se leve , pour en parler à son pere & à sa mere.

Aprés leur en avoir conté toutes les circonstances, il faut donc , dit-elle , que je monte sur vostre Char , & que j'aille sur les bords de ce Fleuve.

Elle ne parla point de la circonstance qui regardoit le jour de ses nopces , elle craignoit ce terme , & sa pudeur l'empeschoit de s'en servir.

Le Roy , qui comprenoit

bien ce qu'elle n'osoit pas
 luy dire , commanda qu'on
 lui attellast son Char. Et
 comme elle devoit passer tout
 le jour à la campagne , on
 donna ordre d'y faire porter
 à manger. Elle partit avec
 une gayeté extraordinaire , se
 promettant de passer agrea-
 blement la journée avec Dy-
 mante. Elle avoit elle-mes-
 me les rênes en main , &
 poussant à toutes brides , elle
 arriva en peu d'heures aux
 bords du Fleuve , où le ter-
 roir estoit le plus agreable du
 monde.

On ne pensa d'abord qu'à
 laver les robes , à les esten-
 dre ; on se faisoit un plaisir
 de travailler en presence de
 cette jeune Princeſſe , & elle

s'en faisoit aussi de donner les ordres par tout. Comme cette occupation exemptoit de ce respect regulier, que l'on a pour les personnes de qualité ; il y avoit dans tout son monde un air de familiarité, qui faisoit la joye commune.

Après quelques heures d'ouvrage, la Princesse disna à l'ombre des Oliviers. Elle laissa le soin du travail à ses gens, & commença avec quelques-unes de ses amies à chanter.

On l'auroit prise pour Diane au milieu de ses Nymphes, quand elle est à la chasse aux montagnes de Taygete, ou d'Erymanthe.

Cependant le jour s'avan-
 çoit , & si Minerve n'eust
 inspiré à Nausicaa de pousser
 une balle à une des filles de
 la suite , peut-estre que l'oc-
 casion de secourir Ulysse se
 seroit perduë. Mais dans ce
 jeu , où les unes & les autres
 se renvoyoient la balle , un
 contre-temps d'une de ces
 filles , qui la jetta dans ce
 Fleuve , la voulant pousser
 autre part , leur fit faire un
 éclat de rire si haut , qu'en-
 fin Ulysse s'éveilla tout sur-
 pris du bruit , qu'il venoit
 d'entendre. Il ne sçavoit en
 quel país il se trouvoit. Quel-
 les voix , disoit-il , viennent
 de frapper mes oreilles ? Sont-
 elles d'hommes, ou de femmes ?
 Suis-je dans un país de bar-

bares, qui méprisent les Dieux & l'hospitalité ? Il me semble que j'entens des femmes qui se réjoüissent. Ne sont-ce point des Nymphes, qui se plaisent au rivage de ce Fleuve, ou des Faunes, ou des Satyres.

Il s'avança vers le lieu, où le bruit continuoit de se faire entendre. Il avoit arraché quelques branches couvertes de feuilles, dont il se couvroit. Il sortoit du bois en cet estat, comme un Lion que la faim chasse de sa caverne & des forests, lors qu'il fut apperceu par les filles de Nausicaa.

Elles firent un grand cry, & la crainte leur ostant tout

le soin qu'elles devoient avoir de la Princeſſe, elles s'écarterent en fuyant le plus loin qu'il leur fut poſſible.

Nauſicaa ne ſe laiſſa point emporter à cette frayeur. Elle s'arreſta & attendit que ce Phantome s'approchaſt d'elle ; il eſtoit impoſſible de demeſler ce que ce pouvoit eſtre. Il eſtoit couvert de l'écume de la mer, dont ſon corps eſtoit ſali. La verdure des feuilles, dont il eſtoit reſteſtu, jointe à l'état où il eſtoit réduit, le rendoit la choſe la plus ſurprenante du monde.

Ulyſſe ne ſçavoit s'il devoit s'approcher en cette miſérable figure, pour embraffer les

genoux de cette Princesse. En manquant à ce devoir, il ne luy témoignoit pas assez de respect; Mais la bien sçeuance ne luy permettoit pas aussi de paroistre si près d'elle, & il craignoit de s'attirer son mépris. Il s'arresta donc dès qu'il fut assés près, pour en estre entendu.

Qui que vous foyez, dit il, car je ne sçay si vous estes une Déesse ou une Reyne; Je ne sçay, si vous n'estes pas Diane, fille de Jupiter, vous voyant la mesme beauté, les mesmes charmes. Si vous n'estes qu'une mortelle, vostre pere, vostre mere, vos freres & vostre pays peuvent bien estre persuadez d'avoir la plus belle Prin-

celle du monde. Ma fortune & mon destin m'ont déjà fait errer par tout l'univers. Mais je n'ay rien vû, qui ne vous soit inférieur. Mes yeux accoutumés à voir ce qu'il y a de plus beau sont surpris en vostre presence, c'est l'admiration & le respect que j'ay pour vous, qui me deffendent d'aller me jeter à vos pieds, & embrasser vos genoux. L'état, où je suis, est trop misérable; il y a vingt jours, que je suis parti de l'Isle d'Ogygie. Après une furieuse tempeste, durant laquelle ayant fait naufrage, il a fallu lutter contre les vagues irritées. Je ne puis vous dire tout ce que les Dieux ont voulu que j'aye souffert. Mais, incomparable Princesse, mes mal-

heurs vont finir, ou du moins estre interrompus par vostre moyen. Refuserez-vous à un Estranger les secours qu'il ose se promettre de vous?

O Dieux, soyez favorables aux desirs de cette aymable Princeesse, que la paix & l'abondance soient dans son estat, qu'un heureux mariage luy donne une vie tranquille. Que puis-je demander aux Dieux de meilleur? Si un ennemi ne peut pas desirer à celuy qu'il hait un plus grand mal, que des nopces malheureuses; puis-je faire de plus grands vœux au Ciel pour vous, que de vous en souhaiter ou l'amour & la vertu se rencontrent?

Nausicaa estantestonnée de Péloquence de cet inconnu, luy répondit qu'il ne devoit pas se plaindre, de l'estat où il estoit réduit, que son discours faisoit bien paroistre qu'il meritoit un sort plus proportionné à sa naissance, que Jupiter se plaisoit souvent à confondre & à mesler la pauvreté avec la noblesse, & qu'apparemment il n'avoit permis les malheurs, où il se trouvoit que pour éprouver sa constance.

Elle luy promet que sa patrie luy serviroit d'asile, où elle luy donneroit les moyens de se restablir, & d'être content des soins qu'elle prendroit de sa fortune.

Ses filles que la crainte avoit esloignées , avoient eu honte d'avoir laissé leur Princesse seule , & commençoient à s'en approcher à l'envy l'une de l'autre ; pensez-vous , leur dit-elle , que cet estrangere soit ennemi , qui vienne nous declarer la guerre ? Qui est-ce qui peut se plaindre de nous , qui vivons en cette Isle , separés du commerce du reste du monde , satisfaits de nostre fort , & obligés au Ciel de mille faveurs que nous en recevons. Cet Estranger a esté jetté par la tempeste sur ce rivage ; Il est juste de le faire jouir du droit de l'hospitalité , que Jupiter recompense si liberalement. Approchez,

& ayez soin de luy faire
reparer les forces qu'il a
perduës, en luy donnant
tous les secours, qui sont
nécessaires.

On obeït à la Princesse,
Ulyse se retira dans un
endroit écarté, pour n'of-
fenser pas les yeux de tou-
tes les filles par l'estat où
il se trouvoit. On avoit eu
soin d'y porter quelques
parfums, qui avoient dé-
jà servi à la Princesse au
sortir de son bain.

Il s'en servit, pour oster
toute la saleté, & l'écume,
dont l'eau de la mer l'avoit
couvert. Il prit des habits,
qu'il y trouva aussi, & a-
yant dénoué ses cheveux,

qu'il avoit fort beaux, il les laissa descendre jusques sur ses épaules. Comme il y avoit long-temps qu'il n'avoit mangé, il ne diffèra pas plus long-temps à manger & à boire ce qu'on lui avoit apporté. Nausicaa ayant sçeu par une de ses filles que l'on pouvoit le voir, s'approcha des arbres, sous lesquels on luy avoit fery à manger.

Veritablement elle fut surprise de sa bonne mine. Elle n'avoit pu rien remarquer de considerable en sa personne, tant l'état où il se presenta d'abord à ses yeux estoit pitoyable. Je ne l'avois pris, disoit-elle que, comme quelque

miserable échappé par hazard aux fureurs de la tempeste. Mais sa taille, ses manieres, sa fermeté dans le mal-heur, son éloquence monstrent bien que c'est quelque chose de grand, je ne demanderois pas aux Dieux un époux, qui eust de plus belles qualités.

On estoit prest de retourner à la Ville, on chargeoit sur les chars l'équipage que l'on avoit apporté, lors que Nausicaa parla à Ulyffe.

Je vas, lui dit-elle, à la Ville, où le Roy qui est mon Pere, & les plus grands des Pheaciens, vous recevront avec joye, mais afin

de ne vous presenter pas à eux, sans avoir pris quelques mesures, je vous prie d'observer ce que j'ay à vous dire. Je seray devant vous à Scherie, pour ne m'exposer pas à ce que l'on diroit, si je vous y emmenois moy-mesme dans mon char. Nous ne pouvons trop craindre ou l'amour, ou mesme toutes les apparences de l'amour. Ce qui n'est qu'un pur effet du hazard passeroit pour une partie préméditée, où j'aurois esté à la rencontre d'un estrangere.

Mais il vous sera facile de me suivre, la Ville n'est pas éloignée. Vous verrez d'un costé un tres-beau

port où l'on a consacré un Temple à Neptune, & une grande place qui découvre tout le port. Vous verrez d'un autre costé un bois consacré à Pallas, & c'est en ce lieu, que vous vous arrêterés, attendant que j'aye eu le temps d'arriver au Palais. Il n'y a rien de plus agreable que ce bois ; une fontaine en arrose une grande partie, avant que d'entrer dans le jardin Royal, où elle se separe en differents canaux pour donner de la fraischeur aux fleurs, qui parfument l'air, que l'on y respire, Vous ne trouverés pas le retardement fort long, ny desagreable.

La Princesse monta sur son char, après avoir donné ces avis à Ulyffe, il la suivoit d'assés près, jusqu'à ce qu'estant arrivé sur le soir dans le bois de Minerve, il s'y arresta, pour laisser arriver la Princesse devant luy.

Jamais il ne s'adressa à Minerve avec plus d'ardeur. Ma Déesse, luy dit-il, adorable fille de Jupiter, toujours vaillante, toujours invincible, sage & belle Minerve, n'entendrés-vous jamais mes prieres ? n'ay-je pas assés souffert sur la mer, où Neptune m'a traité avec tant de fureur ;
Que je trouve enfin dans cet-
 re

te Isle quelque repos , &
procurés - moy la faveur &
l'amitié des Pheaciens.

Pallas entendit sa priere ;
mais comme Neptune con-
servoit toujours de la haine
& des sentimens de ven-
geance contre luy , elle ne
découvroit point tous les
secours qu'elle luy desti-
noit.

Fin du sixième Livre.





L'ODYSSE'E D'HOMERE.

LIVRE VII.



PENDANT qu'U-
 lyffe adressoit ses
 prieres à Miner-
 ve , Nausicaa eut
 le temps d'arriver
 au Palais d'Alcinoüs. Elle
 y fut receuë comme si elle

eust fait un long voyage. Tout le monde s'empressoit à luy témoigner de l'amitié, les uns la conduisoient en son appartement, les autres avoient soin de l'équipage, & des habits qu'elle avoit rapportez.

Eurimeduse, que les peuples d'Epyre avoient envoyée autrefois à Alcinoüs, qu'ils honoroient comme un Dieu, & qui avoit élevé cette jeune Princesse estoit près d'elle pour la prier de se donner un peu de repos, comme si la fatigue de cette journée eust esté fort grande.

Mais c'est la coustume de craindre pour ceux que

l'on aime, lors mesme que l'on n'en a point de sujet.

Minerve qui aymoît Ulyse, craignit aussi qu'en entrant dans la Ville, il ne fut exposé à quelques insultes, les Pheaciens n'ayant point d'honesteté pour les estrangers. C'est pourquoy elle épaissit l'air, & le couvrit d'un nuage, afin que voyant tout il ne fut veu de personne.

Ulyse estoit devenu invisible par ce moyen, mais comment auroit-il pu se conduire luy-mesme au Palais, & le découvrir; toute la ville ayant beaucoup de maisons magnifiques; Mais Minerve ne le laissa pas long-temps en cet embarras.

Elle prit la figure d'une jeune fille, qui portoit une cruche d'eau, & elle s'approcha si près d'Ulyſſe qu'il eut l'occasion de luy dire, qu'il eſtoit un étranger que la mer avoit jetté ſur le rivage prochain, après la perte qu'il avoit faite de ſon vaiſſeau, qu'il ne connoiſſoit perſonne, & qu'il la prioit de le mener au Roy, où il eſperoit trouver du ſecours & de la protection.

Oüy, dit cette belle Déeſſe, je vous y conduiray. Mais je vous donne avis d'éviter la rencontre des Pheaciens. Ne vous arrêtez point à regarder

ceux qui se presenteront près de vous. Passés sans permettre à vos yeux aucune curiosité. On est insolent icy, le peuple y est incivil. Il y a des gens de mer, qui font incessamment des voyages de long cours, & leur humeur en devient aussi bizarre, que l'élément sur lequel ils sont presque toujours.

Durant cet entretien, ils s'avancoient, sans estre aperceus de personne. Nous sommes bien-tost au Château, que vous chenchés, continuë la sage Minerve, présentés - vous hardiment au Roy ; un air assuré se fait considerer, & on regagne par une maniere li-

bre & hardie, ce que la qualité d'étranger & d'inconnu fait perdre. Mais je vous conseille de voir premierement la Reyne. Elle est femme & niece d'Alcinoüs, estant fille de son frere Rhexenor. Ils descendent tous deux par Nostois de Neptune - mesme, & de Peribée fille de ce vaillant & intrepide Eury-medon, qui dompta les superbes Geans. Cette alliance meslée avec celle du mariage fait une estroite union entre Alcinoüs & Arete, c'est le nom de la Reyne, il l'honore & il l'ayme. Toute la Ville est dans une entiere dépendance de son autorité. Sans exagerer son merite, on peut vous

asseurer qu'elle est digne du rang, où elle est née, & de l'affection que le Roy & le peuple ont pour elle. Tous les differens qui naissent, s'accordent par sa mediation & l'on n'obtient rien du Roy sans employer le credit qu'elle a près de luy. Il vous importe donc de la voir, & de la mettre dans vos interests. Les femmes se laissent aisément toucher de compassion. Si vous pouvez vous insinuër dans son esprit, & vous servir de la pitié qui est un moyen infallible de se faire proteger, soyez persuadé que sa faveur vous procurera les moyens qui seront necessaires pour reparer les pertes que vous avez

faites dans vostre naufrage. Mais voilà le Palais; entrés, comme je vous ay dit, & esperés tout de la generosité du Roy & de la Reyne.

Minerve n'eut pas plûtost cessé de parler qu'elle quitte Scherie pour aller à Athenes, ou à Marathon.

Ulysse avoit admiré le discours de cette jeune fille, il se presentoit à son esprit une infinité de reflexions sur tout ce qu'il venoit d'entendre d'elle. Il prit sa rencontre pour un heureux présage des biens qu'il esperoit recevoir d'Alcinoüs & d'Arete.

Il entre dans le Palais ; tout ce qu'il voit, le ravit, il voit d'abord trois grandes sales, où la lumière des flambeaux faisoit un effet admirable. Comme les murailles estoient d'airain, les portes toutes d'or, soutenues sur des pôteaux d'argent, il se faisoit une reflexion qui jettoit un éclat si brillant que l'on auroit cru voir la lumière mesme du soleil. Il n'y avoit rien de plus riche pour la matière, ny de plus beau pour l'ouvrage, que deux grandes statues d'or ; c'estoit deux chiens, que Vulcain avoit travaillés avec tant de succès qu'ils sembloient avec leurs yeux

menaçans garder le superbe
Palais d'Alcinoüs.

Passant dans un Salon;
il admiroit les beautés des
tapisséries, dont il estoit
paré. C'estoit les ouvrages
d'Arete, où l'aiguille avoit
fait un mélange si juste de
l'or & de la soye, & en
avoit formé des traits si
naturels, que le plus habile
pinceau n'auroit pas eu
honte de luy ceder l'avan-
tage de la fidelle represen-
tation des histoires que l'on
y voyoit. Ce Salon estoit
éclairé par des statuës en
forme de jeunes hommes,
qui tenoient des flambeaux
allumés.

Cependant toute cette

G. vj.

clarté ne pouvoit diffiper le nuage, dont Minerve l'avoit environné. Il n'estoit veu de personne, & il voyoit toutes choses. Au sortir de ce Salon si magnifique, il découvrit les plus beaux jardins du monde. Les arbres y croissoient heureusement & portoient des fruits en toutes les saisons de l'année. L'air des Phœaciens est le meilleur du monde. On y voyoit en mesme temps les olives meurir, & les autres toutes vertes sortir de leur fleur. Les poires, les grenades, les figues y sont excellentes.

Pour ce qui est des vignes, on y voit aussi des

raisins , dont les uns commençoient à fleurir , les autres se tournoient , les autres estoient meurs & propres a estre cueillis.

Deux claires fontaines arrosoient ce lieu si charmant, l'une rafraischissoit les plantes, allant par mille petits ruisseaux differents chercher leurs racines , & l'autre sortoit des jardins , entrant dans les appartemens du Palais & de là dans la ville , pour la commodité du public.

Enfin après que le sage Ulysse eut considéré quelque temps toutes ces beautés ; il entra dans la grande sale , où estoit Alcinoüs avec ses favoris. Ils

sacrifioient à Mercure, selon la coustume, après le souper, en beuvant à son honneur de grandes coupes d'or, pleines de vin excellent.

Lors qu'Ulyffe fut au milieu d'eux tous, & assés près de la Reyne, Minerve dissipa le nuage, qui le couvroit. On fut surpris de voir un estrange, un inconnu, que personne n'avoit introduit, & qui paroissoit subitement sans que l'on se fust apperceu qu'il fust entré.

On avoit les yeux sur luy, & on attendoit ce qu'il vouloit faire lorsque se jetant aux pieds de la Reyne, Il commença à luy faire cette harangue, que l'on écoutoit

avec une attention extraordinaire.

Reyne fille du divin Rhexenor , & vous grand Roy , je viens vous demander vôtre protection. Après avoir perdu mon vaisseau ; il m'est impossible de penser à mon retour , si vous , auxquels les Dieux m'adressent presently , ne m'en accordez un autre ; Je les prie ces Dieux de vous estre favorables , & de vous rendre le bien que je recevray des Pheaciens.

Sa harangue ne fut pas plus longue. Quand on est dans l'accablement , on est trop occupé de ses douleurs , pour avoir un grand loisir de parler. Il se retire , & comme

s'il eust voulu prier en silence les Dieux domestiques, Il se prosterne devant le feu.

On estoit surpris de sa harangue & de ses manieres ; & peu s'en fallut que l'on n'eust du mépris pour luy. Mais Echenée, qui voyoit que c'estoit violer les Loix , que de recevoir un estrangier sans le secourir, prit la liberté de remontrer à Alcinoüs ; que cet inconnu estoit en la protection de Jupiter , que c'estoit offenser le plus grand des Dieux de ne proteger pas les estrangers , qu'il commet aux soins des peuples chez lesquels le destin les a pouffés, que celuy-cy n'estoit pas indigne d'avoir part au droit établi dans toutes les nations , & qu'il

estoit juste de le recevoir avec les mesmes honneurs , qui se font par toute la terre aux estrangers.

Comme Echenée estoit fort considerable par son âge , & par le rang qu'il tenoit entre les Pheaciens, le Roy l'écou- ta avec plaisir , & pour satis- faire en mesme temps aux loix de l'hospitalité , il s'avança vers Ulysse , le prit par la main & le fit asseoir en la place - mesme de Lardamus son fils , voulant honorer Uly- se par cette preference si re- marquable.

Aussi-tost on le servit de la mesme maniere que l'on au- roit servi le Roy. Ulysse pre- nant la coupe d'or , ne man-

qua pas d'offrir le vin à Jupiter, & de le remercier du soint qu'il avoit pris de luy. La coupe passa au Roy, & de main en main, à tous les Princesses, & aux Pheaciens, qui estoient dans la sale.

Pontonouïs versoit le vin dans cette coupe, & chacun selon sa coultume donnoit quelques loüanges à Jupiter protecteur de tous ceux que quelques aventures avoient esloignés de leur patrie.

Le Roy proposa de faire assembler le lendemain les plus considerables de la ville pour deliberer sur les moyens que l'on donneroit à cet étranger pour le faire retourner heureusement en son

païs. Car enfin, disoit-il, si ce n'est qu'un mortel, il est juste de le secourir dans l'éloignement où il se trouve. Ce seroit une cruauté de l'abandonner aux rigueurs de sa mauvaise fortune. Si c'est quelque'un des Dieux qui soit descendu du Ciel, il est raisonnable de nous souvenir des biens que nous en avons reçus. Vous sçavez qu'ils se sont trouvés assés souvent au milieu de nos sacrifices, & que c'est de leur protection que nous viennent l'abondance & la paix dont nous jouissons.

Ulysse ne pouvant pas souffrir d'estre pris pour un Dieu, répondit aussi-tost au Roy que les aventures de sa vie

estoyent trop fâcheuses pour ne pas se souvenir qu'il estoit né mortel, sujet aux miseres, qu'il n'estoit point semblable aux Dieux qui vivent avec tranquillité sur l'Olympe, qu'il estoit un mal-heureux Prince, que son mauvais dessein ne se lassoit point de persecuter.

Il estoit déjà tard, & bien que tout le monde eust une grande curiosité d'entendre l'histoire dont Ulyffe sembloit leur promettre le recit; il ne falloit pas pourtant l'exposer à ne se délasser pas de ses fatigues. Il avoit un extrême besoin de manger & de repos, pour se rétablir.

On commença donc à se

retirer , & Ulyffe se trouva feul avec le Roy & la Reyne elle avoit reconnu fur luy les habits que la Princesse avoit portés au Fleuve , Elle avoit une extrême impatience d'apprendre quelque chose de ses aventures.

Ulyffe qui ne vouloit pas lui déplaire , se trouvoit dans un affés grand embaras : Car auffi d'ailleurs il craignoit d'ennuyer la Reyne en luy contant toute cette longue fuite d'aventures , bonnes & mauvaises , où il s'étoit trouvé. Pour la fatisfaire donc, fans meller au plaisir que sa curiosité se promettoit , le defagrément d'ue importune narration,

Il luy dit en peu de paroles , qu'il venoit de passer sept années entieres dans l'Isle de Calypso , où il avoit esté porté par une violente tempeste , dans laquelle ses vaisseaux & ses compagnons avoient péri , que Calypso possedoit toute cette Isle , sans avoir aucune compagnie ny d'hommes ny de Dieux , qu'il avoit eu le bon-heur de ne luy pas déplaire , que les Dieux n'avoient pas approuvé son retardement en cette Isle , qu'il en estoit sorti pour leur obeïr , qu'après dix-sept jours d'une heureuse navigation , une horrible tempeste avoit brisé son vaisseau , qu'il avoit deffendu à la nage sa vie contre les flots & les

Rochers , & qu'enfin par le secours favorable d'une Divinité , il estoit arrivé sur les bords du Fleuve des Pheaciens.

Mais qu'aurois-je fait , continuë-t'il , sur ces bords. Il falloit perir par les incommodités du froid & de la faim. Mais une Princesse ou plutôt une Déesse , car elle en a toute la beauté , m'a donné du secours dans cette pressante occasion. Elle estoit sur les bords de ce Fleuve , sa compagnie s'effraya , en me voyant sortir du bois , couvert de l'écume de la mer , & de branches d'Oliviers. Il n'y eut qu'elle , qui ne se laissa point surprendre d'une si légère crainte , & qui n'eut point

de mépris pour un homme,
 qui se trouvoit dans le plus
 pitoyable estat du monde.
 C'est ce que je puis, divine
 Princesse, vous apprendre pre-
 sentement de moy.

Le Roy & la Reyne com-
 prirent aisément qu'il parloit
 de la Princesse Nausicaa leur
 fille. Ils apprirent avec plai-
 sir qu'elle avoit receu la pre-
 miere cet inconnu, & qu'elle
 l'avoit assisté genereusement
 dans un temps auquel il auroit
 péri sans son secours.

Mais le Roy auroit desiré
 qu'elle l'eust fait monter sur
 son Char, & qu'elle l'eust
 conduit au Chasteau, sans le
 laisser dans un país inconnu
 exposé à l'indiscrete curio-
 sité

sité des Pheaciens.

Ulyffe justifia si bien le procedé de la Princesse, que le Roy ne pouvoit assés admirer la sagesse & l'Eloquence de cet étranger.

Pleust aux Dieux, disoit-il, que vous eussiez ma fille en mariage, avec autant de richesses que vous pouvés en desirer. Car je ne scaurois douter de la Noblesse de vostre naissance. Il y a un caractere de sagesse où les ames communes n'arrivent jamais. Il n'y a rien dans la vostre qui ne soit grand & heroïque. Mais les Pheaciens peuvent-ils esperer de

vous retenir ? & une mortelle ose-t-elle pretendre à vous engager , vous qui avés preferé les peines & les fatigues d'un retour difficile aux caresses d'une aussi belle Nymphe , que la Divine Calypso ? Il faut contenter vos desirs , incomparable inconnu. Quand vostre pays seroit plus esloigné que l'Eubée , les Pheaciens entendent si bien la mer , & ils se servent de navires si legeres , que si Neptune ne s'oppose pas à vostre retour , vous reverrés en peu de temps vostre patrie. Lors que Rhadamante fit le voyage d'Eubée , pour voir le monstrueux Titye fils de la terre , ils ramerent avec

tant de force qu'ils rentrent dans le port le mesme jour qu'ils en estoient partis.

Ulyffe ne pouvoit pas esperer une réponce plus favorable. Il en rendoit mille actions de graces à Jupiter. Je vous supplie, disoit-il, ô souverain des Dieux, de me conserver la protection de ce genereux Prince. Comme je conserveray toute ma vie la reconnoissance, que je suis obligé d'avoir pour toutes les honnestetez que j'en reçois.

Mais la nuit estant déjà fort avancée, & le repos estant necessaire à Ulyffe,

soit pour le rétablir de ses longues souffrances , soit pour le préparer à soutenir les fatigues de son voyage , la Reyne se retira , & le Roy lui fit esperer en le quittant , qu'il engage- roit les Pheaciens , dès le jour suivant à le conduire sur un de leurs vaisseaux où il luy plairoit.

Fin du septième Livre.





L'ODYSSEÉ
D'HOMERE.

LIVRE VIII



Ussitost que le
jour parut , Alec
noüs mena Ulysse
sur un vaisseau , où
les Pheaciens devoient s'as
sembler , suivant l'ordre qu'il
leur en avoit donné. Mi
nerve , qui voyoit que c'e

estoit une occasion de la
 derniere importance , dans
 laquelle il s'agissoit de con-
 clure le retour d'Ulysse , se
 deguisa en herault , & par-
 lant aux Pheaciens , leur di-
 soit qu'il estoit juste de se-
 courir un homme , que les
 Dieux avoient commis à leur
 generosité , qu'il y auroit
 de l'inhumanité de n'estre
 pas touchés par la veüe du
 triste estat , où le naufrage
 l'avoit reduit , enfin que
 les Dieux , ou luy - mesme
 reconnoistroient le plaisir qui
 luy seroit fait.

Elle n'avoit pas oublié de
 luy donner ce jour - là de
 certaines manieres admira-
 bles , & je ne sçay quoy de
 si grand , que la pluspart

des Pheaciens le prenoient pour quelqu'un des Dieux : En effet Alcinoüs obtint de cette assemblée tout ce qu'il demanda pour Ulyffe. Il n'y avoit personne qui ne s'interessast au mal-heur d'un étranger , qui estoit si bien fait , & qui parloit avec tant de sagesse qu'il gaignoit le cœur de tout le monde. Sa presence engagea les Pheaciens pour le moins autant que la harangue d'Alcinoüs.

Ce Prince leur representa que son Palais avoit esté de tout temps , un azile , d'oü personne n'estoit jamais sorti , sans y recevoir la protection qu'il y estoit venu chercher ; que c'estoit une obligation naturelle de trai-

ter les hommes les plus inconnus , comme on a coûtume d'en user avec ceux que l'on connoist le plus , puisque la nature est également la mere & des uns , & des autres , que sans s'informer, si celuy qui leur demandoit du secours , venoit d'Orient, ou d'Occident , il estoit juste de ne le refuser pas ; enfin que pour ce qui est de luy il alloit passer la journée à luy donner une feste, à laquelle il invitoit tous ceux qui voudroient contribuer à l'honneur qu'il est necessaire de rendre aux étrangers.

On applaudit generalement à la harangue du genereux Alcinoüs. On choi-

fit cinquante jeunes hommes, pour monter sur un vaisseau, qui fut destiné pour le voyage. On se prépara aussi-tost, & par l'empressement que les uns avoient à eslever les mats, les autres à attacher les rames, ceux-cy à charger les provisions, ceux-là à tendre les voiles, on témoignoit une ardeur extraordinaire de s'acquitter des devoirs de l'hospitalité.

Cependant on retourna au Palais, où l'on avoit préparé tout ce qui peut rendre un repas des plus magnifiques. On y avoit Demodocus cet excellent joueur d'instruments; C'estoit un aveugle, mais qui avoit tant d'au-

tres avantages , qu'il n'avoit pas sujet d'estre mal - content de la nature. Il chanta durant le repas les stratagemes des Grecs au siege de Troye. Il n'y avoit rien de plus charmant que son chant. Il continua par un recit d'une querelle entre Ulyffe , & Achille ; Agamenmon estoit messé dans cette querelle , car il se plaisoit à voir la division entre les Princes de son armée , & au lieu d'appaiser les contestations , il s'autorisoit par leur moyen , & se rendoit necessaire à l'un & à l'autre party.

Ulyffe se trouvoit attendri par le souvenir de toutes ces aventures. Bien qu'il

contraignist sa douleur , & qu'il cachast les larmes , que le sujet des chansons de Demodocus avoit attirées de ses yeux , Alcinoüs s'en aperceut , & jugeant bien que cét étranger s'interessoit aux mal-heurs des Grecs , il detourna la conversation , & il proposa aux Pheaciens les jeux de la lutte , de la danse , de la course , du palet , pour montrer , disoit-il , à l'illustre inconnu , qu'il n'y avoit point d'exercices où l'on ne püst faire paroistre une adresse particuliere.

On le suivit à ce nouveau spectacle , Ocyale , Elatrée , Archialus , Thion , Euryale , Lardamas , & cent autres furent de toutes ces parties.

H vj

On commença par le jeu de la course. Dès que la Barriere fut ouverte, on les vit plûtoſt voler que courir dans la lice. Mais Clitonée les devança tous, & il étoit déjà arrivé au terme, que les autres eſtoient encore dans la poudre de la carrière.

Les Athletes parurent ensuite pour combattre. Ils se colletoient ſur le ſable, & celui qui ſoutenoit les efforts de tous les aiſſailants, ſans eſtre abbatu, remportoit le prix de cet exercice. Ce fut Euryale qui terraiſſa tous les Athletes qui l'attaquerent.

Amphialas remporta le prix de la danse ; & ceux du combat à coups de poing & du palet furent donnés au vaillant Elathrée. Ulyffe ne prenoit aucun plaisir à tous ces jeux, qui ne servoient que de retardement à ses desirs. Mais on est contraint de s'accommoder au temps, & de differer ce qui plaist le plus, quand on sçait bien que la précipitation est inutile.

Comme l'honnesteré demandoit que l'on priaist Ulyffe d'entrer dans quelqu'un de ces exercices, Lardamas un des fils d'Alcinous s'approcha de luy, & luy pro-

senta le deffy. Il n'y eut rien de plus honneste que son compliment. Si vos manieres, dit-il, ne nous affûroient qu'il n'y a aucun de ces exercices où vous ne puiffiés acquerir de la gloire, on ne vous prieroit pas de vous y exposer. Tout inconnu que vous soyez, il nous est impossible de voir vostre taille, & je ne sçay quoy de grand en toute vostre personne, sans être persuadés que vous pouvés entreprendre de nous vaincre, & qu'il n'y aura point de honte aux Pheaciens de ceder la victoire à un étranger comme vous.

Ulyffe receut cette civilité du Prince avec tous les

témoignages de reconnoissance qu'il luy devoit. Mais l'estat où je suis, dit-il, ne me permet gueres d'aspirer à la gloire, que vous me faites l'honneur de m'offrir. Je ne pense qu'à mon retour. C'est à vous qui estes dans le repos, de rendre vostre vie encore plus agreable par ces divertissemens. Pour moy, Prince, qui suis un homme errant dans le monde, qu'ay-je à faire sinon à desirer d'estre au plûtost dans la mesme tranquillité, dont je vois que vous jouïssés dans cet heureux Royaume.

Euryale, celuy mesme qui avoit remporté le prix de la Lutte donna un faux sens à cette réponse d'U-

lyffe, il trouva mauvais le refus, qu'il faisoit, & comme si le Prince en avoit esté offensé, il en fist une querelle à Ulyffe.

Il faut bien luy, dit il, que vous ne soyez pas tel que vous paroissés. Au lieu de vous plaindre de vostre destin, n'estes-vous pas trop heureux d'estre dans un pays où vous n'avez rien demandé que vous n'avez obtenu. L'allegresse publique & les jeux que vous voyez sont pour vous faire honneur, le Prince luy-même vous offre un rang entre les premiers des Pheaciens. Pour peu que l'on ayt appris à vivre, on sçait mieux en user que vous n'avez fait.

Pour moy je me détrompe
de ce que l'on a cru d'a-
bord.

Cet Athlete poussa plus
loin sa brutalité. Il traitta
Ulyffe d'Ecrivain de vaisseau,
ou tout au plus de Secre-
taire, qui se servoit de l'a-
vantage de sa finesse, pour
réussir dans le projet qu'il
avoit fait d'obtenir d'en
commander un & de faire
quelques brigandages sur la
mer.

Ulyffe fit sentir à cet in-
solent par la maniere mépris-
fante, dont il le regarda,
ce qu'il auroit deu craindre
de son ressentiment, si ses
mains n'avoit esté liées par
le respect qu'il devoit au

Roy. Au reste l'Action d'Euryale fut desapprouvée de tout le monde. C'est, disoit-on, violer le droit des gens, que d'insulter à un inconnu, & de le traiter en termes outrageants. Quand il il ne sçauroit pas nos exercices, en merite-t'il moins de gloire. Sont-ils pas differens en chaque pays. Ce que les uns estiment, les autres le méprisent-ils pas souvent. Apres le travail, que çét étranger a souffert, après avoir résisté à la tempeste, & avoir dompté la mer, est-il besoin de l'exposer à des exercices violents, au lieu de le laisser en repos, afin qu'il se prepare aux nouvelles fatigues, qu'il aura à soutenir durant son retour. Enfin Minerve

avoit tellement tourné tous les Pheaciens, qu'il n'y avoit personne qui ne trouvât fort mauvais l'insulte qu'Euryale avoit faite à leur hôte.

Cependant Vlyffe ne vouloit pas jouir plus long-temps de leur credulité, sans donner quelques preuves de son experience au fait de tous ces exercices. Il voulut justifier l'estime publique, & confondre la mal-honnesteté du jeune Euryale.

Il s'avance dans la lice, & prenant de toutes les pierres, dont jouïoient les Pheaciens, la plus grosse & la plus pesante, après avoir fait quelques mouvemens de

fort bras, il jette ce palet si haut & si loin, qu'il alla choir bien au-delà de tous ceux, qui avoient esté jettés auparavant. L'effort même avec lequel il le lança dans l'air, fut si extraordinaire que les Pheaciens furent surpris du bruit, qui en retentit, & que chacun fut saisi de je ne sçay quelle crainte, comme si l'on devoit estre accablé de ce coup.

Personne n'entreprit de pousser plus loin un palet. Euryale même fut surpris d'un coup de cette force, que l'on ne devoit pas attendre d'un homme qui sortoit du naufrage.

Mais Ulyffe n'abusa point de la gloire qu'il avoit acquise. Il estoit trop sage de perdre ses affaires par le contre-temps d'une sottise vanité. Il offrit à combattre des poings, ou à la lutte; mais il fit de grandes exceptions, pour ne pas engager aucun combat avec les Princes fils d'Alcinoüs. Il craignoit que l'envie, ou la jalousie ne les changeast à son égard, & il estoit dans un estat où leur amitié luy étoit plus nécessaire que la gloire de remporter le prix de ces exercices.

Ainsi sans offencer les Pheaciens par une vaine ostentation, il dégagea seulement son honneur de l'in-

juste soubçon, dont Euryale avoit esté le temeraire auteur, & il combatit moins pour vaincre, que pour monstrier qu'il n'estoit pas indigne de l'estime d'Alcinoüs.

Ce Prince admiroit la sagesse d'Ulyffe, qui avoit dé-meslé l'embaras, que l'imprudence d'Euryale luy avoit fait, de sorte que son adresse & son courage avoient paru aux yeux de tout le monde, sans s'attirer l'envie de personne.

Aprés donc que le Roy luy eut donné de grandes loüanges, & que ces exercices furent finis, comme on vouloit faire voir à Ulyf-

se tout ce que les Pheaciens avoient de plus beau, on fit venir Demodocus, & on commença à danser au son de sa harpe.

Veritablement Ulysse fut charmé de leur danse. Il n'y avoit rien de plus juste; l'harmonie en estoit comme l'ame, & bien que leurs postures fussent animées, leurs sauts élevés & prompts, une cadence si parfaite les regloit tous, que l'on prenoit un extreme plaisir à la justesse de leurs mouvemens.

Ils dansoient en rond, & Demodocus estoit au milieu d'eux tous, animant leur danse par les sons agreables de sa harpe. Il y joignoit

sa voix , & il chantoit alors les amours de Mars & de Venus.

Il n'oublia pas l'artifice dont Vulcain se servit pour découvrir les faveurs , que Venus accordoit à son amant. Il mesloit dans sa chanson tous les événemens les plus particuliers de cette histoire. Apollon y estoit en intelligence avec Vulcain , pour se vanger de Mars. Les Dieux accouroient pour se rire du piège , dans lequel il estoit tombé. Venus alloit se cacher en Cypre. En un mot , si Neptune ne se fust intéressé pour le Dieu de la guerre , Vulcain dont tout l'Olympe voyoit le déplaisir , auroit porté

porté plus loin son ressentiment.

Comme le chant donnoit beaucoup de grace à sujet , qui d'ailleurs estoit assés capable de plaire , il y avoit une joye commune dans toute l'assemblée. Ulyse-mesme , le sage Ulysse, qui ne s'occupoit que de la passion de revoir son isle d'Itaque, estoit charmé d'entendre Demodocus.

Le Roy voulant entretenir le plaisir qu'il avoit par la varieté des passe-temps; car il sçavoit que l'on s'ennuye de tout , commanda à Hali & à Lardamas de danser une nouvelle danse. Ils commencerent un branle où

ils firent paroistre tant de justesse , & de bonne grace, qu'Ulyffe qui voyoit que le Roy s'en faisoit honneur, ne manqua pas de leur donner de grandes loüanges. Non , dit-il , il n'est pas possible de voir mieux danser, il n'y a rien de plus aysé , de plus libre , de plus degagé : En effet, ces loüanges flaterent si fort Alcinoüs, qu'il commança à dire aux Pheaciens qu'il estoit temps de penser, selon la coûtume, à donner des presents à leur Hoste, que l'on n'en pouvoit pas faire un moindre que d'une veste & d'un talent d'or, qu'il en donneroit l'exemple & qu'il commenceroit le premier à s'acquitter de ce devoir.

d'Hospitalité.

Euryale entra dans le sentiment du Roy; il voyoit bien que c'estoit faire sa cour, que de reparer au plustost l'incivilité, qu'il avoit commise, contre un homme, que le Roy honoroit d'une protection si particulière. Ainsi sans retarder un moment, il s'avance vers Ulysse, & luy fait present d'une épée fort riche, le priant d'excuser ce qui s'estoit passé entre eux, & faisant mille vœux en sa faveur.

Ulysse receut ce present; & répondit au compliment d'Euryale en des termes si obligeans, qu'il sembloit que leur querelle n'avoit servi

que pour se donner l'un à l'autre de plus grands témoignages d'une véritable amitié.

Comme la nuit s'approchoit, on retourna au Palais, pour le festin magnifique que la Reyne donnoit à l'Inconnu, chacun luy apporta de si riches presens en vestes, en or, en argent & en raretés, ou curiosités considérables, que jamais on n'avoit veu une plus grande profusion.

La Reyne commanda d'enfermer toutes ces richesses, & de les mettre en estat d'estre portées seurement sur le vaisseau, qu'Ulysse devoit monter, Il les lioit luy-

mesme avec des noeuds, dont il avoit appris autrefois le secret par Circé, & se voyant bien-tost au moment de son retour, il avoit une joye, qui le rendoit agreable à tout le monde, & qui accompagnoit fort à propos les remerciemens qu'il estoit obligé de faire aux uns & aux autres.

Il n'avoit point encore veu la Princesse Nausicaa, depuis qu'il estoit arrivé à Scherie. Il estoit prest d'entrer dans la Salle du festin, lors que cette belle Princesse luy dit en passant qu'elle esperoit bien qu'il se souviendrait d'elle, lors qu'il seroit arrivé dans son Pays, & qu'il conteroit plus d'une

fois à ses amis qu'elle avoit esté la premiere, qui l'avoit receu dans le pays des Pheaciens.

Ulysse luy fit de grandes protestations de la haute estime qu'il faisoit de sa generosité & de la parfaite reconnoissance des plaisirs qu'il avoit receus d'elle. Oüy, dit-il, belle Princesse, je vous dois ma vie & ma bonne fortune, je veux vous témoigner le ressentiment que j'en ay, mais il est trop grand pour l'exprimer dans ce moment, tout favorable qu'il peut estre. Mais, aimable Déesse, je l'exprimeray ce ressentiment, mes paroles ne le peuvent, mes actions & ma conduite en se-

ront de plus fidelles preuves. Puis que je ne vis aujourd'huy que par vous, dois-je vivre pour une autre personne, que pour vous-même.

La Princeſſe fut obligée de ſe retirer, fort contente du diſcours d'Ulyſſe. Alcinoüs le fit aſſeoir près de luy, dès qu'il fut entré dans la ſalle, où on avoit ſervy. Il y avoit une grande profuſion de viandes. Le Roy continuant ſes ſoins obligans pour Ulyſſe luy ſervoit des mets les plus délicats que l'on preſentoit.

Ulyſſe qui avoit reconnu que le Roy aymoît le muſicien Demodocus, pour ſa-

ter la passion de ce Prince, prenoit à son tour soin de son musicien. On ne luy ser-voit rien de délicat, dont il n'en envoyast à Demodocus, lequel de son costé faisoit mille remerciemens à un si genereux Estranger.

Mais la complaisance d'Ulysse luy cousta bien des larmes. Il crut faire plaisir au Prince d'engager le charmant Demodocus à chanter quelques airs. En effet il en chanta, mais le sujet estoit pris des dernieres aventures des Grecs au Siege de Troye.

Il recitoit comment une partie des Grecs s'estoit enfermée par le conseil d'Ulysse dans un cheval de bois;

les differents advis des Troyens, lors que les Grecs ayant fait une feinte d'abandonner le siege, cette machine tomba en leur puissance avec le camp des Grecs, qui s'estoient retirés; enfin comment les Troyens ayant fait entrer ce cheval dans leur ville, les Grecs en descendirent durant la nuit, qui se se faisirent des portes de la ville, qu'ils commencerent à reduire en cendres.

Ulyse ne pouvoit entendre ce récit sans en estre touché, il contraignoit sa douleur, il retenoit ses larmes; mais Alcinoüs remarqua une seconde fois la

contraints, où il estoit, & l'agitation extraordinaire de son visage.

Comme il avoit tous les égards possibles pour luy, & que par la plus grande honnesteté du monde il vouloit le ménager, il fit cesser Demodocus. C'est assés, dit-il, souvent les plus belles choses deviennent desagreables, quand elles sont trop longues.

Mais enfin avant que de se separer ne peut-on pas apprendre de vous, continuë-t-il s'adressant à Ulysse, qui vous estes, quel est le lieu de vostre naissance, quels peuples y habitent,

peut-on demander, s'ils ont quelque connoissance des Dieux, s'ils se gouvernent par des loix établies entre eux, quels Arts ils connoissent le mieux. Pour nous la Navigation nous plaist. Les Pheaciens y sont si habiles, que Neptune s'est plaint quelquefois de n'avoir jamais veu perir un de leurs Navires. J'ay bien reconnu que le recit de Troye vous a touché. Vous y avés pris trop de part pour n'y avoir pas quelque interest fort particulier. Ne faites point de difficulté de nous raconter toutes vos aventures, puis que vous devés estre persuadé que vous estes avec des gens, qui ne desirent

que de vous donner des témoignages de leur amitié.

Fin du huitième Livre.





L'ODYSSÉE
D'HOMERE.

LIVRE IX.



OULEZ-VOUS
grand Prince, ré-
pondit Ulyssé,
que je trouble
par le récit de
mes malheurs, la joye de
toute cette assemblée. Ne
seroit-ce pas une chose

plus agreable d'entendre chanter Demodocus, que d'apprendre de moy les plus tristes & les plus facheuses aventures, qui soient jamais arrivées. Le seul souvenir m'en effraye & au lieu de la joye, que vostre presence me donne, je sens une tristesse qui m'accable, & je crains bien de changer l'allegresse de ce festin en gemissemens, & en larmes. Car enfin vous voyez l'homme du monde, que les Dieux ont le plus éprouvé par toutes sortes de perils. Mais puisque vous attendez de moy, que je vous conte toutes ces choses, je ne dois pas vous refuser. Il est vray qu'il y a un si grand nombre de rencontres à vous

dire que je ne ſçay pas bien par lesquelles je dois commencer.

Pour ce qui est de mon nom, je suis bien aise de vous l'apprendre, pour vous prier de vous souvenir de moy, puisque je ne perdray jamais l'estime que je dois à la generosité des Pheaciens. Je suis cet Ulyſſe, fils de Laërte, qui ay quelque reputation dans le monde, par les choses qui sont arrivées au ſiège & à la prise de Troye : Ithaque est mon pays, cette Isle si charmante & dont le mont Nerite est une partie fort considerable. Elle est environnée de Dulichium, de Samos, & de Zacynthe,

qui sont aussi des Isles fort agreables ; mais comme Ithaque a beaucoup de montagnes, elle est plus élevée, & son terroir est aussi plus fertile. Elle est exposée au couchant, & cette situation la rend plus tempérée que les autres, qui sont brûlées par les chaleurs du midi. C'est-là que j'ay une extrême passion d'estre au plutôt, en ayant esté éloigné, il y a près de vingt années. J'ay passé la plus grande partie de ce temps-là dans les isles des deux Nymphes Calypso, & Circé. Si les plaisirs avoient pu me faire perdre l'amour naturel que l'on a pour sa Patrie, il y a long-temps qu'Ithaque me seroit un

pays indifferent. Mais cette passion ne se perd jamais. C'est la plus forte & la plus constante de toutes les inclinations, les autres n'ont que de certains temps favorables, pour entraîner le cœur. Celle-cy en est toujours la maîtresse.

Mais pour reprendre un peu de plus loin mes differents voyages, je vous diray qu'au partir de Troye, j'esperois un retour le plus favorable du monde. Le vent estoit bon, & j'aborday bien-toft au port des Ciconiens, près de la Ville d'Ismare. Mais il y fallut combattre, la Ville fut prise, & pillée, le butin

fut partagé entre les Capitaines , & fans m'arrester vainement en ce port , je fis faire aux Grecs qui me suivoient , une prompte retraite sur nos vaisseaux. Ceux qui n'obeïrent pas assés exactement à mon ordre en furent punis aussitost. Les Ciconiens de la terre ferme s'assemblerent en si grand nombre , que l'on croiroit qu'il n'y a pas plus de feuilles , ny de fleurs au printemps , qu'il y avoit de gens dans leurs troupes. Ils accoururent sur le rivage. Tout ce qui se trouva hors des vaisseaux fut tué , ou pris. Comme ils nous surprirent dès le grand matin , nous eûmes à soutenir de rudes assauts.

avant que de pouvoir nous mettre en mer. Ce peuple est accoûtumé à la guerre. La Cavalerie y est bonne, ils descendent de Cheval, lors que l'occasion le demande, & alors on n'a jamais veu rien de plus ferme, pour repousser l'ennemi, ny de plus vigoureux pour l'attaquer. Ils tuerent sur chacun de nos bords douze de nos camarades, & la deffaitte auroit esté plus grande, si après que nous eûmes soutenu toute la journée plusieurs differents assauts, la nuit ne les avoit obligés de se retirer.

Je fis rendre les derniers devoirs à ceux qui avoient

peri dans cette rencontre. Je les appellay trois fois selon la coûtume, les uns après les autres, & je plains leur malheur de perir ainsi dans une occasion de peu d'éclat, après avoir échappé de tant de dangers considerables au siége fameux de la superbe Troye.

Cependant j'estois déjà assés avancé en mer, lors que Jupiter fit élever un vent terrible; le temps estoit gros, la mer s'irritoit, les nuages estoient épais, l'obscurité de la nuit augmentoit la frayeur publique. Le jour ne ramena la lumiere, que pour nous découvrir tous les présages

d'une funeste tempeste. La force des coups de vent avoit abbatu quelques uns de nos mats. Il y avoit un extrême danger de périr. On prit le parti de relascher vers une coste dont je n'estois pas esloigné.

Après deux jours & deux nuits que dura cette tempeste, l'Aurore parut si belle le troisiéme jour, que nos craintes se dissipèrent. L'air estoit serain, la mer s'estoit abaissée, & de tous les vents qui avoient esté si violents, il n'en estoit resté qu'un, mais fort apaisé, & qui n'avoit retenu de force, qu'autant qu'il nous en falloit, pour estre

bien-tost en Ithaque. Nous nous remismes donc aussitost en mer, on mit les voiles, & on commença à courir plus heureusement que nous n'osions avoir esperé. Mais le vent se changea, il devint fort & contraire. Il nous repousse vers le Cap de Malée ; & là nos vaisseaux se trouvant sur des courants dangereux, il n'y avoit plus nul moyen de les gouverner. Le vent, & ces torrents les détournoient d'un costé & d'un autre. Nous errâmes ainsi, nous éloignant toujours de plus en plus d'Itaque. Il y avoit déjà neuf jours que nous estions abandonnés au gré de ces vagues, & du vent, lors

qu'enfin il fallut prendre terre.

Après un peu de repos, j'envoyay pour sçavoir des nouvelles. Car nous ne pouvions pas sçavoir sur quels rivages nous estions, on me raporta que les Lothophages en estoient les Maistres. Ils ne vivent que de fruits, qui sont d'un goust merveilleux. Ils receurent fort honnestement ceux que j'avois envoyés. Ils leur firent part de leurs fruits, dont ceux qui en mangerent furent enchantés. Car il est vray que leur douceur est charmante. En effet, tous ceux qui en mangent, oublient tout ce que leur propre país a de

plus agreable. Ils ne se souviennent plus de leurs parents ny de leurs amis. Ils ne peuvent se deffendre contre les delices de ce fruit. Je fus obligé d'enlever d'entre ces peuples, ceux qui estoient allés découvrir le pays. Ils s'en trouvoient si bien qu'il fallut user de violence, pour les faire rentrer dans les vaisseaux.

Je craignis pour les autres les charmes & les enchantemens de ce fruit, & je donnay ordre d'aller au plûtost en mer. La Joye, que l'esperance d'un prompt retour avoit donnée, s'estoit changée dans une tristesse generale. Il fallut encore relâcher

relâcher à l'Isle des Cyclopes , peuples sans humanité, sans justice , & sans pieté. Ils jouissent pourtant d'un des meilleurs pays du monde. Ils ne sement ny ne cultivent leurs terres. Cependant elles leurs donnent du blé , de l'orge , & du vin excellent. La pluye fait croistre toutes ces choses en abondance.

Ils n'ont point de Villes , ils ne sçavent ce que c'est que la société. Ils se retirent ou sur des montagnes , ou dans des cavernes fort estenduës. Là chacun , sans se mettre en peine d'autrui , gouverne sa propre famille.

Du port, où nous entrâmes, on voyoit un nombre infini de chevres sauvages, qui païssoient dans une agréable prairie. Tout y est dans une grande liberté, les chasseurs ne dressent point là leurs pieges dans les forests. Les Cyclopes contents des troupeaux qu'ils possèdent, ne sçavent point l'art de tendre des rhets, pour acquerir ce qu'ils n'ont pas. La navigation leur est inconnuë. Le desir de profiter des richesses d'autrui ne les fait point sortir de leur patrie. Ils sont dans le plus fertile terroir du monde. Si n'estant point cultivé on en tire tout ce qui est necessaire à la vie, que seroit-ce, si on en

avoit quelque soin ? Les
moissons y seroient abon-
dantes, la vendange y se-
roit pleine. On y jouiroit
de trop de biens.

Le port est commode.
Il n'est point nécessaire d'y
jetter les anchres, les vais-
seaux y sont en seureté.
Mais pour en sortir, il
faut attendre un vent qui
reporte les vaisseaux à la
mer, où se servir de ra-
mes.

Nous mouillâmes en ce
lieu par un pur hazard.
Il estoit nuit. La lune ne
luisoit point, les tenebres
cachoient toutes choses.
Personne n'avoit découvert
cette Isle, on ne s'aper-

devoit pas mesme que l'on devoit estre près de la terre , bien que les vagues s'élevassent , pour aller s'étendre & se perdre sur le rivage. Cependant on ne fut pas plûtoſt arrivé que l'on ploye les voiles. On attendoit avec impatience le jour , pour ſçavoir à quelles coſtes on avoit abordé.

Dés qu'il parut , nous fumes ravis de voir un payſage ſi charmant. Nous descendîmes à terre , où tout eſtoit plein de chaffe. Il y en eut pour tous les vaiſſeaux. On en vescuſt tout le jour avec le vin qu'on avoit apporté d'Iſmare. On entendoit le bruit

de quelques Cyclopes , qui demeuroient sur cette coste. On voyoit la fumée de quelques-unes de leurs Cabanes, mais il estoit trop tard pour s'avancer plus loin. On retourna à la flotte. Et le sommeil y fit cesser durant le reste de la nuit , l'embarras & l'agitation des matelots.

Dés qu'il fut jour je choisís les plus vaillans hommes de mon vaisseau , & ayant donné ordre de m'attendre , je promis de retourner , aussi-tost que j'aurois appris quels peuples habitoient une Isle , qui nous paroissoit si belle & si riche.

Je descendis à terre, & après avoir avancé dans une longue forest de lauriers, je trouve une caverne d'une largeur estoñnante. J'y trouvay un grand nombre de moutons, de bœufs, & de chèvres, qui repositoient. Vis-à-vis de cette caverne s'élevoit une vaste Cabane, bastie de pierre de taille, le toit estoit soutenu par des arbres d'une hauteur extraordinaire.

Nous ne trouvâmes personne dans la caverne ny dans la cabane. Le Cyclope estoit aux champs, où il avoit mené paître ses troupeaux. Toute la caverne estoit dans un ordre que nous admirions.

Les agneaux séparés d'un costé, les chevreaux d'un autre, ceux qui ne faisoient que de naistre estoient encore séparés des plus forts; au reste tout le meuble de son ménage n'estoit pas moins bien rangé. On voyoit là de grands pots à conserver le lait, ici des paniers de jonc, dans lesquels il faisoit des fromages.

Il n'y avoit aucun de ma fuite, qui n'aymast mieux fortir de là, & rejoindre au plutôt les vaisseaux que de s'arrester. Ils vouloient emporter une provision de fromages & emmener quelques moutons, & se retirer. Et pleust au

Ciel , que j'eusse accepté ce parti. Mais je ne voulois pas sortir de ce pais , sans voir ce Cyclope.

Nous mangeâmes dans sa caverne en l'attendant. Nous avions apporté du vin , que nous avions pris chés les Ciconiens , à la prise de la Ville d'Ismare. Un Prestre d'Apollon m'en avoit fait present , pour reconnoistre la protection que je luy avois donnée. Lors que j'eus pris la Ville , & que les soldats y passoient au fil de l'épée tous les habitans , je luy avois sauvé la vie , & à sa femme , & à sa fille. Comme il desiroit me témoigner le ressentiment du plaisir que je luy avois

fait, il me fit apporter douze bouteilles d'une liqueur la plus excellente qui ayt jamais esté, il les avoit gardées luy-même, sans vouloir en donner le soin à aucun de ses serviteurs.

Nous mangions des fromages du Cyclope, & bevions de ce vin, lorsqu'enfin il arriva, ramenant une grande partie de ses troupeaux.

Je fus effrayé, je vous l'avoue, en le voyant, c'estoit un vaste corps, comme celui d'une montagne. Il n'y eut jamais un monstre plus épouventable. Il portoit sur ses épaules une charge de bois

fec, apparemment pour le feu de son souper. Le bruit qu'il fit, en le jettant à terre, à l'entrée de la caverne, retentit si fort, que tous mes compagnons, saisis de je ne scay qu'elle crainte, s'écartèrent pour se cacher en différents endroits de cette terrible demeure.

Il fait entrer toutes les brebis & toutes les chèvres pour en tirer le lait, & il laisse dehors tous les mâles. Il ferme enfin la caverne, poussant une roche si haute, & si forte, qu'il auroit été impossible de la mouvoir, quelque force de bœufs, ou de chevaux, que l'on y auroit em-

ployée.

Je le voyois faire tout son menage , tantost tirer le lait de ses brebis & de ses chevres , tantost accommoder ses fromages , ici faire approcher les agneaux près de leurs meres , là leur donner du foyage , & travailler à toutes ces choses.

Enfin il allume son feu, & comme l'obscurité , qui nous avoit cachés , fut dissipée par cette clarté , il nous apperçoit , ceux - là d'un costé & ceux-cy d'un autre.

Qui estes vous donc ? nous dit - il d'un ton me-

naçant. Des Pyrates, qui pour piller & pour faire perir les autres hommes, ne craignés pas vous-mêmes de vous exposer sur la mer? Quoy? des Marchands que l'avarice fait passer d'un bout de l'Univers à l'autre, pour s'enrichir, entretenant le luxe de leur patrie? Estes-vous des vagabonds qui courés les mers, par la vaine curiosité d'apprendre ce qui se passe chez autruy?

Comme sa figure estoit monstrueuse, & sa voix rude & effrayante, il est vray que nous estions dans une peine extrême de nous voir enfermés & reduits à n'esperer rien que de l'hu-

manité de cet impitoyable monstre.

Je pris neantmoins la parole, & luy dis que nous estions de ces Grecs qui avions eu part à la guerre de Troye, qu'après la prise de la Ville nous retournerions en Grece, que les vents nous avoient écartés, que nous estions de l'armée d'Agamemnon, que je le priois de nous traiter avec l'hospitalité que Jupiter a commandée, & de se souvenir que les Estrangers sont sous la protection des Dieux, & que l'on doit craindre de les offenser.

Tu es bien temeraire, me dit-il fierement, de venir de si loin me discou-

rir sur la crainte & sur l'obeissance, que tu dis que je dois aux Dieux. Apprenés que les Cyclopes ne craignent point vostre Jupiter, ny vos Dieux. Pour n'avoir pas esté nourris d'une chevre, ils ne s'estiment pas moins heureux. Je verray ce que je dois faire de toy, je n'iray point consulter d'Oracle là-dessus. C'est mon affaire de sçavoir ce que je veux. Mais estes vous seuls en ce pays, sans équipage, sans vaisseau, en quel estat estes-vous ?

Je ne sçavois ce que je devois luy répondre, je voyois bien qu'il vouloit nous surprendre, & qu'il

estoit important de ne pas
 se découvrir à luy, de crain-
 te d'engager tous mes com-
 pagnons, & de les exposer
 à la fureur des Cyclopes.
 Je luy dis donc que mon
 vaisseau n'avoit pu résister
 à la tempeste, & que nous
 avions eu beaucoup de pei-
 ne à nous sauver du nau-
 frage. A peine écoutoit-il
 ce que je disois. Il nous
 regardoit avec son œil ter-
 rible, & il dédaignoit de
 continuer à parler. Enfin
 il se saisit tout d'un coup
 de deux de mes compa-
 gnons, & après les avoir
 élevés en haut, il les abat
 avec violence, & leur écras-
 se la teste. Il les met bien-
 tost après en pieces, la
 terre est couverte de leur

fang. Il est ensanglanté luy-mesme. Ce monstre, ce cruel monstre les mange & les devore. Jugés en quel estat nous estions, a voir ce funeste & épouventable repas du plus méchant de tous les Cyclopes. Car que pouvions nous attendre ?

Après s'estre rassasié de cette abominable maniere, & avoir bû plusieurs cruches de lait, il s'étendit pour dormir au milieu des troupeaux. Combien de fois eus je le dessein de m'approcher de luy, & plongeant mon épée dans son corps, percer son cœur, pour vanger la mort de mes deux camarades : Mais

que serions nous devenus ?
Il auroit fallu perir dans
cette caverne , car il estoit
impossible d'oster la pierre
qui la fermoit. Il fallut
donc attendre ce que sa
cruauté decideroit de no-
stre vie.

A peine ce cruel fut-il
éveillé , qu'il se prepare un
déjeuner aussi funeste , que
le repas du soir precedent.
Il tira le lait de ses bre-
bis , il approcha les petits
près de leur mere. Il fit
ses fromages , comme s'il
n'avoit eu nulle entreprise
extraordinaire dans l'esprit.

Il prend deux autres de
mes compagnons. Il en fait
un carnage horrible. Il les

déchire , & remplit de leur chair l'abyfme infatiable de fon ventre. Ce monstre ouvre fa caverne plus funefte pour nous , que fi elle avoit esté la retraite des lyons, ou des tigres. Il fait fortir au pafurage les troupeaux, & comme il avoit remué fans effort la pefante roche , qui luy fervoit de porte , il s'en fert pour nous enfermer tous dans fa caverne.

Je cherchois dans mon efprit quelque moyen de punir ce barbare , & de nous delivrer du danger de devenir fa proye. Il n'y avoit aucune apparence de l'attaquer à force ouverte. Ce n'eftoit pas une reflour.

ce pour nous, de haister
 sa rage par une entreprise
 si temeraire. Enfin après
 avoir delibere long-temps,
 voicy le moyen dont je
 fis estat de me servir. Il
 y avoit à l'entrée de sa
 caverne une massüe d'une
 longueur si pridigieuse, que
 nous prenions garde que
 le mats d'une galere n'estoit
 pas plus grand. Nous en
 coupames sur la grosseur,
 dequoy faire une autre
 massüe. Je la fis aiguiser
 en pointe. Le bois en
 estant sec, elle prit aisement
 le feu. Mais afin que le
 Cyclope ne s'en apperceust
 pas, j'eus soin de la tenir
 cachée, jusqu'à ce que
 l'occasion fut venue de
 m'en servir à brusler l'œil.

de ce monstre. Quatre des plus hardis de la troupe entreprirent avec moy d'exécuter ce projet de vengeance, qui estoit aussi le seul moyen d'échaper à sa rage.

Il revint à son ordinaire, mais il fit rentrer tout son bestail, & il roula la roche contre l'ouverture de ce triste séjour. Il recommence son menage accoutumé, & lors qu'il fut prest à souper, il étrangle encore deux des nostres. Le m'approchay de luy, portant en mes mains un vase de ce vin admirable, que nous avions apporté. buvés, luy dis-je, peut-estre me sçaurés vous gré du present que je vous

offre. C'est un vin excellent qui nous est resté après le débris de nostre vaisseau, nous meritions d'estre traités de vous d'une autre maniere. Mais enfin voudriés-vous, dans la peine & l'inquietude où nous sommes, nous oster l'esperance de revoir nostre patrie ?

Il prit la coupe, la beut, & y ayant pris un extrême plaisir, il m'en demanda encore une fois. Je trouve, dit-il, cette liqueur fort bonne. Elle a je ne sçay quoy de l'Ambrosie & du Nectar. Les Cyclopes ont de bons vins. Mais j'avoie que celuy - cy les surpasse, Il voulut sçavoir mon nom, & me promit de me trai-

ter avec hospitalité.

Je remplis sa coupe une troisième fois, il l'avale avec plaisir. Il ne paroïssoit plus avoir cette cruauté qui nous effrayoit. Je caressois ce monstre, & je tâchois de le gagner par la douceur de mes paroles. Il revenoit toujours à me demander mon nom.

Dans l'embarras où j'estois, & ne scachant pas quel party je devois prendre, Je luy fis accroire que je me nommois Personne. Pour recompense de tout ce que j'avois pu faire; tous tes camarades, me dit-il, passeront devant toy. Je te reserve, pour estre le dernier, que je man-

geray. Voila qu'elle est l'hospitalité que je pratiqueray en son endroit.

Il s'estendit à terre, en me prononçant ses terribles paroles. Le vin & le sommeil l'accablerent. C'estoit une chose horrible que de l'entendre ronfler. L'odeur du vin mêlée avec celle des chairs qu'il avoit devorées infectoit toute cette caverne. On y perissoit par la puanteur de sa respiration.

Cependant j'allay prendre ma massuë, j'allumay sa pointe dans le feu, que le Cyclope avoit couvert de cendres. Je fis voir à mes compagnons l'importance de l'occasion presente, où la

hardiesse & l'intrepidité nous estoient nécessaires. Nous approchons du Cyclope. Pendant que quatre de mes compagnons enfoncent ce bois & ce feu dans son œil, je les aydois à le déraciner, & joignant ensemble tous nos efforts, nous roulions la pointe de cette massüe dans le fond de l'œil, dont le sang couloit de tous costés sur la face du Cyclope. Le feu brûloit ses paupieres, & lors qu'il vint à nager dans le sang, il y fit le mesme bruit que l'on entend dans une forge, lorsque l'on plonge un fer chaud dans l'eau, pour luy donner la trempée.

La douleur luy fit jeter
des

des cris , dont toute la montagne retentit. Il arrache cette massüe qui estoit enfoncée dans sa teste. Il appelle à son secours avec des hurlemens surprenans tous les autres Cyclopes. Il jette à terre cette fatale massüe & cherche çà & là où nous estions.

Après l'avoir aveuglé de cette sorte, nous nous étions retirés loin de luy, & nous attendions quel seroit enfin l'effet de sa rage & de ses cris. Un grand nombre de Cyclopes, qui avoient entendu ces hurlemens, accoururent à sa porte, & luy demandoient quel malheur estoit arrivé ; qui est-ce, disoient-ils, qui peut

vous avoir attaqué dans votre maison ? Comme celuy-cy s'estoit persuadé que je me nommois personne, il ne put leur faire comprendre en disant ce nom, qu'il y avoit un ennemy au dedans, dont il avoit esté mal-traitté. Car le sens de son discours estoit confus. Ils entendoient qu'il n'avoit esté blessé de personne, & pour luy il ressentoit une si violente douleur, que ses cris ne faisoient qu'augmenter l'erreur des Cyclopes, à laquelle il n'estoit pas en estat de prendre garde. C'est une affliction, ajoûtoient-ils, que Jupiter t'envoie. Il faut ployer sous les coups de sa colere, quelques rudes qu'ils soient. Mais il faut te sou-

venir d'invoquer Neptune ton pere. Il appaisera l'indignation du Ciel. Il n'arrive jamais que tous les Dieux soient irrités en mesme-temps.

J'écoutois toutes ces consolations & je fus ravi d'entendre qu'ils se retiroient. Jamais une équivoque ne fut plus à propos. Elle les trompa tous, & nous sauva d'entre les mains de ce furieux. Il alloit de costé & d'autre dans sa caverne. Il estendoit ses bras, & tâchoit de nous prendre. Mais il n'y avoit rien de plus aysé que d'échapper à toutes ses poursuites. Car l'espace estoit grand, & quand il nous auroit poussés dans quelque coin, on

pouvoit facilement s'en dégager, prenant quelques mesures pour passer en seureté près de luy.

Il crut qu'il nous arresteroit au passage. Il ouvre à demi sa caverné, de sorte qu'il n'y avoit de place que pour passer trois ou quatre ensemble. Il se met au milieu qu'il occupoit en estendant ses bras & ses jambes, Il commence à faire sortir ses moutons, & à les taster les uns après les autres, Nous aurions esté les plus reméraires du monde de donner dans un piege si grossier. Cependant il falloit ou sortir ou perir, Mes compagnons me prioient de les delivrer d'une mort si funeste. Je

repassois dans mon esprit
 une infinité de stratagemes.
 Enfin ayant choisi neuf des
 plus beaux & des plus forts
 beliers, je les attachay trois
 à trois, & je liay sous leur
 ventre chacun de mes com-
 pagnons, qui passerent de
 cette sorte heureusement, sans
 estre reconnus.

Je tentay le mesme hazard
 pour moy. Il y avoit un
 belier plus grand & plus
 fort que tous les autres.
 Je me cache aussi sous son
 ventre & me tenant lié avec
 luy, j'ayance jusqu'à la por-
 te. Le Cyclope le touche,
 le reconnoist à l'épaisseur de
 sa laine, le caresse, & le
 retient. Comment, disoit-il,
 tu n'es pas aujourd'huy le

premier au pasturage ? tu es touché de l'affliction de ton maistre ? Tu ne vois plus cét œil qui te conduisoit, & que tu connoissois. Un traître me l'a arraché. Tu me montrerois ce traître, si tu pouvois m'exprimer ta fidelité. Si je le tenois ce scelerat, qui m'a empoisonné de son vin, & qui m'a surpris par la feinte douceur de ses paroles : Faut-il que ce miserable n'ait pas la teste écrasée contre ce rocher ? Est-il possible qu'il se dérobe à mon ressentiment ? Qu'il périsse, & je feray satisfait.

Ce monstre occupé de sa rage, de son desespoir, de sa vengeance, laisse passer

le belier que je tenois embrassé par la laine de son col , & qui m'aydoit à ramper contre la terre.

Nous respirâmes avec plaisir , lors que nous fûmes en liberté. Chacun prit tout ce qu'il peut emmener des plus beaux & des meilleurs moutons , & avec ce butin nous fîmes toute la diligence possible pour descendre au rivage , où mes compagnons demeurent au vaisseau m'attendoient avec une extrême inquietude. On charge au plustost ce que nous avions. Nous montons sur nostre bord , & les matelots assis sur leurs bancs nous esloignent de cette maudite terre à force de rames.

Le Cyclope accourut au bruit qu'il entendoit , mais nous estions déjà assés avancés , pour ne plus craindre ses menaces. Le mal-heureux & le barbare , disois-je , d'avoir indignement violé le droit d'hospitalité. Falloit-il , horrible monstre , faire un carnage impitoyable de ceux qui t'avoient confié leur vie ? C'est une justice de t'avoir ainsi traité. Devore maintenant , miserable aveugle , ceux que le sort jettera sur ce rivage.

Il entendit mes plaintes , & mes reproches , & il ne put les souffrir. Comme il avoit la force d'un Geant , il prend la moitié d'une roche , l'éleve dans ses mains.

& la pouffe avec violence. Il est vray qu'il s'en falut fort peu, qu'elle ne tombast sur le vaisseau. Elle l'auroit enfoncé dans la mer, où du moins elle auroit abattu le mats; sa chute fit un effroyable bruit. La mer s'en émut; les vagues s'éleverent, & le vaisseau surpris par un tourbillon impetueux des flots qui se choquerent, alla retoucher le rivage. On se crut perdu, mais d'un coup de rame, dont je frappay la terre, je repouffay en mer le vaisseau, on redouble les efforts des rameurs, on s'éloigne, chacun pense à se retirer d'un peril si terrible.

Je ne pouvois m'empescher

d'insulter au Cyclope. Apprens , luy dis - je , que le nom de Personne t'a trompé. Je suis Ulysse fils de Laërte. Tu es trop heureux de n'avoir pas péri. Tu le meritois. Mais ta vie m'estoit nécessaire pour me servir de tes bras , à nous ouvrir la porte de ta caverne. Sans cela , tu verrois à present le Palais de Pluton , & tu ne serois pas encore sur la terre , pour infecter ce rivage par ta criauté.

Ce discours l'étonna. Il est vray , dit-il , que ton nom m'a trompé. On m'avoit prédit que je perdrois la lumière par un stratagème d'Ulysse. Il faut obeïr au destin. Mais nos haines sont

passées. Approche ton vaisseau , tu recevras de moy l'hospitalité que tu dois en attendre. Neptune est mon pere , je le prieray de t'estre favorable. Tu n'as rien à craindre de mon ressentiment. Si tu m'as osté la lumiere, il peut aisement me la rendre.

Ce discours ne plaisoit à aucun de mes compagnons. Ils craignoient de retomber entre ses mains , car enfin ils ne faisoient pas un grand fond sur toutes ses promesses. Ils avancerent donc de plus en plus sur la mer. Le Cyclope n'esperant plus se vanger de nous par luy-même, adresse cette crüelle priere à Neptune.

Dieu de la mer , s'écria :
t-il , puisque vous estes mon
pere , & que je puis me
donner la gloire d'estre
vostre fils , vangés-moy du
fils de Laërte. Empeschez
ce vagabond , ce destructeur
de villes , de revoir jamais
sa patrie. Si les destins s'op-
posent à mes vœux , du moins
qu'il n'y retourne qu'après
avoir perdu tous les Grecs
de sa suite , & avoir souffert
tous les maux qu'il merite.
Il ajouta mille imprecations
contre nous , & nous voulut
accabler une seconde fois
d'un rocher , qu'il lança
comme si ce n'avoit esté
qu'une flèche qu'il eust tirée
avec un arc. Le gouvernail
en fut presque emporté. On
se hastâ de rejoindre nos

vaisseaux , où l'on estoit dans une peine extrême de nous. On partagea le butin entre tous , & on offrit sur le rivage un sacrifice à Jupiter.

Mais il estoit inflexible. Il avoit resolu de nous faire perir , & je ne fus exempt de la condamnation generale que par la faveur de Minerve. On ne laissoit pas de manger la victime, & de prendre part à la joye que nous avions d'estre sortis du danger où nous avions esté. On mesloit à cette réjouissance les justes regrets d'y avoir perdu six de nos plus vaillants hommes. On passa ainsi tout le jour , & le lendemain on

mit les voiles au vent , &
on commença à voguer en
pleine mer.

Fin du neuvième Livre.





L'ODYSSÉE
D'HOMERE.

LIVRE X.



NOUS arrivâmes en l'Isle d'Æolie, où regne ce Prince si cheri des Dieux, Æole fils de Jupiter, & de Sergeste. Cette Isle est for-
tificée d'une muraille de fer à l'épreuve de toutes les

machines de guerre , & un rocher s'éleve si haut , que l'on peut de dessus découvrir extrêmement loin.

Il a six fils , & six filles, qu'il ayme tous tendrement ; il ne cherche point d'autre plaisir que celuy d'estre dans leur compagnie , mais pour les rendre inseparables , & se voir aussi toujours au milieu de cette belle famille , il ne leur a point cherché d'alliances étrangères , mais il a donné à chacune de ses filles un de ses fils.

Toute cette maison est toujours dans les divertissements , où la joye qu'ils ont d'estre ensemble , leur fait un plaisir dont ils ne se

lassent point:

J'y fus receu le plus agreablement du monde. Le Roy m'obligea d'y passer un mois entier, & de luy raconter les aventures des Grecs, & la prise de Troye, dont il apprenoit avec plaisir tout le detail. Mais comme je ne pensois qu'à mon retour, je le priay d'approuver la resolution que j'avois prise de ne rester pas plus longtemps en *Æolie*.

L'envie qu'il eut de me faire plaisir l'empescha de s'opposer à la priere que je luy faisois, & mesmes pour me donner une heureuse navigation il enferma dans la peau d'un vieux beuf

tous les vents qui pouvoient me nuire. Car Iupiter luy a donné le pouvoir de les retenir, ou de les lâcher. Il attachâ luy-mesme cette peau avec des cordons d'argent & de soye dans un endroit du vaisseau, & lors que je fus sur le point de partir, il nous donna un vent si favorable, que nous estions seurs d'arriver bientôt en Iraque. Mais j'estois reservé encore à de nouvelles aventures, & mes compagnons furent eux-mesmes la cause de leur perte.

Il y avoit neuf jours, qu'ayant toujours le mesme vent en poupe, nous avions couru si heureusement, qu'enfin nous découvrimus.

Itaque, & que nous en estions déjà assés près, pour voir les flambeaux que l'on apportoit sur le rivage, lors que la nuit fut un peu avancée.

Il est vray qu'ayant esté fatigué durant ces neuf jours, par des veilles continuelles, je me laissay abbatre au sommeil, lorsque je crus qu'il ne pouvoit plus nous arriver aucun malheur. Nous estions à la rade, & il n'y avoit plus qu'à attendre le jour, pour entrer dans le port. J'avois veu que l'on y attendoit avec le mesme empressement que nous avions d'y arriver, si les écüeils & les bancs de sable, qui

en rendent l'entrée difficile, ne nous avoient obligés de differer jusques au lendemain, pour ne pas nous exposer au peril d'estre briezés durant les tenebres de la nuit.

Mais combien de peines & de travaux m'a cousté ce sommeil, & le peu de repos que je pris. Mes compagnons avoient crû que c'estoit de l'Or, de l'Argent, & des autres presents d'un grand prix, que le Roy *Æole* m'avoit donnés dans cette peau, dont je vous ay parlé. Quelques uns des plus hardis donnoient aux autres l'envie de l'ouvrir, & de partager ce que l'on y trou-

veroit.

Est-ce pas entre nous une coutume inviolable, se disoient-ils, que l'on partage tout ce que l'on gagne ? Est-il juste que nous ayons exposé nostre vie à tous les dangers, & qu'Ulysse seul profite de nostre courage ? Nous allons arriver en Itaque comme des misérables, sera-t'il temps de luy demander justice, lors qu'au milieu de son Palais il sera en pouvoir de nous traiter à son gré ? Ces discours seditieux les firent entrer dans une conjuration générale contre moy ; & il leur parut que mon sommeil estoit un temps fort pro-

pre pour executer leur entreprise.

Ils détachent cette peau fatale , où ils croyoient trouver des trésors. Les vents en sortent avec violence , & nous repoussant en pleine mer , nous portent avec une extrême impetuosit  vers les costes d'Æolie. Je m' veillay , mais je vous avoie que d'abord je ne pouvois pas comprendre qu'elle estoit une revolution si étrange. Quelque temps après je me trouvay accablé de douleur & de desespoir. Je ne croyois plus estre obligé de penser à conserver ces ingrats , qui s'estoient attirés leur propre mal-heur. Cependant ils

tâchoient de me fléchir par leurs larmes. Les vents estoient violents, & je n'avois jamais couru la mer avec tant de rapidité.

Nous relachâmes en peu de temps, au port d'Æolie, où j'entrepris une seconde fois de mettre le Roy dans les interets de nostre retour, & de sauver ceux qui m'avoient trahi avec tant de lâcheté. Mais Æole ne voulut plus m'entendre. Il me considéra comme un homme qu'il ne luy estoit pas permis d'assister, puis-qu'il sembloit que les Dieux se declaroient trop contre moy. Il me crut coupable, parce que je n'estois pas heureux. La

prosperité dont il jouïssoit, l'empeschoit de croire que la vertu se trouve souvent aux prises avec la fortune.

Ainsi je fus contraint de quitter l'Æolie, sans y recevoir aucun secours. C'est alors que mes compagnons n'esperant plus de retourner en Ithaque, se reprochoient les uns aux autres la faute qu'ils avoient commise, & qu'ils me faisoient mille prières pour leur en accorder le pardon, nous fumes six jours entiers sur la mer sans découvrir aucune terre.

Le septième j'aperceus une coste, & ayant moy-même

mesme le gouvernail en main, nous allâmes vers une Ville que l'on voyoit , où je trouvay un Port tres - beau & tres-commode. Il est entouré d'un Rocher, qui luy donne la figure d'un Croissant. Mais comme ce Rocher s'avance par le milieu dans la Mer il separe le Port , & en fait deux havres differents. Ce qui en rend les entrées un peu estroites. Mais les Vaisseaux y sont dans une grande seureté , parce que cette pointe de Rocher qui s'avance dans la Mer , rompt la violence des vents & des vagues. Mais avant que d'y entrer , je m'arrestay derriere un des costés de ce Rocher ; & cependant j'envoye un Herault accompagné de quel-

ques-uns pour découvrir quels peuples habitoient en ce païs.

C'estoit celuy des Lestrigons, qui passent leur vie à nourrir grand nombre de troupeaux ; & la ville est celle de Lamos, ou regnoit Antiphate. Mes Compagnons qui estoient allés vers la Ville, rencontrèrent près la fontaine d'Artasie la fille de ce Roy, qui ne dédaignoit pas d'y venir prendre de l'eau. Elle les conduisit au Palais, où ils trouverent la Reyne sa mere ; mais elle estoit d'une taille si monstrueuse, qu'ils commencerent à craindre d'être tombés dans des mains aussi cruelles, que celles de Polipheme. En effet la pre-

fence d'Antiphate les surprit tellement, qu'ils ne purent s'empescher de se retirer au plûtoſt de devant luy, & de prendre la fuite.

Il prevint un de ceux qui fuyoient, il l'eſtrangle impietoyablement, & fait pourſuivre les deux autres qui l'accompagnoient, pendant qu'il devore celuy qu'il avoit laiſſé. Tous les Vaiſſeaux furent ſurpris avec ceux qui vouloient s'y retirer. Leur fuite ne ſervit qu'à faire connoiſtre à ces cruels Leſtrigons, l'endroit que nous avions pris comme un azile. Ces peuples ne cedent en rien aux Geants. Ils en ont la taille, l'inſolence & la cruauté. Il fallut ceder à leur nombre. Ils accabloient

nos Navires à coups de roches ; il n'y avoit aucun moyen de resister aux redoutables assauts qu'ils nous donnoient. Ils entrerent de tous costez , & ils tuoient rout ce qui s'opposoit à eux.

· Tout ce que je pû faire dans cette extremité , après avoir essayé en vain de les repousser , fut de couper les cordes qui attachoient mon vaisseau au rocher , & de me mettre en mer , pour sauver du moins ceux que j'avois avec moy. Ainsi il ne me restoit plus qu'un seul vaisseau, tous les autres avoient peri, & n'avoient pas differé fort long-temps à estre punis de la conjuration qu'ils avoient formée contre moy, lorsque

nous fûmes sur le point d'arriver en Ithaque.

Mais il n'estoit plus temps de s'en souvenir ; le peril commun , où nous estions , nous avoit tous reünis ; & il ne s'agissoit plus de se ressentir des injures particulieres , au moment qu'il falloit se délivrer d'un ennemi , qui nous attaquoit. On fit des efforts extraordinaires pour se mettre en seureté. Les uns tenoient les voiles , les autres s'employoient à la rame. Icy on repouffoit ces Geants , qui s'avançoient jusques dans la mer , pour nous retenir ; Là attentifs au vent , & aux courants de la mer , on les menageoit , pour se retirer du peril , où nous nous trouvions.

Enfin après avoir esté quelques jours sur la mer , j'arri-
vay à l'Isle d'Æaa où habi-
toit la belle Circé , cette
Nymphe immortelle , sœur du
prudent Æate , qui avoient le
Soleil pour leur pere , & Persé
fillé de l'Ocean , pour leur
mere. Mais que nous servoit-
il d'estre arrivés à cette coste.
Nous n'avions presque rien à
esperer , & toutes choses à
craindre , nous passâmes dans
un port écarté deux jours &
deux nuits dans la plus gran-
de inquietude du monde. Ne
sortirons-nous jamais , disoit-
on , des dangers & des fati-
gues de la mer , que pour
rencontrer sur la terre des pe-
rils & des aventures encore
plus fâcheuses : Il faut bien

que quelque Divinité nous soit ennemie pour estre persecutés, tantost sur un élément, & tantost sur un autre. Mais enfin les plaintes ne servoient qu'à exprimer la douleur, qui nous accabloit. Pour moy je pensois aux moyens de nous en délivrer.

Le troisiéme jour, ayant l'épée à la main, je monté au haut d'un rocher escarpé, pour découvrir ce qui se passoit en terre fermé. Je ne vis rien, sinon une fumée qui sortoit d'une maison, au tour de laquelle je ne voyois de tous costés, que des bocages, ou des forests. On delibere de la resolution, que l'on avoit à prendre; il estoit necessaire d'avancer dans le pays,

pour reconnoître de plus près quel secours nous pouvions en attendre. On arrêta donc que quelques-uns iroient avec ordre de s'informer exactement de la religion & des mœurs des peuples de ce nouveau pays.

Cependant comme en m'éloignant du rivage, j'étois entré avec mes armes dans une forest, qui n'estoit pas éloignée, les Dieux, qui n'abandonnent jamais les hommes jusques à leur refuser les choses nécessaires à leur conservation: Les Dieux, dis-je, me firent rencontrer un Cerf, qui descendoit d'un pasturage élevé, pour boire dans un ruisseau, qui couloit à l'entrée de la forest, & qui por:

toit à la mer des ondes plus belles que l'argent le plus pur. J'avois mon épée, mon arc & mes fleches, il estoit sur le bord du ruisseau, lorsque la fleche que je tiray luy perça l'espine du dos, depuis une extremité jusqu'à l'autre. Le coup l'ayant renversé il se releva en vain à diverses reprises, la playe estoit si grande & si profonde, qu'à peine j'eus le temps d'arriver, qu'il estoit déjà sur ses fins. Il fallut appuyer mon pied contre luy, pour retirer ma fleche, tant il avoit esté penetré de la violence du coup.

Tout grand qu'il estoit, je ne laiffay pas de le charger sur moy. L'ardeur que j'avois

M.v.

de secourir mes Compagnons dans la dernière misère, où ils estoient, me rendoit cette charge moins pesante. J'en avois lié les pieds avec des branches d'osier, pour l'apporter sur mes espaules plus aisément. Je me soutenois en m'appuyant sur un javelot que j'avois à la main, & j'avois de la joye d'aborder ainsi mes compagnons, qui m'attendoient sur le rivage.

Mais amis, leur dis-je, il n'est pas encore temps de descendre à la triste demeure de Pluton. Non, les Dieux qui nous éprouvent par tant de malheurs ne veulent pas aujourd'huy que vous perissiez de faim : C'est un de leurs presents que je vous apporte, recevons ce qu'ils nous ont

envoyé, nostre bon-heur dépend de leur volonté.

Ils écouterent avec plaisir ce que je disois. On appresta en diverses manieres cette heureuse chasse, que j'avois faite, & on passa le reste du jour à en manger, relevant par les douceurs de l'esperance l'extremité de l'estat où nous estions reduits.

Ensuite, le sommeil vint nous faire oublier tous nos deplaisirs, & bien que nous fussions les hommes du monde les plus mal-heureux, la nuit sceut appaiser par le repos tous les sentimens de nos infortunes. Lorsque le jour parut, on tira au sort, & Euryloque suivi de vingt-deux hom-

mes fut obligé d'entrer dans le pays, & d'en rapporter des nouvelles. Je demeuray avec vingt-deux autres sur le vaisseau. Veritablement cette separation estoit rude de part & d'autre.

Ils se souvenoient d'un costé des Cyclopes & des Lestrigons, de Polypheme & d'Antiphate; & de l'autre il nous estoit impossible de n'entrer pas pour eux dans les veritables sujets qu'ils avoient d'être effrayez. La douleur estoit égale des deux costés. Nous nous voyons abandonnés sans leur secours, & au lieu d'en esperer, nous estions remplis de crainte qu'ils ne perissent eux-mesmes, ils alloient éprouver une fortune incer-

raine , & la nostre n'avoit
 point d'autre ressource , que
 les perils , où ils s'alloient
 exposer. Sans de nouvelles
 provisions , il n'y avoit plus
 d'apparence de se remettre
 en mer. Mais pour en avoir
 il falloit se hazarder ; &
 nous sauver ainsi tous en-
 semble , ou perir tous , les
 uns par la cruauté des bar-
 bares , les autres par la faim,
 plus crüelle que les barba-
 res mesmes. Au reste nous
 ne scävions en quel costé
 du monde nous avions abor-
 dé. Nous avions entierement
 perdu nostre route. Le Mi-
 dy , le Septentrion , l'Orient,
 l'Occident , ne nous estoient
 plus connus.

Enfin après que nous eü-

mes meslé nos larmes ensemble , Euryloque partit ayant receu mille témoignages de nostre amitié , car nous ne pouvions pas faire assés de veux pour obtenir du Ciel qu'il luy donnast un heureux succès de cette entreprise.

Ils allerent vers l'endroit d'où j'avois veu sortir de la fumée. En effet ils y trouverent sur le penchant d'un costeau une maison bastie de tres-belles pierres de taille. Mais s'en estant approchés ils virent sortir un grand nombre de lions & de loups. Mais au lieu d'en recevoir aucun mal , il n'y avoit point de caresse que ces animaux si terribles ne

leurs fissent. Ils en estoient flattés avec plus d'empressement qu'ils n'auroient esté de leurs chiens mesmes. Cependant ils estoient étrangement surpris de se voir au milieu de ces lions, & de ces loups ; Car ils ne sçavoient pas encore que la Nymphé de ce lieu les avoit apprivoisés, & que par le moyen de quelques herbes enchantées, elle avoit changé leur ferocité naturelle en douceur, & en familiarité.

Comme ils n'estoient pas éloignés du chasteau, ils entendoient la voix de la Nymphé, qui y estoit, & qui passant le temps à des ouvrages dignes d'une Déesse,

se faisoit un plaisir de son travail & de son chant. Mais il ne s'agissoit pas d'entendre seulement chanter, & leur destinée demandoit d'autres secours.

Polytés un des plus considérables après Euryloque interrompit la surprise où l'on estoit, & s'adressant à ses camarades; pourquoy dit-il, n'entrons-nous pas dans ce chasteau? Il y a trop de douceur dans la voix de celle qui chante, pour craindre d'en estre traités avec quelque cruauté, d'ailleurs il n'y a que la hardiesse qui puisse nous delivrer des malheurs où nous sommes engagés. Prions cette Déesse de nous estre

favorable , & de nous donner un azile dans sa maison.

Son discours fut approuvé. On appella la Nymphe , qui parut bien-tost à la porte , & qui les recevant avec un visage favorable , les obligea d'entrer dans son Chateau. Euryloque plus sage , ou plus heureux que les autres demeura à la porte. Il se defia de toutes les caresses de Circé , ne pouvant croire que l'on fist à des inconnus un accueil si obligeant , sans avoir quelque dessein.

En effet , après que tous les compagnons d'Euryloque

eurent mangé & qu'ils eurent bû du vin pramniën, ils commencerent à sentir en eux-mêmes un changement qu'ils ne pouvoient comprendre. Ils n'avoient plus cette mesme ardeur pour retourner en Ithaque. Une stupide indifference leur ostoit toutes les justes inquietudes qu'ils devoient avoir. Ils ne s'interessoient plus les uns pour les autres, & sans se mettre en peine de leurs compagnons, ils bornoient tout leur soin à celuy de se nourrir de gland. Ils estoient dans un morne silence, & ne se faisoient plus part ou de leur joye, ou de leur tristesse. Mais lors que la Nymphe les eut touchés d'une verge enchan-

tée qu'elle avoit à la main, leur changement fut si visible, qu'ils n'avoient plus aucune figure humaine. Ils sentirent alors la vérité de leur changement. Car la force du charme n'avoit pas esté jusqu'à leur faire perdre la connoissance de ce qu'ils avoient esté. Ils se virent donc réduits au gland, & Circé elle - mesme les chassa dans une estable où ils demeurèrent enfermez.

Euryloque, qui ne voyoit plus paroistre ses camarades, jugeoit qu'il leur estoit arrivé quelque mal-heur, & revint au plûtost nous trouver, pour nous en rendre conte. Mais il vouloit parler & il ne le pouvoit pas.

Son cœur estoit faisi d'une si grande douleur, que ses soupirs & ses larmes luy estoient la liberté de prononcer une parole. Pour moy je ne doutois pas de la mort de tous mes compagnons, & encore la croyois-je arrivée par quelque accident bien funeste, & bien extraordinaire.

Enfin après avoir appris le détail de tout leur voyage, il faut, luy dis-je, retourner à cette funeste maison. C'est à vous, Euryloque, de me conduire par le chemin que vous avés tenu. Je prenois mon épée & mes autres armes, en disant ces paroles; mais Euryloque se jettant à mes

pieds me conjuroit de ne m'exposer point à un danger si évident. Non, disoit-il, genereux Ulyffe, il n'est plus temps de secourir nos compagnons. Mais il est encore temps de sauver ceux qui sont icy, & de nous retirer d'une Isle plus barbare que celle des Cyclopes, ou des Lestrigons. Mais j'estois resolu d'aller. J'estois descendu à terre. Mais Euryloque faisi de frayeur ne put se refoudre à m'accompagner. Il n'eut pas honte de demeurer sur le vaisseau, & de deshonnorer toute sa vie par cette lâcheté.

J'avançois vers ce costeau,
que l'on decouyre de loin,

& je voyois déjà le château, que je considérois comme un lieu où les Dieux avoient destiné d'éprouver encore ma vertu. Le desir de delivrer mes compagnons occupoit tout mon cœur, & je ne pensois qu'à réussir au plustost dans mon entreprise, lors qu'un homme se presente tout d'un coup devant moy. Il estoit en la fleur de son âge, dans cet agreable temps de la vie, où la jeunesse embellit les plus belles personnes.

Il me presenta la main, & m'accompagnant dans ce chemin difficile, & où il falloit incessamment traverser par des broffailles, & par des épines, il me disoit

à peu près ces paroles.

Il est vray que vos compagnons sont dans un estrange estat. Les enchantemens de Circé les ont reduits à ne vivre plus que de gland, esperez-vous Ulyffe, les délivrer de la condition miserable où ils ne sont plus que des bestes ? Pour moy je puis vous dire que vostre esperance est vaine, vous perirez vous-mesme, car il n'y a point de vertu qui puisse garantir le plus grand des Heros des charmes de cette Nymphé. Il n'y a qu'un seul moyen, pour rompre tous ces enchantemens, & je veux bien vous l'apprendre.

Il me montra une herbe, qui a les racines noires, & les fleurs aussi blanches que le lait, il l'arrache luy-mesme de la terre, & m'apprit le secret de l'arracher, sans lequel ce preservatif deviendroit un funeste poison. Moly est le nom de cette Plante, & voicy comment il me conseilla de m'en servir.

Aussi tost que vous serés arrivé dit-il, Circé vous présentera un brûvage, dans lequel elle mesle avec d'excellent vin, des poisons très pernicieux. Mais soyés seur que l'herbe que je vous donne, osterá toute leur force. Elle voudra vous toucher d'une verge enchantée.

Mais

Mais au moment qu'elle voudra le faire , foyez prest vous-mefme à la frapper de vostre épée , parés-vous de son coup , & faites luy craindre le vofre. Qu'un air menaffant accompagne toute vostre action. Et fouvenés-vous que de ce moment de courage dépend tout le bon-heur du reste de vostre vie.

Je ne doutois point que ce ne fust un Dieu , qui s'estoit présenté à moy dans cét affreux desert , mais je fus persuadé que c'estoit Mercure , lorsque je le vis s'élever en l'air , le Caducée à la main , & les aïles aux pieds. Je luy promis des sacrifices à mon retour en

Ithaque , & rempli de la confiance qu'il m'avoit inspirée , j'arrive au Palais de Circe.

Lors qu'elle m'entendit à sa porte , elle vint me prier d'entrer ; je la suivois , considérant toutes choses avec une extrême curiosité. Elle me fit asséoir sur une chaise, dont les pieds , les bras , & le dos estoient d'Argent. Un carreau magnifique en cachoit le fond. Comme il estoit fort haut , on y montoit par un marche-pied d'Or. Tout le reste du meuble estoit de la mesme richesse. Mais comme si elle eût voulu s'acquitter au plûtost des devoirs de l'hospitalité , elle me présente une Coupe plei-

ne de ce vin Pramniën, où elle avoit coûtume de mesler ses poisons. Quand j'en eus bu, elle ne douta pas de leur effet. Va maintenant, dit-elle, gronder avec les autres. Elle vouloit accompagner ces paroles en me frappant d'un coup de sa verge fatale. Mais l'ayant évité, & tirant l'épée, je m'approche d'elle avec l'action d'un homme en colere, & prest à la frapper, elle me

Elle fut surprise de me trouver en estat de résister à ses enchantemens, eh qui estes vous ? me dit-elle, après avoir fait un grand cry. De quel endroit du monde venez-vous ? Qu'elle

est vostre naissance ? Estes vous un Dieu , ou un mortel seulement ? Mes charmes ont toujours triomphé de tout. A peine le vin de cette coupe est-il sur la langue, que l'on est saisi de la stupidité des bestes. N'estes vous point cét Ulyse, dont Mercure ma parlé ? Ce Dieu m'a predit qu'à son retour de Troye , il passeroit ici. C'est luy sans doute , qui vous a decouvert le seul moyen de ne perir pas par mes enchantements. Je ne veux pas m'opposer à la protection qu'il vous a donnée. Au contraire je suis ravie qu'il ait pris soin de vostre vie, j'en auray soin moy-mesme. Mais remettez vostre épée, il n'est plus temps de rien

craindre, il n'y a point de marques d'amitié, ny de tendresse que je ne vous prie d'exiger de moy. Que toute nostre des fiance cesse & que l'amour vienne établir entre vous & moy cette tranquille assurance qui est entre les cœurs qu'il a unis.

Plus les avances de cette Déesse estoient grandes, plus je craignois aussi qu'elles ne fussent des pièges pour me surprendre. Quoy ? luy disois-je, il n'y a qu'un moment que vous aviez résolu ma perte. Vous avez changé tous mes compagnons dans une forme basse & brutale, vous les retenez dans des étables à se repaître de gland.

Je serois moy-mesme rabaislé
à cet estrange estat, si Mer-
curé ne m'avoit pas esté fa-
vorable: Si vous passés ai-
sément de la cruauté, &
de la haine, à la douceur
& à l'amour, je vous avoüe
qu'il m'est impossible d'ou-
blier en si peu de temps le
traitement que vous avés fait
aux autres, & que vous m'a-
viés préparé. Moy, je me
fierois à vous après cela:
Je serois sans épée, sans ar-
mes, au milieu des plaisirs
que vous me promettés: Qui
vous empescheroit de me sur-
prendre, & de tenter l'en-
treprise que vous n'avez pu
executer contre moy: Si
vous me jurez par le Styx,
ce fleuve si redoutable aux
Dieux mesmes, si vous m'en-

gagés vos faveurs par ce ferment inviolable, le respect que je dois à la religion m'obligera de n'attendre plus de vous que les témoignages obligeants de vostre amour.

Elle prononça d'un ton assuré le jurement que je luy demandois. Elle appella les Dieux, pour estre les témoins de la sincerité de sa passion. Elle me fit mille tendres protestations de m'aimer. Comme j'avois un extrême desir de retirer mes compagnons d'entre ses mains, & que d'ailleurs nous ne pouvions penser à nostre retour sans en estre secourus; Je commençay à entrer en tout ce qu'elle me propo-

foit, & à esperer que cette
 aventure nous seroit favo-
 rable.

Je la suivis dans une de
 ses chambres, où je trou-
 vay quatre Nymphes qui la
 servoient. Les unes estoient
 des Nayades, qui estoient
 forties de ces fleuves super-
 bes qui sont alliés avec
 l'Océan, & qui luy portent
 toutes leurs eaux. Les au-
 tres estoient des Hamadrya-
 des, dont la tige estoit aussi
 ancienne que les forests où
 elles estoient nées. La pre-
 miere avoit appresté le repas,
 & avoit couvert la table des
 mets les plus délicieux, tou-
 te la vaisselle estoit d'Ar-
 gent, & on ne pouvoit
 pas voir ny plus de richesse.

ny plus d'abondance. Une seconde verfoit dans une Coupe d'Or du vin excellent. Une troisieme avoit soin des bains & des parfums. Enfin la derniere m'avoit preparé un lit magnifique.

Cette maison que j'avois considerée de loin, comme un lieu de peine & de travaux, estoit devenuë pour moy un Palais enchanté. Il sembloit que c'estoit le séjour des plaisirs, des graces, & de l'amour. Toutes ces Nymphes estoient occupées à me servir. Mais enfin toutes leurs delices ne pouvoient pas me delivrer du chagrin secret, dont j'estois tourmenté. Mes mal

heurs passés me faisoient craindre ceux qui n'estoient pas encore , & qui ne devoient peut-estre jamais arriver. Mes amis dans la misere venoient troubler par un triste souvenir la joye qui se presentoit à moy. J'estois esloigné du pays que les Dieux m'avoient destiné. Toutes ces pensées différentes causoient une agitation extraordinaire dans mon cœur , & j'estois occupé de mille fâcheuses réflexions.

Toute cette tristesse paroissoit malgré moy dans mes manieres. Circé voyant bien que tous les plaisirs de son palais ne me touchoient point , qu'avez-vous,

me dit-elle , genereux Ulyffe ?
 Craignés vous encore quel-
 que infidelité ? ne vous ay-
 je pas assuré par le plus
 inviolable de tous les ser-
 mens , que vous ne rece-
 vriés de moy que des mar-
 ques d'une constante amitié ?
 Dissipés donc le chagrin
 qui vous accable , & pen-
 sés que ce n'est pas estre
 sage , que de refuser les
 plaisirs que l'on vous offre.

Et le moyen , luy dis-je,
 de penser aux plaisirs dans
 le lieu mesme où je ne puis
 ignorer que ceux que j'ayme
 font dans la derniere misere ?
 Ces tristes pensées meslent
 une secrette amertume à
 toutes les delices de ce
 estin , & m'empeschent d'y

trouver aucune douceur. Ah, Déesse ! S'il est vray que je sois aimé, s'il est vray que vous preniés interests à mon bon-heur, ne depend il pas de vous tout ce bon-heur ? Rendés-moy mes, compagnons, & vous me rendez heureux. Je passeray agreablement ma vie avec vous. Vous ne me verrez plus que de la joye, accompagnée d'une sincere reconnoissance, que je conserveray toujours.

Je prononçois ces paroles d'un air passionné. L'admiration que j'avois pour sa beauté m'avoit peut-estre déjà donné de l'amour. Mais je ne le prenois encore que comme une genereuse com,

passion, que je devois aux
 mal-heurs de mes compa-
 gnons. La Nymphe en fut
 touchée, & sans differer
 plus long-temps à me donner
 cette-derniere preuve de son
 engagement avec moy, elle
 fait ouvrir les portes des
 estables; elle touche de sa
 verge enchantée tous ces
 nouveaux monstres, & elle
 les arrose aussi d'une liqueur
 qui estoit l'Antidote du poi-
 son, qui les avoit défigurés.
 Ils sentirent une nouvelle vi-
 gueur. Il leur sembloit
 qu'ils sortoient d'un pro-
 fond assoupissement, leur te-
 ste s'esleva en haut, tous
 leurs traits se racomoderent,
 & au lieu d'estre herissés d'u-
 ne peau piquante & sale, ils
 se retrouvèrent couverts de

leurs habits. Ils paroissoient plus jeunes qu'ils n'estoient, leur taille en estoit' deueue plus grande, il n'y avoit aucun d'eux, à qui ce changement n'eust esté avanta-
geux.

Ce fut d'abord entre nous un estonnement general. J'estois ravi de les avoir delivrés, & ils estoient eux-mesmes dans des emportemens de joye & de reconnaissance, qu'ils ne pouvoient assés me témoigner. On se tenoit embrassé comme si l'on se revoyoit après une longue absence. Les larmes que l'on répandoit, ne trou-
bloient point la joye de se voir hors de ce miserable estat, & ne deshonoroient

point le bien fait que nous recevions. La Déesse elle-même mesla ses pleurs avec les nostres, & eut de la joye de voir des cœurs unis par tout ce que la tendresse a de plus sincere.

Il faut, nous dit elle, en recompense de toutes vos peines, vous parler d'une maniere qui vous fera oublier ce que vous avés souffert. Ulyssé commandés que l'on approche vostre vaisseau, & qu'on l'attache à la terre-ferme. Desarmés-le, & enfermés dans ces cavernes qui sont proche de la mer, tout ce que vous avés d'équipage. Le reste de vos compagnons aura part à vostre bon-heur. Vous regne-

rés ici , & le bien que je vous feray , vous obligera de ne vous plaindre jamais de vostre aventure.

J'avois déjà resolu de faire un long sejour en cette Isle, soit que l'amour m'en eust inspiré le dessein , soit qu'estant las de tant d'aventures fâcheuses , je me fusse laissé charmer par l'esperance de goûter un peu de repos. J'allay au rivage de la mer , où mes compagnons accoururent au devant de moy. Ils avoient esté dans la dernière inquietude , & ils venoient apprendre avec empressement qu'elle enfin devoit estre nostre destinée. Ils receurent avec tant de joye la nouvelle de la deliv

vance de leurs compagnons, que leur retour en Ithaque ne leur en eust pû donner davantage. Ce n'estoit que vœux, qu'actions de graces, que loüanges dans la bouche de tout le monde. On entre dans le port ; on apreste toutes choses pour venir tous ensemble chés la Déesse.

Mais Euryloque qui n'étoit pas encore rassuré de ses frayeurs, n'approuvoit pas ce dessein. Irons-nous, disoit-il, nous présenter nous-mêmes à la plus cruelle Magicienne du monde. J'ay veu, j'ay veu des hommes changés les uns en loups, les autres en Lions. Sera-ce nostre destin de gar-

der sa maison sous ces figures épouvantables. Est-ce pas une temerité de s'exposer à ces enchantemens? La sagesse d'Ulysse sauva-t'elle d'entre les mains du Cyclope ceux qui en furent dévorés en sa présence. Il continuoit ainsi son discours, & comme il n'y a rien qui se communique plus aisément que la crainte, mes compagnons ne sçavoient plus s'ils devoient prendre le parti de me suivre.

Pour moy, j'en avois de l'indignation, de la honte, & du dépit, & je fus sur le point de punir la lâcheté d'Euryloque. Mais enfin tous les autres l'abandonnerent, me priant de le laisser perir.

de faim sur le rivage, & me promirent de se laisser conduire, où je voudrois. Nous nous avançames donc ensemble; Eurytoque mesme qui fut alarmé de mes menaces, & qui ne put obliger personne à demeurer avec luy, sur le vaisseau, fut contraint malgré luy de nous suivre.

La Nymphé avoit eu grand soin de mes compagnons qui estoient demeurés dans son Chasteau, ils avoient esté régalez du bain, des parfums, & des festins. Elle leur avoit fait present d'habits precieux, de sorte que nous les trouvâmes tous fort satisfaits des plaisirs qu'ils en avoient re-

ceus.

Ceux qui venoient d'arriver, furent traités avec la mesme bonté. Ils furent surpris de voir la beauté de Circé, & qu'elle se chargeoit elle mesme de tous les soins necessaires à les bien recevoir, | de sorte qu'elle prevenoit obligamment jusques à leurs desirs. Lorsque nous fîmes tous ensemble, & que le souvenir de nos aventures passées augmentoit le prix de l'heureux Estat, ou nous estions, il se faisoit je ne sçay qu'elle agreable confusion de tristesse & de joye; ces deux passions differentes se meslant dans nos cœurs, y mettoient ce qu'elles ont de

plus touchant & les larmes se trouvoient jointes avec les plaisirs, qui en corrigeoient l'amertume, comme elles donnoient aussi de leur part aux plaisir un air de tendresse, qui les rendoit plus sensibles. C'est l'estat, où nous estions, & tout le bien, dont nous commencions à jouir, n'empeschoit pas les soupirs & les gemissements de prendre part à nostre joye.

Mais insensiblement toute cette tristesse se dissipa. On ne parla plus que de rejoüissances, de jeux, de festins. Je scay disoit Circé tous vos malheurs. Mercure me les a conté, Il n'est plus temps d'y penser. Il faut reparer main

tenant par le repos toutes les fatigues, que la mer vous a fait souffrir. Il faut que les plaisirs vous vangent de l'injustice de la fortune. Ce que je veux faire pour vous, passera toujours vos desirs, & vos esperances.

En effet on ne peut pas s'imaginer un estat plus heureux, que celui où nous estions. C'estoit une vie toute de divertissemens, ou les plus grandes affaires ne consistoient que dans le choix que l'on en faisoit, pour leur donner les charmes de la variété. Pour moy j'estois attaché près de Circé & le seul plaisir d'en estre aymé me tenoit lieu de tous les

autres. Cependant mes compagnons se laisserent de leur tranquillité ; quand le cœur est sans affaires on s'ennuye bien-tost dans le séjour le plus agreable.

Il y avoit une année que nous estions dans l'Isle, & je vous advouë qu'à mon compte cette année n'avoit duré qu'un moment. Mes compagnons me firent souvenir que le temps estoit propre à la navigation, que les destins m'appelloient en Ithaque, & que je ne devois pas preferer Circé à la gloire que j'aurois de les conduire dans leur patrie. Nous passames le jour dans cét entretien, que la bonne chere, le vin, la joye rendoient plus familier, &

qui par cet air de familiarité s'insinuoit d'avantage dans mon esprit. L'amour de la gloire se réveilla dans mon cœur, & acheva de me persuader la nécessité du retour, dont on parloit.

Je pris un temps favorable pour en parler à la Déesse. Je ménageay des moments à propos, où il me sembloit qu'elle se laisseroit gagner par mes prieres. Ce fut en une de ces occasions heureuses, que me jetant à ses pieds, je la priay de se souvenir de ses promesses; Mon adorable Nymphé, luy disois - je, que ne m'est-il permis de vivre toujours près de vous. Les Dieux porteroient envie au bonheur

heur de mon destin. Mais les Grecs veulent revoir leur patrie ils m'en sollicitent tous les jours, ils m'assiègent les uns apres les autres, & je ne puis resister à leurs prieres. Mais..

Elle m'interrompt aussitost ne voulant pas me laisser douter un moment de sa generosité ; ouy, dit-elle, genereux Ulyse j'approuve vostre embarquement. Il n'est pas juste de s'opposer à la gloire de vostre destinée, & de vous retenir icy, malgré vos compagnons. Mais ce n'est pas encore vers Ithaque qu'il faut entreprendre un voyage. Non, Prince, vous ne reverrés jamais cette Isle, que, vous ne soyez descendu

jusques au Royaume de Plu-
 ton , où les destins vous
 commandent d'aller , pour
 consulter l'ombre de Tire-
 sias le Thebain , le fameux
 aveugle , qui par les lumie-
 res de son esprit , sçait pe-
 netrer les tenebres de l'ave-
 nir. C'est la seule de tou-
 tes les ombres à laquelle
 Proserpine ayt conservé la
 connoissance des choses qui
 se sont faites sur la terre.
 C'est d'elle dont vous de-
 vés attendre les conseils qui
 vous sont necessaires , pour
 regler la conduite de vostre
 vie.

Je vous avouë que ce
 commandement fut un coup
 de foudre , qui m'accabla. Je
 me voyois precipité tout d'un

coup à la triste nécessité
 d'aller dans un Royaume,
 dont on ne m'avoit fait que
 des peintures terribles. He-
 las, luy dis-je, y'a-t'il rien
 sur la terre, ou sur la mer,
 qui approche des horreurs
 de l'épouvantable séjour, où
 vous m'ordonnez de des-
 cendre. Y peut-on aller
 sans y perir. Qui est-ce d'en-
 tre les vivans qui a entre-
 pris ce surprenant voyage?
 est-ce pas à la mort de nous
 y conduire. Car au reste,
 ma Déesse, qui peut m'ap-
 prendre les chemins pénibles
 de ce Royaume. Si une Di-
 vinité ne m'accompagne,
 puis-je sans cette protection
 me mesler temerairement a-
 vec ces Ombres.

Je vous donneray tous les avis nécessaires, reprit-elle, pour réussir en ce voyage extraordinaire. Premièrement quand v^{ost}re vaisseau sera en pleine mer, & que le vent commencera à enfler vos voiles, courés vers le Septentrion. Vous passerez heureusement la mer, & vous arriverez sur un rivage, où vous trouverez un bois qui appartient à Proserpine. Il n'y a que des peupliers, des aulnes, des saules, & d'autres arbres steriles. Vous n'y entendrés point le ramage des oyseaux. L'ombre, l'obscurité, le silence y regnent.

Après avoir mis v^{ost}re vaisseau à l'ancre, il faudra traverser le bois, dont

je vous ay parlé ; là le Coeyte, qui vient du Styx, & le Phlegeton entrent dans l'Acheron, qui porte ses eaux au palais de Pluton. Vous suivrés le cours de ce fleuvé, jusques à ce que vous vous trouviez près d'un rocher, où les flots de l'Acheron vcnant se briser, vous entendrez un bruit effroyable.

C'est-là que vous devez faire une fosse, qui ayt une coudée de longueur, & de largeur, & y répandre trois sortes d'effusions, pour vous rendre les Ombres favorables. La premiere sera de miel, la seconde de vin, & la troisiéme d'eau, y meslant quantité de farine. Vous pro-

mettrez de sacrifier aux morts une vache noire & sterile, quand vous serés de retour en Ithaque, & en particulier à Tiresias un des plus beaux moutons noirs, que vous pourrez trouver.

Mais il faut sacrifier au mesme lieu une brebis noire, vous éloignant de vos compagnons, & ayant la teste tournée vers la source des fleuves. Eux-mêmes de leur costé immoleront le plus grand nombre de brebis qu'il sera possible, les offrant à Pluton, & à Proserpine. Prénés garde d'observer toutes ces ceremonies. Mais sur tout que les Ombres ne s'approchent point des victimes, avant que Tiresias soit arri-

vé. Escartés les à coups d'épée. Le celebre Devin se presentera à vous. Vous entendrés ce qu'il vous dira. Vous restablirés vos affaires par ses conseils, & vous retournerez heureusement en Itaque.

Elle finit ainsi tous ces avis, & pour me donner encore de nouvelles marques de son amitié, elle me combla de riches presents, me priant de conserver quelque souvenir d'elle dans la suite de toutes mes aventures.

Mes compagnons furent ravis de joye, quand je leur appris que nostre embarquement estoit resolu, que Circé l'approuvoit, & qu'il fal-

loit descendre sur le rivage, pour armer nostre vaisseau. La mort d'Elpenor troubla la joye, que nous avions. Il estoit en la fleur de son âge, dans ce temps où les passions prévalent si souvent à la raison. Dans la dernière débauche que l'on fit, le vin l'ayant assoupi, & le bruit du départ qu'il entendit, l'ayant éveillé, comme il ne seroit pas encore remis de l'ivresse du vin & du sommeil, un faux pas qu'il fist en descendant d'un escalier fut la cause de sa mort. Nous ne perdîmes que luy durant le séjour d'Æaa, ou plustost il n'y eut que luy, qui se perdit par sa débauche dére-

glée.

Mais la tristesse fut bien plus grande, quand ils apprirent que ce n'estoit pas pour Ithaque que nous partions. C'estoit le plus triste spectacle du monde que de voir les uns s'arracher de dépit les cheveux, & les autres déplorer leur nouvelle misere.

Cependant c'estoit en vain qu'ils s'accabloient de déplaisir. Il falloit obeir aux destins. Circé nous accompagna, jusques sur le bord du vaisseau, où elle attachâ un belier, & une brebis, & elle disparut inconti-

nent. Car personne ne peut voir les Dieux, quand ils ne veulent pas estre visibles.

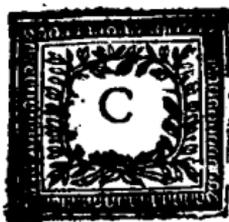
Fin du dixième Livre.





L'ODYSSÉE
D'HOMERE.

LIVRE XI.



IRCE' fit lever un vent favorable, la mer estoit fort bonne & nous ne pouvions pas desirer un temps plus commode.

Cependant nous estions
O vj

tristes. Car nous ne pouvions quitter sans regret cet aymable séjour ny aller sans crainte au Royaume de Pluton.

Il n'y avoit personne qui ne fust occupé de son chagrin. On entretenoit dans un profond silence ses tristes rêveries, jusques au soir que nous abordâmes chés les Cimmeriens.

C'est un pays situé aux extrémités de la mer, où le Soleil ne paroist jamais. Ces peuples sont ensevelis dans les tenebres épaisses d'une nuit continuelle ; ils ne sçavent ce que c'est que l'aurore, ny le midy, ny le couchant. Tous les jours ne sont que

d'éternelles ombres. Ils passent ainsi leur vie sans voir la lumière.

Cependant il fallut y aborder. Nous prîmes toutes les victimes, qui nous estoient nécessaires & costoyant toujours la mer, nous cherchions ce bois, dont Circé nous avoit fait la description. Nous le trouvâmes enfin, & alors Euryloque & Péménide nos Sacrificateurs se preparerent aux ceremonies de nos sacrifices. J'avois mon épée à la main, & en ayant fait une fosse profonde d'une coudée avec autant de largeur, je fais mes aspersions de miel, de vin, & d'eau, y mêlant la plus pure fleur

de froment, & accompagnant aussi cette action de vœux & de prieres que j'adressois aux Ombres. Je leur promets apres mon retour en Ithaque la vache la plus grasse de toute l'Isle, & à Tyresias, le belier le plus noir & le meilleur de tous mes troupeaux.

Après ces premières ceremonies, on immola les animaux, dont le sang couloit dans cette fosse mystérieuse. Les ombres y accoururent aussi-tost, comme on voit que les oyseaux s'assembent dans un bois qui leur plaît. J'estois touché du sort de tant de jeunes garçons & de jeunes filles que je voyois. Ils sembloient avoir

regret d'estre sortis de la vie, & que la fleur de leur âge eust si peu duré. Je voyois aussi des vieillards qui n'avoient pû se rebutter des incommoditez de leur vieillesse. Mais je fus surpris d'entendre des cris horribles de Capitaines, qui avoient péri dans les combats. Ils rouloient au tour de cette fosse avec une extreme impatience de boire du sang dont elle estoit pleine. Je les en éloignois à coups d'espée, pendant que mes compagnons acheverent le Sacrifice, en brûlant les victimes sur un bûcher, les offrant à Pluton & à Proserpine.

Entre toutes ces Ombres

dont j'estois environné , la
 première que je reconnus
 fut celle d'Elpenor , que
 nous avions perdu dans l'Isle
 de Circé. La précipitation
 de nostre embarquement
 nous avoit empesché de lui
 rendre les devoirs de la
 sépulture. La douleur de sa
 perte se renouvela en le
 voyant. Eh quoy , luy dis-
 je , cher Elpenor , vous estes
 donc descendu dans ces
 tristes lieux ! Pleust au destin
 que vous nous eussiez ac-
 compagné sur la mer. Mais
 dites-moy , qu'elle est donc
 là voye par laquelle vous
 estes venu avec une si gran-
 de diligence que nous , à qui
 les vents ont esté si favo-
 rables ?

Vous vous trompez bien, dit-il, sage Ulyffe, de penser que les morts ayent quelque besoin de la mer, ou des vents, pour arriver en ce lugubre séjour. Vous sçavez la fatale aventure qui m'y a fait descendre. La joye, la débauche, l'imprudence m'ont séparé d'avec vous, mais si quelque chose vous est cher dans la vie, si vous aymez Penelope, Telemaque, Laërte, je vous conjure par tout ce qu'il y a de plus saint, de ne laisser pas mon corps, sans luy donner le repos d'un tombeau. Je sçay que vous reverrez l'Isle de Circé; si vous craignez la colere des Dieux n'y passez pas sans m'honorer d'un

bûcher, & d'une Epitaphe. La posterité la lira sur le rivage, & en apprenant le mal-heur de mon destin, elle apprendra aussi la pieté du genereux Ulyffe.

Je promis à cette pauvre Ombre ce qu'elle me demandoit. Mais durant tout eét entretien, j'estois incessamment obligé d'écarter mille Phantômes, & de les empescher de gouter le sang des victimes, avant que Ty-relias fust arrivé. Entre ces ombres que je chassois, helas je reconnus Anticlee ma mere. Elle n'avoit pû supporter la longueur de mon absence sans mourir. Elle voltigeoit autour de moy, comme si elle avoit voulu

se plonger dans ce sang.
 Il m'estoit commandé d'en
 réserver les prémices à Tyre-
 sias. Il fallut renoncer à la
 pitié que me donnoit l'em-
 pressement de cette Ombre,
 qui m'estoit si chere.

Mais enfin Tiresias arriva.
 Il avoit un Sceptre en la
 main, & me dit après m'a-
 voir reconnu. Que vous estes
 à plaindre d'estre obligé de
 venir en ces tristes lieux.
 Mais retirés-vous, remettez
 vostre épée. Après que j'au-
 ray bû le sang de vos vi-
 ctimes, vous entendrés ce
 que j'auray à vous predi-
 re.

En effet il bût de ce sang
 consacré par nos ceremo-

nies , comme on boit quelque liqueur agreable , quand on est pressé par l'ardeur & la violence de la soif. Incontinent après ce divin Prophete me prononça ces Oracles.

Vous desirés , dit-il , illustre Ulysse , un retour heureux en Ithaque. Mais un Dieu s'y oppose , & le ressentiment qu'il a de la vengeance que vous avés prise de Polipheme est si grand , que vous ne devés attendre de luy que des traverses. Cependant après avoir beaucoup souffert vous pourrés revoir Ithaque ; mais prenez garde que vos compagnons ne perissent par leur propre faute.

Vous aborderés en Trinacrie, après mille aventures fâcheuses sur la mer. On nourrit en cette Isle de grands troupeaux, que l'on consacre au Soleil. Si la nécessité, la faim, l'avarice portent vos compagnons à commettre un sacrilege, en usurpant ces choses saintes, puisqu'elles appartiennent à celui qui voit toutes choses, soyez persuadé que vous ferez un lamentable naufrage, où vous serez vous-mesme dans un extrême danger de perir. Vous retournerez seul en Ithaque dans un vaisseau qui ne sera pas à vous. Vous y trouverez de nouvelles affaires. Il faudra chasser tous ces vains pretendans de Penelope.

vaincre les uns par la force, gagner les autres par vostre sagesse. Il y a des peuples, qui n'ont jamais veu la mer, & qui n'ont point chés eux l'usage du sel, qui vous ayderont dans vostre entreprise. Neptune enfin sera appaisé par un sacrifice que vous luy ferez; vostre vielleſſe sera heureuſe, vous jouïrez d'un repos que vous aurez mérité. Mais la mer vous fera funeſte. Je ne puis vous en dire d'avantage. Mais je ſuis ſeur que tout ce que je vous ay dit eſt véritable.

Si les Dieux, luy diſ-je, ont ordonné les choſes que je viens d'entendre, je ſçay bien que perſonne ne peut

leur résister. Mais je vous prie de m'apprendre une chose. Je vois ici près l'Ombre de ma mère. Elle ne daigne pas me regarder, ny me parler. Comment pourrois-je me faire connoître à elle ?

Il est aisé de vous l'apprendre, me répond-il. Les Ombres auxquelles vous refuserez quelque part au sang de vos victimes, ne vous connoîtront point. Mais elles n'en auront pas plutôt pris qu'au lieu de s'enfuir de vous, elles vous répondront à tout ce qu'il vous plaira de leur demander.

Tiresias s'estant retiré, ma mère s'approcha, je la laissai.

say boire à son aise , & j'en
 fus aussi-tost reconnu. Quoy,
 me dit-elle d'un ton le plus
 triste du monde , comment
 vous estes vous hazardé de
 descendre dans ce pays de
 deuil & de tristesse ? Ah
 mon fils ; comment avez-
 vous passé tant de fleuves,
 & tant de mers qui nous
 separent ? Helas ; apprenez-
 moy vostre destinée. Estes-
 vous encore errant avec vos
 compagnons ? N'estes-vous
 point encore retourné en
 Grece ? Avez vous veu Pe-
 nelope ? avez vous veu Te-
 lemaque ?

Je pris la parole pour la
 satisfaire , & je luy raconté
 en peu de mots l'estat de
 ma vie. Je luy tendis les
 bras

bras pour l'embrasser, m'efforçant par trois fois de la prendre, & par trois fois elle disparut d'entre mes mains, comme si elle n'eust esté qu'un songe. Ah ! ma mere, luy dis-je, Pourquoi me refusez-vous le plaisir de vous embrasser ? Avez-vous oblié que je suis vostre fils ? permettez-moy la triste satisfaction que je vous demande. Consolons nous l'un l'autre par ces lugubres embrassemens. Ne me fuyez pas, chere Ombre, y a-t'il ici une Loy assez crüelle pour nous deffendre un plaisir si raisonnable ? Je ne vous aurois donc veüë que pour augmenter par vostre refus le regret que j'ay de sçavoir que mon absence a esté la

cause de vostre mort ?

Helas ! me repondit elle, croyez-vous mon cher fils, que les morts conservent ici quelque chose des corps dans lesquels ils ont vescu ? Un feu les purifie de toute la matiere dans laquelle ils estoient engagez durant la vie. Nous ne sommes plus que des ames qui subsistons sans avoir rien de solide. Tout le commerce qui est entre nous , est un commerce de pur esprit. C'est l'estat où tous les mortels doivent estre un jour. Vos bras ne peuvent plus arriver jusques à moy. Mais allez , mon fils, retournez à la lumiere du Soleil. Je croy que la douleur la fit disparoistre. Je ne

la vis plus ; mais Proserpine ayant fait sortir les femmes des plus grands Capitaines de la Grece , j'en vis un grand nombre arriver autour de moy. Comme j'avois une grande curiosité d'apprendre de leurs nouvelles, je resolus de ne leur permettre pas d'approcher du bassin sacré , que les unes après les autres. Ainsi je tiray mon épée pour en écarter le nombre.

La belle Tyro fut la premiere que je laissay passer, sans la connoître. Elle m'apprit ses amours avec Neptune , dont elle avoit eu Pelias & Neleus ; mais elle se plaignoit de son inconstance. Antiope vint après ,

qui avoit esté maistresse de Jupiter & mere d'Amphion & de Zetus , fondateurs de la Ville de Thebes ; elle paroissoit encore fiere d'avoir esté aymée du plus grand des Dieux. Alcmene estoit avec elle , qui estoit femme d'Amphitrion , & mere du grand Hercule , que Jupiter reconnoissoit pour son fils. Ensuite Megare fille de Creon se presenta ; elle estoit femme d'Hercule , & elle en estoit aymée. Mais hélas ! durant la furie dont il estoit tourmenté par la colere de Junon , il la tua , & fut en mesme-temps & son amant & son meurtrier. Le malheur de Iocaste me toucha sensiblement. Elle estoit femme de Laius , & mere

d'Oedipe. Mais celuy-ci qui ignoroit le secret de sa naissance, tua son pere. Jocaste qui ne connoissoit point aussi son fils, devint sa femme. Jamais la maligne fureur du destin ne fit voir au jour tant de honte & d'horreur : Jocaste ne put apprendre tant de crimes, sans perir de deplaisir. Oedipe regna à Thebes. Mais les furies rendirent son regne mal-heureux. Après elle je vis cette charmante Cloris, qui merita par sa beauté le cœur de Neleus. Ce Prince eut d'elle la plus belle famille du monde. Il fut pere de Nestor, de Chromius, & de Peryclimene. Mais il n'y eut jamais rien de plus beau, que Pero leur fille. C'estoit

un miracle que l'on ne pouvoit voir, sans en estre surpris. Mais Neleus son pere ne la vouloit donner qu'à celuy qui dompteroit la fierté d'Iphicle son ennemi. Un devin entreprit en vain cette victoire. Il fut vaincu luy-mesme, & chargé de chaines, & il n'obtint sa liberté que de la generosité d'Iphicle son vainqueur. Leda femme de Tyndare arriva, elle estoit mere de Castor & de Pollux, l'un qui sçavoit dresser des chevaux, l'autre qui a été le premier dans l'art de l'Escrime. Ces deux freres partagerent l'immortalité qui estoit promise à un d'eux; ils en jouissent l'un après l'autre. Il n'y a qu'eux qui retournent de la mort à la

vie , & qui par de conti-
 nuelles révolutions sont tan-
 tost avec les Dieux , & tan-
 tost avec les Ombres. Iphi-
 medie , qui vint après Leda,
 avoit esté femme du Geant
 Aloüs. Mais ayant esté sur-
 prise par Neptune , elle en
 avoit eu Ephialte & Otus.
 Jamais la terre ne porta
 rien de plus grand pour
 leur âge , que ces deux
 Aloïdes ; à l'âge de neuf ans,
 ils avoient plus de neuf cou-
 dées de hauteur , & autant
 de grosseur. Aloüs les de-
 stinoit déjà à la guerre con-
 tre les Dieux. Ils estoient
 hardis. Ils menaçoient tout
 l'Olympe. Ils entreprenoient
 d'entasser des montagnes pour
 escalader le Ciel , & dé-
 trôner les Dieux. Ils l'euf-

font fait sans doute , mais ils se tuèrent l'un l'autre par l'adresse de Diane. Ariadne passa , cette fille de Minos , que Thesée emmena de Crete à Athenes. Mais il ne jouit pas longtemps de ses charmes , Diane l'enleva en l'Isle de Naxi , où elle fut aymée de Bacchus.

Phedre , Procris , Clymene , passerent à leur tour. Je m'arrestay à considerer la tristesse d'Eryphile. Elle avoit preferé l'Or d'Adraste à la justice qu'elle devoit à son mari. Mais , Prince , la nuit est trop avancée pour vous raconter les noms , ou les aventures de toutes les Ombres qui se presenterent

à moy , & d'ailleurs je dois craindre de vous ennuyer par un discours trop long. Pour ce qui est de mon retour, je m'en repose sur la protection des Dieux , & sur la vostre.

On avoit écouté favorablement Ulyffe , & on avoit pris un extrême plaisir à l'entendre. La Reyne qui avoit esté sensible à toutes les aventures facheuses qu'il avoit éprouvées , en disoit tous les biens imaginables.

Avons nous esté trompez , disoit elle ; à l'air de cet étranger ? Quelle constance n'a-t'il pas euë dans les plus grands perils ? C'est à nous de nous acquitter

des devoirs d'Hospitalité, que l'on est obligé de rendre à ce Heros. Nous le pouvons, ayant reçu dans ce pays tant de faveurs des Dieux immortels, & il les merite, luy que sa sagesse & son courage deffendent toujours contre la colere de Neptune. Echenée applaudit aux loüanges que la Reyne donnoit à Ulyffe. Son âge, son experience, sa qualité, luy donnoient un des premiers rangs à la Cour d'Alcinoüs. Ce Prince témoigna à Ulyffe que tout seroit prest au plûtost pour son retour; mais qu'il pouvoit demeurer dans son Royaume aussi long-temps qu'il luy plairoit. Il n'y avoit aucun des Pheaciens

qui n'approuvast que l'on
 fist pour Ulysse un armement
 digne de sa naissance & de
 son merite. Il en fit ses re-
 mercimens au Roy, à la
 Reyne, & à toute la Cour.
 Ce me seroit, leur disoit-il,
 la chose la plus agreable du
 monde de faire un long
 séjour dans un pays où je
 reçois tant de bien faits,
 & où je trouve une si ge-
 nereuse protection. Si je
 n'avois qu'à suivre mon in-
 oclination, je ne vous prie-
 rois pas d'avancer le plus
 qu'il sera possible mon em-
 barquement. J'aurois le plai-
 sir de jouir avec vous des
 douceurs du plus heureux
 pays que j'aye veu. Mais
 du moins j'auray le plaisir
 de porter en ma patrie la

gloire d'un peuple si généreux. On y verra Seigneur, toutes les marques que je recevray de vostre liberalité, & j'apprendray à Telemaque à partager avec moy le ressentiment de l'honneur & du plaisir que je reçois.

On fait justice, dit Alcinoüs, à ce que vous estes. On vous a aisément distingué de ces aventuriers qui n'ont point d'autre mérite, que la hardiesse qu'ils ont à se donner des entrées dans toutes les Cours des Princes. Vous avez une éloquence digne d'un Heros. Nous en avons esté charmés, & je croy que l'on est dans la mesme impatience, que moy d'attendre la suite de vos a:

vantures. La nuit est encore longue, & quand on la passeroit toute entière à vous entendre, on n'auroit pas sujet de se plaindre de n'avoir pas goûté la douceur du sommeil. Achevés donc, généreux Ulysse, ce que vous aviez commencé. Vous n'avez encore rien dit des ames de ces grands Heros, qui vous suivirent à la guerre, & qui y ont achevé leur destinée. Ulysse voyant que l'on estoit dans un silence, qui témoignoit que l'on avoit une extrême envie de l'entendre, reprit son discours. Je ne dois pas, dit-il, vous refuser, ce que vous me demandés. Mais hélas, tous les malheurs que je vous ay contés ne font rien en com;

paraïson de ceux que j'ay
maintenant à vous dire. A-
pres que Proserpine eut é-
loigné ces illustres Heroïnes
que j'avois veuës, l'ame d'A-
gamemnon paroïssoit au mi-
lieu de tous ceux qui peri-
rent avec luy dans la mai-
son d'Ægiste. Ce Héros
beut du sang du sacrifice,
& il me reconnut aussi-tost,
il estendit ses bras, & il desi-
roit de m'embrasser. Mais il
n'avoit plus rien de solide,
ny de ferme. Je m'efforçoy,
aussi de l'embrasser, & je ne
trouvois qu'une Ombre,
qui se dissipoit plus aisement
que l'air ou qu'un songe.
Je ne pouvois pas m'empes-
cher de pleurer voyant un
si grand Capitaine en cet
état. Ses larmes répondoient

à mes pleurs, & mon cœur
 estant pénétré de douleur
 & de compassion, je fus
 quelques momens sans luy
 parler. Mais le desir de
 sçavoir sa triste destinée,
 que je n'avois pas encore
 apprise m'obligea de rete-
 nir un moment mes soupirs,
 & de luy demander si la
 guerre, ou la mer luy a-
 voient esté funestes; non,
 dit-il cher Ulysse, je n'ay
 point péri dans un naufrage
 ny dans un combat. C'est
 Ægypte, c'est Clytemnestre
 elle-mesme, qui m'ont é-
 gorgé. Ils m'ont sacrifié à
 leurs criminelles amours,
 dans un festin où je n'at-
 tendois que de la joye, j'ay
 trouvoy la mort la plus
 cruelle & la plus indigne,

qui ait jamais esté. Tous ceux que vous voyez avec moy perirent dans cette déplorable feste. Nous estions estendus dans la salle de ce funeste repas, où nos soupirs, nos gemissemens, nos plaintes auroient touché les cœurs les plus barbares. L'entendis près de moy la voix de Cassandre que l'infidelle Clytemnestre n'avoit pas exceptée de ce massacre. Je vis mourir cette Princesse & ma douleur achevant mon destin, je peris bien-tost moy mesme. Je m'estois promis de la joye à mon retour : Je n'ay trouvé que de la perfidie. On ne pardonnera jamais une action si detestable au nom de Clytemnestre. Elle sera.

exposée aux reproches de tous les siècles, & les plus Illustres femmes auront honte d'être d'un sexe deshonoré par une si lâche trahison.

Helas ! luy dis-je, Jupiter a donc bien de la haine pour la race du malheureux Atrée puisque après avoir esté confervé dans la guerre, où tant de vaillans hommes ont péri pour Helene, vous perissés par Clytemnestre & que sa maison vous devient plus funeste que la guerre la plus sanglante.

Ah ! reprit-il, j'ay commis trop ayement tout mon destin à la fidelité de Clytemnestre. Je devois sçavoir

que la constance est une vertu rare , Qu'il est difficile d'arrester la legereté d'un occur, & que ce n'est pas estre sage, que de n'avoir pas une défiance raisonnable. J'excepte de ces reproches la chaste Penelope. Elle estoit fort jeune quand nous partîmes pour le siege de Troye. Elle a eslevé durant vostre absence le jeune enfant , que vous aviez eu d'elle, & vous conserve toute sa tendresse. Vous aurez le plaisir à vostre retour de voir Telemaque. Helas du moins , si j'avois pû voir Oreste. Mais Clytemnestre m'envia ce bonheur. Cependant j'ay un avis important à vous donner. Quand vous arriverés

en Ithaque ne vous faites point connoître. Prenez vos mesures, avant que de faire aucun éclat. Voyez en quel estat sera Penelope. Car enfin apres avoir veu Clytemnestre infidelle, il n'y a point de vertu, qui ne me soit suspecte. Mais apprenez-moy, cher Ulysse, quelques nouvelles d'Oreste. Ne l'avez vous point vcu à Sparte, en Pylos, ou à Athenes? Car enfin il jouit encore de la lumiere du Soleil.

J'eus du déplaisir de ne pouvoir le satisfaire. Mes voyages m'empeschoient d'en sçavoir rien d'assuré, & je ne devois pas l'entretenir vainement de bruits incer-

tains, Nous demeurions dans un silence qui exprimoit nôtre tristesse, lors que les ombres d'Achille, de Patrocle, d'Antiloque & d'Ajax s'approcherent de moy.

Quoy, me dit Achille surpris de me voir chés les morts, par quelle estrange aventure, Ulyffe, vous trouve-t'on en cette redoutable demeure ? Vous ne nous y voyez plus que comme des Ombres. Cette vaine apparence est tout ce qui nous reste de ce que nous estions autrefois.

Je luy dis que j'estois venu consulter le sçavant Tyresias, que j'estois encore errant, n'ayant pû jusques

à lors arriver en Grece.
 Mais que vostre sort est heureux , disois-je : verra-t-on jamais un Heros plus adoré ; Vous avez esté le plus illustre de nos Capitaines ; & vous commandés encore à tous ces morts qui vous environnent. Vostre gloire a esté immortelle , & vous estes au Royaume de Pluton ce que vous estiez dans la Grece ;

Vous ne sçavez pas , me dit-il , ce que c'est que la mort. Croyez-moy, j'aymeroï mieux estre le dernier de tous les hommes , que d'estre ici la premiere de toutes les Ombres. Ayez la vie , comme le premier de tous les biens. Tout

est icy destruit. On n'y a plus de rang. Nous sommes tous égaux, & on ne nous doit plus rien. Mais dites-moy je vous prie des nouvelles de Neoptolème. Fait-il paroître un courage digne de sa naissance ? Ayme-t'il les armes, & la guerre ? Et Pelée est-il encore honoré dans la Thessalie ? Son extrême vieillesse ne le rend-elle point méprisable aux Myrmidons ? Helas ! je ne sçau-rois plus estre son appuy. Je ne suis plus cét Achille si redoutable aux Troyens. Je n'ay plus cette force que j'aurois fait sentir à ceux qui n'auroient pas respecté la vieillesse de mon pere. Tout est passé pour moy.

Je n'ay rien de nouveau ,
luy dis je , à vous appren-
dre de Pelée. Mais je puis
vous parler de vostre fils.
C'est moy qui le menay
dans mon vaisseau au fa-
meux siege de Troye ,
l'ayant pris en l'Isle de
Scyre , sa sagesse se fit
distinguer dans tous les con-
seils de guerre , où Nestor,
luy & moy , gouvernions
toutes choses. Mais il estoit
toujours à la teste de ceux
qui se trouvoient dans quel-
que occasion. On ne la ja-
mais veu menager sa vie.
Les perils où l'on estoit le
plus exposé , n'estoient point
trop grands pour luy. Com-
bien de Troyens ne sont-
ils point tombez sous ses
coups. On ne peut pas

vous dire toutes les victoires qu'il a remportées. Il vainquit Telephis , & Euriphile. Le grand nombre de leurs amis , que l'esperance de la gloire engageoit à leur deffense ne pût empêcher leur mort. Il triompha de tout ce qui osoit lui résister. Mais il ne fut jamais plus intrepide que dans l'occasion dangereuse où l'on estoit dans la machine d'Epeus. On entendoit les Troyens qui deliberoient de l'ouvrir ; ils auroient trouvé les plus Illustres Capitaines de la Grece enfermez dans ce cheval. Au bruit de la deliberation des ennemis , les Grecs estoient dans une extrême frayeur. C'estoit fait
d'eux

d'eux s'ils avoient esté découverts. Les plus hardis passirent dans ce danger. Il n'y eut que vostre fils le vaillant Neoptolemus, dont le courage ne fut point ébranlé. Il menaçoit les Troyens ayant l'épée d'une main, & le javelot de l'autre. Il avoit de l'impatience d'estre descendu dans la Ville pour combattre. En effet il se signala à la prise d'Ilium. Il eut grande part à la gloire de cette conquête si importante au repos de la Grece. Il eut le bonheur de ne recevoir aucune blessure dans les rencontres les plus dangereuses, & où souvent Mars frappe sans discernement, & mesle le sang d'un Heros avec celuy des

Soldats.

L'Ombre d'Achille sentit de la joye d'apprendre que Neoptoleme estoit digne de luy. Elle se retira avec un air content dans une prairie agreable où je la voyois se promener fierement, & se réjouir du courage de son fils. Les autres morts estoient tristes, & s'entretenoient de leurs malheureuses aventures.

Il n'y avoit qu'Ajax qui dédaignoit de s'approcher. Il se souvenoit avec dépit d'avoir perdu contre moy la vaine pretention qu'il avoit sur les armes d'Achille. Mais cette victoire que je remportay, fut si funeste

aux Grecs , que j'eus regret de ne l'avoir pas perduë. Ce genereux Capitaine ne put souffrir d'estre vaincu. Le déplaisir qu'il en eut fut si violent qu'il se tua luy-mesme. Je m'adressay à luy pour l'engager à me répondre, & je choisís les paroles les plus obligeantes. Genereux Ajax , luy dis-je , conservez vous encore du ressentiment contre moy , ou contre les Grecs. Que vostre perte nous a cousté ! Vous estiez nostre Achille. Vous nous deffendiez contre les ennemis. Toute la Grece a honoré de ses larmes vostre tombeau. Helas ! nous ne sommes pas les causes de vostre funeste accident. Jupiter a rémoigné la hayne

Qij

qu'il portoit aux Grecs , en vous separant d'avec eux. Car après la mort d'Achille , ils n'avoient plus de ressource que dans vostre valeur.

Après luy avoir parlé , il ne me répondit rien. Il se retira fierement vers l'Erebe. Mais j'aymay mieux parler à d'autres Ombres que de le suivre. Je vis Minos , juge des Enfers , ayant un Sceptre en sa main. On se justifioit en sa presence , & après avoir entendu ceux qui arrivoient au Royaume de Pluton , il leur prononçoit leur Arrest suivant ce qu'ils avoient merité.

J'aperçeus de loin dans une prairie le celebre Orion,

qui cherchoit les ames des bestes fauves , qu'il avoit tuées à la chasse. Je le voyois courir d'un costé & d'un autre , ayant encore une massuë de fer à la main.

J'eus la curiosité de m'avancer , pour découvrir quelque chose des tourmens des ames malheureuses. Titye, fils de la terre , estoit estendu dans un espace de neuf arpents , qu'il remplissoit par sa monstrueuse grandeur. Deux Vautours , dont il ne pouvoit se deffendre , luy déchiroient incessamment le cœur. C'estoit la juste punition de son crime , ayant voulu surprendre Latone qui estoit aymée de Iupiter

dont il avoit l'insolence
d'estre rival.

Tantale souffroit un étrange supplice. Il estoit tourmenté d'une soif brûlante. Il se jettoit en vain au milieu d'un fleuve. Toute l'eau fuyoit aussi-tost. Il la poursuivoit ; il estoit prest d'en prendre & d'en boire. Elle arrosoit quelques fois jusques à ses levres. Il ouvroit sa bouche altérée , & s'efforçoit de la plonger dans le fleuve , pour estaindre l'ardeur de sa soif , mais tous ces efforts estoient inutiles ; l'eau fuyoit au moment qu'il croyoit en prendre , & il ne trouvoit plus qu'une secheresse qui le consumoit. Il n'estoit pas moins

tourmenté de la faim. Il voyoit les plus beaux fruits du monde que les branches des arbres presentoient à ses mains. Il ne les avoit pas plûtoſt avancées, que ces branches ſe retiroient : Un vent les eſlevoit ſi haut, que c'eſtoit en vain qu'il les regardoit, & qu'il en vouloit cueil-
hir.

Sifyphe portoit inceſſamment une peſante pierre juſques au haut d'une montagne ; à peine avoit-il achevé ce travail que la peſanteur de la pierre la faiſant retomber juſques au bas, ſans qu'il peuſt la retenir, il deſcendoit luy-mefme pour recommencer à la porter. Je le voyois couvert

de poussière & de sueur , & accablé d'un travail , dont il ne pouvoit jamais attendre aucune fin.

Pour ce qui est d'Hercule je ne vis que l'image de son amé , car il est avec les Dieux , avec lesquels il a part aux délices de l'Olympe. On entendoit autour de son Ombre de grands cris , & on voyoit tous les morts prendre la fuite , comme une troupe d'Oyseaux qui s'envole aux approches du chasseur. Elle avoit l'arc à la main , & sur un Baudrier d'Or , on voyoit des Lyons , des Sangliers , des Ours , & toutes les autres figures , qui représentent ses victoires. L'en

fus reconnu , & j'entendis distinctement ces paroles.

Tu éprouves sans doute, brave Ulysse , un sort comme le mien. Tu sçais ce que j'ay eu à souffrir , bien que je fusses fils de Jupiter. Je descendis dans ces lieux, d'où j'emmenay Cerbere. Mercure & Minerve m'assistèrent dans cette terrible entreprise. La vertu , avec la faveur des Dieux , triompe de tout.

J'avois encore envie de parler à ces Anciens Heros, Thesee & Pirithois. Mais ayant entendu un effroyable bruit , je craignis que Proserpine ne me punist de ma curiosité , faisant paroistre

devant moy la teste horrible
de Meduse. Ainsi j'allay
trouver mes compagnons ,
& ayant levé l'Ancre nous
nous remismes en mer.

Fin du onzième Livre.





L'ODYSSÉE
D'HOMERE.

LIVRE XII.



PRE S nous estre
esloignez du rivage
des Cimmeriens &
avoir couru sur mer
avec un vent favorable nous
regagnâmes l'Isle de Circé.
l'envoyay chez cette Déesse
prendre le corps d'Elpenor,

Qvj

pour luy dresser un bûcher, & ayant élevé un tombeau, j'y fis graver une rame avec son nom. La Nymphe ayant appris nostre retour vint sur le rivage, où nous recevmes encore mille témoignages de son amitié. Elle nous avoit fait apporter de grandes provisions de pain, de viande, & de vin. Elle estoit au milieu de nous tous, & se rejoüissoit du succès du voyage que nous avions fait, meslant à la joye qu'elle avoit de nostre retour, une compassion obligeante des maux que nous avions soufferts. Vous avez fait, disoit-elle, ce triste chemin, où tous les hommes sont destinez dès leur naissance. Helas ! il a

fallu que vous voyez ces noirs rivages, avant que la mort vous y conduise. Il est juste, mes amis, que vous preniez un peu de repos, demain vous continuerez vostre route vers Ithaque. J'ay des avis importants à vous donner pour vostre retour, je ne puis m'empescher de craindre encore pour vous beaucoup de malheurs. Mais il faut les éviter par vostre sagesse.

Nous passâmes ensemble tout le jour, & nous tâchions de charmer nostre inquietude par la joye des festins. Lors que la nuit fut venuë, je laissay mes compagnons sur ce rivage &

j'allay avec Circé , qui
m'emmena dans son Pa-
lais.

Elle me fit conter tout
le detail de mon voyage ,
apprenant avec plaisir tout
ce que j'avois veu chés les
morts. Vous allez entrer ,
me dit-elle , dans un dan-
ger qui me fait trembler
pour vous. Je vous ayme
trop , cher Ulyffe , pour ne
vous avertir pas d'y prendre
garde. Le peril est d'autant
plus grand , qu'on ne le
craint pas. Vous verrez des
Sirenes qui ne sont pas
moins agreables que les plus
belles Nymphes. Elles ont
l'art d'engager les hommes.
Leurs voix sont si douces
que l'on ne peut pas resister

à leurs charmes. Elles ont je ne sçay quoy de si touchant , qu'il n'est pas possible de s'en deffendre. On se laisse emporter au plaisir de les entendre. Il semble qu'on ne doit apprehender rien de fâcheux , & que leur douceur ne promet que de la joye. Mais on ne s'est jamais laissé surprendre à leurs attraits , sans reconnoître , quoy que trop tard, leur infidelité. On perit miserablement entre leurs mains. Elles se plaisent à faire mourir leurs amans , & à arroser de leur sang le funeste Palais où elles exercent sur eux toute sorte de cruauté.

En suite elle m'apprit le

moyen de ne céder pas à leurs enchantemens. Elle me commanda de me faire hier au mas de mon vaisseau, & d'avertir mes gens de ne m'oster pas ces liens qu'après que nous en ferions bien esloignez. Pour ce qui est de tous mes compagnons ; Il faut , dit-elle , leur fermer les oreilles avec de la cire. Je n'ay rien à vous dire du reste de vostre navigation ; vous irez où les Dieux vous conduiront. Cependant j'ay encore à vous avertir de deux rochers terribles qui sont dans la mer. Les vagues se brisent contre eux avec un bruit effroyable. C'est un passage si dangereux que l'on ne manque jamais d'y faire naufra-

ge. Les Colombes qui nourrissent Jupiter y perissent souvent, & il est obligé d'en envoyer de nouvelles, pour apporter son Ambrosie. Il n'y a que le navire des Argonautes, qui n'a point péri dans ce redoutable passage. Mais il y auroit esté brisé, si la Déesse qui aymoît Jason n'en avoit pris elle-même la conduite.

Un de ces rochers est d'une hauteur que l'on ne peut regarder sans étonnement, sa teste est élevée jusques au Ciel, & environnée en tout temps de ces terribles nuages, où se forment les tempestes. Jamais l'air n'y est serain. Les va-

peurs qui s'y arrestent pour se changer en orages y font une obscurité continuelle. Au reste cette hauteur est si escarpée , & le roc en est si nud , qu'il n'y a point d'homme assez hardi pour entreprendre d'y monter.

Il y a au milieu de cét affreux ecüeil une caverne tournée vers le Soleil couchant , dont l'entrée paroist vaste. C'est - là que Scylla fait sa demeure , d'où l'on entend ses rugissemens plus terribles que ceux des Lions : C'est un monstre épouventable , que les Dieux mesmes ne peuvent regarder sans effroy. Elle a douze griffes , six gueules à trois rangs de dents furieuses ,

six testes séparées sur au-
 tant de Troncs differents,
 la moitié de son corps est
 estendu dans sa caverne,
 & l'autre moitié elle la
 montre, quand elle allonge
 ses testes sur les Dauphins,
 & sur les Baleines, qu'elle
 devore; il n'y a point de
 Pilote qui se puisse exem-
 pter de la mort. Car elle
 estend sur les vaisseaux qui
 passent, ou ses griffes, ou
 ses gueules, dont on voit
 couler le sang des corps
 qu'elle engloutit.

L'autre écueil est moins
 élevé, & on en passe si
 près que l'on n'en est pas
 éloigné de la portée d'une
 flèche; on y découvre un
 figuier sauvage, & c'est

deffous cét arbre que Charybde se remplit de tous les courants d'eau dont elle est environnée. Elle les pousse dehors trois fois le jour, & les reprent autant de fois. Prenez garde de ne passer pas près d'elle aux heures qu'elle avale avec avidité & avec un bruit terrible toutes ces vagues. Vous perdriez vostre vaisseau dans cét abyfme inepuisable. Il vaut mieux approcher de Scylla, & hazarder quelques-uns de vos compagnons à devenir la proye de ce monstre, que de perir tous dans le gouffre infatiable de Charybde.

Mais dites - moy je vous prie, luy dis-je, après avoir

évité Charybde , si j'appro-
chois trop près de Scylla,
& que ce monstre affreux
devorast quelques - uns de
mes compagnons , ne pour-
rois-je pas en tirer quelque
vengeance ?

Ah ; me dit-elle , cher
Ulyffe , il ne s'agit plus ici
d'estre brave ; ne croyez pas
que vous ayez à combattre
un ennemi dont la valeur
puisse triompher. Scylla est
invincible. Vous avez sçeu
surmonter Troye. Mais il
n'y a point de victoire à
esperer contre ce monstre.
Le plus seur est de s'en
esloigner , & d'échapper à sa
fureur en le fuyant. Il y
a un extrême peril à s'ar-
rester pour combattre, Quel-

ques efforts que l'on prepare, on est bien-tost saisi de ses griffes. Elle avance & elle retire ses horribles gueules. Avant que de recevoir aucune playe, elle aura devoré cinq ou six hommes. passez donc avec toute la diligence possible. Invoquez le nom de Craté, mere de cette terrible Scylla, & n'attendés aucun secours dans cette rencontre, que de la sagesse de vostre conduite.

Je n'ay plus qu'un avis important à vous donner. Vous arriverez dans l'Isle de Trinacrie, mais je crains bien que le séjour ne vous en soit funeste. Phaëtuse & Lampetie y gardent des

troupeaux. Ces Nymphes sont filles du Soleil, & de Néœra. Elles se plaisent à la campagne, où sans se mettre en peine des affaires des Dieux & des hommes, elles vivent en bergeres. Leurs troupeaux sont admirables. Le Soleil luy-mesme se fait un plaisir de faire croistre leurs pâturages, & de les engraisser du suc des plantes les plus fertiles. Il s'interesse à les élever; il ayme à les voir sauter sur l'herbe & sur les fleurs. Il y a une attache si grande que je ne puis assez vous avertir d'empescher vos compagnons de leur faire quelque tort, ils en seroient bien-tost punis, & je ne sçay pas si vous ne seriez

point envelopé vous-mesme dans la vengeance que le Soleil en tireroit , du moins vous verriez perir vos compagnons , & à quelles aventures ne seriez vous pas exposé vous-mesme ?

La nuit se passa dans cet entretien. Lors que le jour parut , je fus obligé de me separer de cette aymable Déesse , & de rejoindre mon vaisseau. On sortit du Port, on bat la mer à force de rames jusqu'à ce qu'un vent favorable que Circé nous envoya , nous fist avancer en pleine mer. On n'eut plus besoin d'Avirons. Le vent qui estoit fort , nous aydoit assez. Il n'y avoit qu'à s'en servir pour nous gouver-

gouverner.

Je pris ce temps favorable , pour declarer ce que Circé m'avoit predict. Je commanday que l'on m'attachât au mas du navire ; mes compagnons se bouche-
rent les oreilles avec de la cire , pour n'entendre point le chant des Sirenes, & comme le vent estoit bon , nous y arrivâmes bientôt.

Mais une bonace nous y surprit. Le vent cessa , la mer estoit tranquille , & quelques efforts que l'on fist avec les rames , on avançoit fort peu. Les Sirenes eurent le temps d'approcher de nous.

Où fuyez-vous , disoient :

Tome I.

R

elles, genereux U.ysse ? Estes-vous ennemi de nos chants ? N'avez-vous pas assez souffert, pour vous arrester un moment à prendre l'innocent plaisir de nos voix ? C'est-ici que l'on prend quelque repos au milieu d'une longue navigation. Nous sçavons vos aventures. Nous avons souvent chanté les faits genereux des Grecs & des Troyens. Ne vous hastez donc pas, & ne vous refusez point un plaisir qui charme tous ceux qui courent sur cette mer.

J'estois charmé moy-mesme de la douceur de leurs voix. Je ne voulois pas seulement m'arrester, mais je les aurois suivies dans leur Palais. Il

y avoit je ne ſçay quoy qui m'engageoit , je ne me ſouvenois plus des avis de Circe , de l'amour de la patrie, & du deſir de reconduire heureuſement en Ithaque tous mes compagnons. Déliez-moy , diſois-je , j'ay honte d'eſtre dans cette captivité. Ce n'eſt pas en fuyant qu'il faut combattre le plaifir , c'eſt par l'uſage legitime que l'on en fait , qu'il faut le moderer.

Mes compagnons ne pouvoient entendre mes plaintes non plus que le chant de ces Sirenes. Je les menaçois en vain par mes regards ; en vain je les priois par des ſignes de ſoumiſſion & de tendreſſe. Ils me firent le

plaisir de ne m'accorder pas ce que je desirois avec un extrême empressement.

Cependant on passa outre & nous apperceumes un rocher couvert d'un horrible nuage, d'où sortoit un bruit épouvantable. Tout le monde en fut surpris. La frayeur fit tomber des mains toutes les rames. On estoit dans un abattement où la crainte de perir ne presentoit plus à un chacun qu'une mort affreuse.

J'allois de tous costez & je parlois aux uns & aux autres pour les animer. Est-ce là , leur disois - je , le premier peril où nous ayons esté ? N'en avons-nous pas

veu de plus grands ? Ne vous souvient-il plus de Polypheme , dont je vous ay delivrez ? Croyez-vous donc que nous n'ayons rien à attendre de la sagesse de nostre conduite ? C'est se defier de sa vertu , que de n'en esperer plus rien , je leur representay fortement que nostre destin dépendoit de leur obeïssance. Je donnay mes ordres par tout. Je reglay le gouvernail. On reprit les Avirons , on plôya les Voiles. Chacun rentra dans son devoir , & lors que toutes choses estoient desesperées , nous commençâmes d'esperer.

Cependant je sçavois que le danger estoit grand , je

n'avois dit à personne que Scylla devoit toujours quelques - uns de ceux qui passoient. Cette crainte auroit mis le desordre. On n'auroit pû garder son rang. Chacun se feroit retiré. Pour moy je m'estois armé , & j'estois dessus le tillac prest à repousser la violence de ce monstre. Quoy que Circé m'eust averti qu'il estoit inutile de l'attaquer , je ne pouvois pas me résoudre à voir dévorer mes compagnons , ou à estre moy-mesme sa proye , sans luy faire quelque resistance.

Nous en estions assez près sans pouvoir la découvrir. Je regardois toujours vers le milieu de ce rocher

inaccessible ; sa hauteur m'avoit lassé les yeux , & je ne pouvois plus en supporter l'affreuse obscurité. Nous estions dans le dangereux détroit qui est entre ces deux écueils.

Charybde de l'autre costé se remplissoit des vastes flots de la mer. C'estoit une chose horrible que de la voir les repousser dehors. Ils en sortoient comme des bouillons impetueux se repandent d'une cuve échauffée que l'on a remplie. Ces vagues rentroient & sortoient avec un bruit épouventable. Tantost on découvroit jusques aux pieds de ce rocher , tantost les flots battoient jusques sur sa teste.

Tout le monde estoit sur ses gardes. On travailloit de tous costez. Je conduisois de l'œil , de la main, & de la voix tout ce travail. L'occasion estoit importante. Il n'y avoit pas un moment à perdre. Autrement on alloit estre entraîné dans cét Abyfme , & perir dans ce flux & ce reflux de vagues qui se choquoient incessamment.

Cependant Scylla nous enleve six des plus vaillans hommes de nostre vaisseau. Elle les avoit déjà emportez près de sa caverne , lors que je les apperceus qui me tenoient les bras. Cette cruelle les déchiroit & les devoit impitoyablement. Je m'entendois nommer par ces

mal-heureux , & je fremissois de rage , ne pouvant leur donner aucun secours. Je n'ay jamais senti rien de plus rude en tout ce que j'ay souffert jusqu'à present. Il fallut abandonner à ce monstre abominable nos chers compagnons & éviter au plutôt d'en perdre encore d'avantage. On redoubloit les efforts des Avirons, tout estoit dans l'action. On croyoit n'estre jamais hors du peril de Scylla & de Charybde. On s'en retira enfin , & après avoir un peu couru en pleine mer , nous nous trouvâmes près des costes de Trinacrie.

Mais je ne voulois pas permettre qu'on y relachât.

R v

Il me souvenoit des predictions de Tiresias & de Circé. Je commandois que l'on avançast sans s'arrester dans une Isle qui devoit nous estre funeste.

Mais on n'estoit pas en estat de m'obeir. La navigation avoit esté difficile au passage de Charybde & de Scylla. Il y avoit long-temps que l'on ne s'estoit point reposé. Et mesmes il estoit necessaire de prendre terre pour avoir de l'eau. Euryloque me representoit que je ne devois pas avoir cette dureté pour mes compagnons. Ils n'ont pas, disoit-il, vostre courage ni vos forces. Ils sont abbatus du travail, & de la crainte qu'ils ont

euë. Il ajoûtoit que l'on voyoit des signes d'une terrible tempeste , que la nuit estoit proche , & qu'il y avoit un danger manifeste à continuer leur route sur une mer qu'ils ne connoissoient pas.

Je commençay à reconnoître que le destin nous entraînoit toujours , & que l'on ne peut éviter les malheurs où nos desirs mesmes servent à nous conduire. Je ne permis pas néanmoins qu'on allast à terre , sans avoir obligé tout le monde par un serment inviolable de ne s'attirer point par aucune injustice la vengeance des Dieux.

On aborde avec cette resolution en Trinacrie, où l'on donne quelque relâche aux inquietudes que l'on avoit eües. On regretoit la perte que l'on avoit faite près de Scylla, mais en mesme-temps, on imputoit à sa bonne fortune de n'avoir pas esté du nombre de ceux que ce monstre avoit ravis. Les provisions de Circé servoient à se restablir, & on passoit insensiblement de la crainte, de l'inquietude, & de la douleur à la joye.

Après les premières heures du sommeil, il se leve un grand vent, & la mer s'émeut avec violence. Les nuages erroient dans l'air

avec impetuosité, & au lieu de voir l'Aurore, le Ciel se couvrit d'une épaisse obscurité, il n'y avoit pas d'apparence de se remettre en mer. Nostre vaisseau n'estoit pas mesme en seureté.

Pour éviter les incommoditez de cette furieuse tempeste, nous fûmes obligez d'entrer dans une caverne prochaine, où les Nymphes de la mer avoient coûtume de se retirer. C'est-là que je crus à propos de parler à mes compagnons sur l'état où la fortune nous avoit reduits.

Nous avons dans le vaisseau, leur dis-je, ce qui nous est nécessaire pour vivre. Nous

voilà dans cette Isle où l'on nous a avertis de ne faire aucun tort aux troupeaux des Dieux. Ne contrainçons pas le Ciel par nos sacrilèges de nous envoyer tous les malheurs dont les prédictions de Tiresias & de Circé nous ont menacés. En effet, on les craignit.

On renouvela les sermens que l'on avoit déjà faits, & on résolut de vivre d'une manière si réglée, que l'on eust assez de provisions pour le séjour que la tempête obligeroit de faire en ce Port.

Cependant, elle continuoit avec la même violence, &

durant un mois entier, il n'y eut que deux vents qui regnetent, celuy d'Orient, & celuy du Midi, qui nous estoient si contraires, & qui estoient si forts qu'il n'y avoit nulle apparence de se mettre en mer. Cependant nos provisions se consumeroient; on estoit pressé de la faim, & comme les prediétions n'avoient point défendu la chasse, ni la pêche, on crut que la nécessité nous dispensoit de la coutume de s'abstenir des Oyseaux, & des Poissons. Mais ce que l'on en prenoit ne suffisoit pas à tant de monde.

Je m'esloignay un peu de mes compagnons, pour fai-

re ma priere aux Dieux, & leur demander du secours dans cette pressante occasion. Je m'estois purifié dans l'eau de la mer, mes vœux estoient fervents, j'invoquois tout le Ciel m'adressant tantost à Iupiter, tantost à Minerve, ou à Mercure, ou à quelque autre Divinité.

Je m'estois arresté dans un lieu, où j'estois à l'abri du vent, & où je trouvois un calme qui me charmoit. Apparemment les Nymphes y venoient souvent; car il y avoit à l'entour des sièges & quelques lits faits de gazon. J'y dormis quelque temps, pendant qu'Euryloque donnoit à mes compagnons un pernicieux con-

feil.

Nous avons éprouvé, disoit-il, tous les maux que les hommes peuvent craindre. Il n'y a point de peril ou nostre vie n'ayt esté exposée. Vous vous en souvenez, mes chers camarades. Nos malheurs ne finissent point. Nous passons d'une misere à une autre. Mais y en a-t'il une plus grande que celle de mourir de faim au milieu des troupeaux auxquels une vaine crainte nous empesche de toucher ?

Sera-ce un crime de prendre quelque chose pour l'offrir aux Dieux en sacrifice ? Le Soleil trouvera-t'il mau-

vais qu'on luy presente des victimes ? Ce n'est que la nécessité pressante d'éviter une mort terrible , qui nous contraindra de réserver pour nostre usage quelque partie de nos victimes. Car au reste pour honorer ce Dieu, nous luy bâtirons un Temple en Ithaque , nous l'enrichirons de nos presens, & nous apprendrons à nostre posterité que c'est luy qui nous aura conservé la vie. Je ne puis croire que les Dieux vetillent punir une action que la nécessité justifie. Ce sera même une espece de clemence , s'ils nous font perir plutôt par un naufrage , que par une faim cruelle. Faut-il se voir consumer peu à peu,

& souffrir toutes les rigueurs d'une mort tyrannique , qui refuse de finir les tourmens qu'elle fait endurer , pour les faire sentir plus long-temps ? Du moins ou je defendray ma vie contre les flots irritez , ou je l'abandonneray à leur fureur , que je n'éprouveray qu'un moment.

La crainte de la mort étüelle dont Euryloque leur parloit , les persuada. Ils crurent aisément que le pre-
 texte d'offrir des sacrifices les excuseroit en présence des Dieux. On alla choisir dans le pasturage le plus proche les meilleures victimes , & comme on n'avoit ny vin ny farine , on se fer-

vit de feuilles de chaisne
& d'eau, pour faire les in-
fusions & les aspersions des
sacrifices.

On s'efforce d'appaiser les
Dieux par les prieres, par
les vœux, & par les pro-
messes, & on immole avec
ceremonie les victimes. On
les brusloit déjà dans le
feu, & on preparoit celles
que l'on devoit manger,
lors que revenant sur le ri-
vage, je sentis toute cette
odeur.

Ah Dieux ! m'écriay-je,
vous m'avez envoyé un
sommeil qui sera la cause
de la perte de tous mes
compagnons. Lampetie s'é-
toit déjà plainte de l'enle-

vement de ses bœufs les plus gras & les plus beaux; & Apollon s'en plaignoit à Iupiter. Il menaçoit de refuser sa lumiere au monde, si les compagnons d'Ulyffe n'estoient punis au plutôt de leur folle temerité. C'estoit mon plaisir, disoit-il, de voir croistre mes troupeaux. Je les voyois aller le matin au pasturage, & rentrer le soir en bondissant, j'ay eu horreur de leur sacrifice. La fumée m'en a esté insupportable, & si ces malheureux échappent à vostre vengeance, Pluton ne me refusera pas de se charger du soin de les punir. Mercure qui estoit près de Iupiter, lors que toutes ces plaintes fu-

rent faites , en avoit conté tout le détail à Calypso, & cette belle Déesse m'en avoit entretenu souvent.

Au reste estant arrivé , je leur faisois de severes reproches ; mais il n'y avoit plus de remede au sacrilege qu'ils avoient commis: La tempeste dura encore six jours entiers , durant lesquels il arriva des prodiges surprénans. Les peaux des victimes faisoient des mugissemens comme si elles avoient esté animées. On les voyoit se remuër. On entendoit les Nymphes qui se plaignoient. Cependant au septième jour Saturne nous fit paroistre la mer fort calme. Je quittay aussi-tost

ce rivage , où je n'avois
pû éviter par mes soins
les effets des tristes predi-
ctions de Tiresias & de
Circé. Mais lors que nous
fûmes en pleine mer , un
nuage commença à paroître
sur nostre teste. Il estoit
rempli de foudres & d'ora-
ges. D'abord un vent im-
petueux en sortit avec vio-
lence ; il se repand sur la
mer où l'agitation devient
horrible ; il rompt les cor-
dages , il enleve les voiles,
il abbat le mast , il en
accable le Pilote qui estoit
en vain à son gouvernail,
il nous porte à son gré
tantost sur le haut des flots
irritez , tantost il nous pre-
cipite dans l'abyfme d'une
vague profonde. Tout trem-

ble, tout fremit sous la violence.

Le Ciel estoit en mesme-temps en feu. Le tonnerre retentissoit avec des éclats effroyables. Iupiter estoit luy-mesme dans ce nüage terrible, il lance enfin ses éclairs & ses foudres sur mon vaisseau. Les uns perissent dans la mer, les autres sont consumez par le feu. Le vaisseau est brisé.

Entre tant de desastres je demeure sur une partie de ce déplorable débris. J'ay a combattre contre les vents, la mer, & le Ciel en colere. Le mast flotloit autour de moy. Je l'arreste, & le lie avec la planche
qui

qui me restoit. C'est en cet estat que je résolus de me deffendre contre ma mauvaise fortune ; mais j'eus de nouveaux ennemis à combattre. Comme j'allois au gré des vents , je me trouve encore dans le redoutable detroit de Scylla & de Charybde : le vent & les courants de la mer m'entraînent dans ce vaste abîme, au temps qu'elle engloutissoit tous les flots avec un bruit effroyable. Je fus porté dans ce gouffre ; ma planche & mon mats s'abîmerent en ce moment : je les abandonne pour m'attacher à une une branche du figuier sauvage dont je vous ay parlé , qui s'estend au dessus de ce gouffre. J'attendois avec impatience que Cha-

rybde pouffant dehors tout ce
 qu'elle avoit englouti, me ren-
 dist aussi le debris de mon
 vaisseau, c'estoit une ressour-
 ce bien fragile ; mais je n'a-
 vois plus aucun secours à es-
 perer, que celuy-là. J'aurois
 peri sur cét arbre, si je n'a-
 vois retrouvé ce reste pi-
 toyable de naufrage ; au
 temps que Charybde com-
 mença à rejeter les vagues,
 il fut poussé dehors. Je des-
 cens dessus, au moment que
 les flots le pouffoient sous
 moy. Je le gouvernois le
 mieux qu'il m'estoit possi-
 ble, mes bras me servoient
 d'aviron, je tâchois de for-
 tir de ce Détroit, où j'a-
 vois toujours à craindre, &
 la fureur de Scylla, & l'a-
 bysme de Charybde. Les

Dieux enfin se laisserent de me persecuter. Un vent favorable me poussa en haute-mer, & après quelques jours de cette terrible maniere de Navigation, j'aborday dans l'Isle d'Ogigye. Je vous ay déjà dit que la Nymphé Calypso me fist un accueil obligé, que j'ay passé quelques années dans son Isle, & que je n'en suis sorty que parce que les Dieux veulent que je retourne en Ithaque.

Je ne vous aurois pas mesme compté toutes ces aventures, si j'avois pû ne vous obeïr pas. Je crains bien que le discours ne vous en ait fatiguez. Ainsi je ne crois pas devoir recommencer ce qui

s'est passé depuis mon arrivée
en Ogygie jusques au mo-
ment qu'une destinée plus
favorable ma porté dans vo-
stre Isle.

Fin du douzième Livre.

